



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







WH 1628.





LE  
**VOYAGEUR  
FRANÇOIS,**

*Tomo XXVIII.*

A

## A V I S.

**C**ELLOT, Libraire-Imprimeur de la Chambre des Comptes; Gendre & successeur de Ch. Ant. JOMBERT pere, Libraire du Roi pour *le Génie, l'Artillerie, l'Art Militaire, l'Architecture, les Mathématiques, le Dessin, &c. &c.* transportera, *le premier Avril 1782*, son Imprimerie & tout son Fonds de Commerce, **RUE-BT-VIS-A-VIS LES GRANDS AUGUSTINS, la troisième Porte cochere à gauche par le Quai.**

LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS,  
OU  
LA CONNOISSANCE  
DE L'ANCIEN  
ET DU NOUVEAU MONDE.

---

TOME XXVIII.

---

*Prix 3 liv. relié.*



A PARIS,  
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire  
rue Dauphine.

---

M. D C C. L X X X I I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





LE  
VOYAGEUR  
DE FRANÇOIS.

---

LETTRE CCCLXIII.

LA SICILE.

LA Sicile a-t-elle été de tout temps une isle, ou bien a-t-elle fait originai-  
rement une partie du continent de  
l'Italie ? Cette question a été fort agi-  
tée par les anciens. S'il falloit s'en rap-  
porter au témoignage des Poëtes, on  
n'auroit aucun doute là-dessus : ils  
ont déclaré positivement que la Sicile  
avoit été séparée du continent par un  
tremblement de terre. Mais le témoi-  
gnage isolé des Poëtes seroit trop

A 111

## 6 LA SICILE.

suspect s'il n'étoit appuyé par des autorités plus graves. Plusieurs auteurs Grecs ont adopté cette opinion : d'autres, tels que Diodore & Justin, la contestent, & prétendent que ce fait n'a pour base qu'une tradition incertaine. Quelques modernes soutiennent qu'on ne peut pas se refuser à l'admettre, fondés sur la correspondance parfaite qui se remarque entre les couches de terre opposées de la Calabre & de la Sicile. Fazelle même & le Febvre, plus hardis, vont jusqu'à fixer l'époque de cette séparation.

La forme de la Sicile est triangulaire ; & de là vient le nom de *Trinacria*, Trinacie qui lui fut donné par les Grecs. Ses trois angles sont terminés par trois caps principaux qui s'avancent fort loin dans la mer ; savoir, *capo del Faro*, autrefois le cap Pelore, vers l'Italie ; *capo Passaro*, le cap Pachin, vers la Morée ; & *capo Boeo*, le cap Lilybée, vers l'Afrique. La côte du cap *del Faro* au cap *Boeo* se nomme septentrionale ; celle du cap *Boeo* au cap *Passaro*, méridionale ; & celle du cap *Passaro* au

cap *del Faro*, orientale. C'est la plus grande des îles de la Méditerranée. On lui donne environ quatre cens cinquante milles de circuit, sans compter les arcs des golfes qui peuvent l'augmenter d'environ cinquante milles; ce qui fait près de cent soixante-dix lieues de côtes. Elle s'étend de l'est à l'ouest l'espace de soixante lieues & de quarante environ du nord au sud dans sa largeur moyenne. Sa situation entre le 36<sup>e</sup> & le 38<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale l'expose, pendant l'été, à des chaleurs très-vives, qui deviennent étouffantes, lorsque le *firocco* ou le vent d'Afrique souffle; inconvenient trop fréquent & qui rend alors ce climat, admirable d'ailleurs à tant d'autres égards, insupportable en quelque sorte pour les nationaux, & bien plus encore pour les étrangers.

La nature semble avoir formé la division de cette île en trois parties, par trois fleuves, & par la direction de trois chaînes de montagnes. Le premier de ces fleuves est le *Fiume grande*, autrefois l'*Himera septentrional*, qui se jette dans la mer de Toscane; le second est le *Fiume falso*, l'*Himera*

méridional, qui se jette dans la mer de Lybie ou d'Afrique; & le troisième est le *Fiume Giaretta*, le Symethus, qui se jette dans la mer Ionienne ou de Sicile, entre Catane & Lentini. Cette division est encore marquée par la nature & la variété des productions. De plus, chacune a son cap, & au loin les côtes des deux mers qui l'entourent. Les premiers peuples polisés qui habiterent la Sicile, suivirent à peu près les limites de cette division. Les Sarrasins, dans la suite, les assiègerent d'une manière plus positive : elles furent adoptées par les Normands, & se conservent de nos jours sous le nom de *Val di Mazara*, à l'extrémité duquel est le cap *Boeo*, de *Val di noto*, terminé par le cap *Paffaro*, & de *Val di Demona*, où est celui de *Faro*.

Outre le nom de Trinacie qu'avoit la Sicile, les anciens lui en donnerent plusieurs autres : ils la nommerent *Terre des Cyclopes*, *Pays des Lestrigons*, *Isle Etna*, à cause de cette montagne fameuse par son terrible volcan; *Isle du Soleil*, à cause de sa grande fertilité; *Sicanie*, des Sicaniens, *Sicile*, des Sicules, ou Siciliens. Ils l'appellerent

aussi *Terre des Grecs*, & elle fit partie  
 de la grande Grece. Il seroit sans doute  
 aussi difficile qu'inutile de rechercher  
 l'origine des premiers peuples qui for-  
 merent des établissements dans cette  
 île. « Dans le langage des Poëtes, dit  
 „ un écrivain très-érudit, ce sont des  
 „ Géans, des Lestrigons, des Cyclo-  
 „ pes, des Phéaciens, des Lotophages,  
 „ &c. tantôt enfans des Dieux, tantôt  
 „ enfans de la Terre, peut-être tous  
 „ tirés du cerveau d'Homere, à ce  
 » que pense Philostrate, n'ayant de  
 „ demeures que les antres & les caver-  
 „ nes de l'Etna, étant d'une grandeur  
 „ & d'une force extrêmes, d'une timi-  
 „ dité & d'une lâcheté sans égales, de la  
 „ férocité la plus atroce, de la cruauté  
 „ la plus inouie, vivant de chair crue,  
 „ mangeant les étrangers, se mangeant  
 „ eux-mêmes, ignorant les arts; repré-  
 „ sentés cependant tantôt comme des  
 „ pirates exercés, des brigands, tou-  
 „ jours aux aguêts, quelquefois comme  
 „ des ouvriers adroits, intelligens, en-  
 „ fin comme des hommes extraordina-  
 „ res, plus propres à figurer dans un  
 „ conte, qu'à tenir place dans une his-  
 „ toire, »

Ce sont néanmoins ces hommes à qui l'on fait honneur de presque toutes les découvertes. S'il faut en croire les auteurs de l'antiquité, les Dieux, les sciences, les arts, sur-tout l'agriculture, prirent naissance en Sicile. A ce sujet, voici un passage assez remarquable de Diodore, qui se trouve au commencement du cinquième livre de son histoire universelle. " Les Histo-  
" riens, dit-il, qui passent pour les  
" plus fideles, rapportent que c'est  
" dans la Sicile que Cérès & Proser-  
" pine se firent voir aux hommes pour  
" la premiere fois, & que cette île est  
" le premier endroit du monde où il  
" ait crû du bled. Le plus célèbre des  
" Poëtes a suivi cette tradition, lors-  
" qu'il dit, en parlant de la Sicile :

„ Sans le travail du soc, sans le soin des  
" „ semaines,  
„ La terre fait sortir de ses riches entrailles  
„ Tous les dons arrosés aussi-tôt par les  
" „ cieux.  
„ En effet, on voit encore dans le Léon-  
" tin & dans plusieurs autres lieux de  
„ la Sicile, du froment sauvage qui  
" pousse de lui-même. Il étoit naturel  
" d'attribuer à une terre si excellente,

„ l'origine du bled; & l'on voit d'ail-  
„ leurs que les Déesses qui nous en  
„ ont montré l'usage, y sont dans une  
„ vénération particulière. C'est - là  
„ même qu'on a placé l'enlevement de  
„ Proserpine, parce que ces Déesses  
„ qui aimoient uniquement ce séjour  
„ y avoient établi leur résidence. Ce  
„ fut dans les prairies d'Enna que Plu-  
„ ton ravit Proserpine. Ces prairies,  
„ qui sont auprès de la ville de ce  
„ nom, sont dignes de curiosité, par  
„ les violettes & par les fleurs de toute  
„ espece qui y croissent, & qui répan-  
„ dent une telle odeur dans l'air, qu'elle  
„ fait perdre aux chiens de chasse la  
„ piste des animaux qu'ils poursuivent.  
„ La superficie du terrain, qui est plane  
„ dans le milieu & traversée de plu-  
„ sieurs ruisseaux, s'élève du côté des  
„ bords qui sont entourés de préci-  
„ pices : on prétend que cette plaine  
„ fait précisément le milieu de l'isle.  
„ Non loin de-là on voit des prés,  
„ des jardins, des marais; l'on trouve  
„ enfin une grande caverne, dans la-  
„ quelle il y a une ouverture souter-  
„ reine, tournée du côté du nord. Tou-  
„ tes les plantes dont cette campagne

A vi

„ est couverte, portent des fleurs „ pendant toute l'année, & la rendent „ aussi charmante à la vue qu'à l'odo- „ rat. Au reste, les habitans de la Si- „ cile, en mémoire du séjour que Cé- „ rès & Proserpine avoient fait chez „ eux, instituerent des fêtes en leur „ honneur. L'appareil en est éclatant & „ magnifique: mais dans tout le reste, „ le peuple assemblé affecte de se con- „ former à la simplicité du premier âge. „ Il est aussi d'usage, pendant les dix „ jours que dure cette fête, de mêler „ dans les conversations quelques pa- „ roles libres & déshonnêtes, parce „ que ce fut avec de pareils propos „ que l'on fit rire Cérès, affligée de la „ perte de sa fille „.

Ce passage indique assez claire-  
ment le goût naturel que les habitans  
de la Sicile avoient pour l'agricul-  
ture qu'ils porterent au plus haut de-  
gré. Plusieurs d'entr'eux, tels qu'Hié-  
ron, Epicharne, Philopator, Attalus,  
écrivirent sur cette matière des ou-  
vrages estimés, dont Columelle parle  
avec éloge. D'autres Siciliens ne s'ac-  
quirent pas moins de gloire par l'in-  
vention de plusieurs arts utiles ou

agréables. Les premiers instruments de fer, furent, selon Pline, fabriqués en Sicile. Xenagoras fit le premier bâtimen-  
t à six rangs de rame : Scopas mit  
le premier une aiguille aux cadrans :  
& le premier cadran que l'on vit à  
Rome, avoit été enlevé de la ville de  
Catane. Ibacus fut l'inventeur du sam-  
buque, espece de harpe ; & le berger  
Ibis, de la flûte. On doit encore à la  
Sicile divers instrumens de musique,  
comme le phorminx, espece de gui-  
tare, & le cymbalum, espece de  
tambour de basque. Andron enseigna  
l'art de chanter & de danser au son de  
la flûte. Un certain Métellus donna des  
leçons de musique à Platon. Démo-  
phile fut le maître de Zeuxis dans l'art  
de la peinture. Orcidamus fixa les loix de  
la lutte. Phalaris lui-même, ce monstre  
de tyrannie si décrié par son taureau  
d'airain dans lequel les malheureu-  
ses victimes de sa férocité, consumées  
par l'ardeur du feu qu'on allumoit des-  
sous, jettoient des mugissemens sem-  
blables à ceux de l'animal qui les renfer-  
moit ; Phalaris inventa une sorte de  
baliste à lancer le feu, très-utile dans les  
sieges & dans les combats. Que vous

dirai - je , Madame , d'Archimede , qui étonna l'univers par la sublimité de son génie & ses merveilleuses inventions ? Théocrite , par le naturel & les graces de ses expressions , par l'abondance & la variété de ses tableaux , par la douceur de ses sentimens , n'a - t - il pas porté au plus haut point de perfection la poésie bucolique , dont la premiere origine remonte au berger Daphnis , autre Sicilien ? Les Idyles de Moschus ne tiennent - elles pas encore un des premiers rangs dans ce genre de poésie ? Empédocle , Diogene , ne se sont - ils pas fait un nom illustre , l'un dans la philosophie , & l'autre dans la maniere d'écrire l'histoire ? Enfin , que l'on examine , comme dit Solin , tout ce que produit la Sicile , la fertilité du sol & le caractere des habitans , on trouvera que tout cela approche des choses qui passent pour être les meilleures. *Quidquid Sicilia gignit , sive soli fæcunditatem , sive hominum ingenia species , proximum est iis quæ optimæ dicuntur.*

Les progrès de la civilisation parmi les Siciliens , furent comme ceux de tous les peuples de la terre. Ils eurent

d'abord des cabanes, ensuite des villages, ils bâtirent enfin des villes. Chacune avoit alors son Roi, ou plutôt son Tyran, comme le disent Justin & Denys d'Halicarnasse. Aussi la Sicile fut-elle regardée comme la mère des Tyrans : aucun pays dans l'univers n'en a produit un si grand nombre. Au rapport de Pline, Phalaris fut le premier qui inventa le mot & la chose dans la ville d'Agrigente. Il étoit digne d'une pareille invention. Son génie industrieux ne le portoit qu'à ce qui pouvoit nuire à ses semblables. On observe encore que dès les temps les plus reculés, la Sicile avoit des temples dédiés à Cérès, à Vénus, à Apollon, à Diane, & beaucoup d'établissemens, de ports, de caps, &c., sous le nom d'Hercule. Ces idées religieuses supposent la société déjà bien avancée dans cette île.

Tous les avantages qu'elle réunissoit, étoient bien propres à tenter la curiosité, ou si l'on veut, la cupidité des premiers navigateurs de l'univers, c'est-à-dire les Phéniciens. Ils y formerent des établissemens, & l'occupèrent pendant quelque temps. Vinrent ensuite les pre-

mieres Colonies Grecques qui se répandirent par-tout. Des Troyens , avant & après la prise de Troye , s'y fixerent à leur tour. Les Carthaginois leur succéderent. La possession d'un pays aussi fertile & aussi voisin de la métropole de leur empire , étoit trop nécessaire à leurs vues intéressées de commerce , pour ne pas prendre tous les moyens possibles de s'en emparer. Les Siciliens s'armèrent pour la défense de leur liberté. On se fit des guerres sanglantes. A cette époque commencerent à paroître des hommes célèbres dans tous les genres , qui se succédant pendant une assez longue suite de siecles , portèrent la gloire de la Sicile à l'égal des Etats les plus brillans de la Grece. Mais leurs efforts ne suffirent pas pour balancer la puissance des Carthaginois. Ceux-ci étendirent leurs conquêtes ; & par leur influence dans les affaires , ils furent pendant plus de trois cens ans , presque les seuls maîtres de l'isle entiere.

Enfin les Romains pénétrèrent dans la Sicile. Tout plia devant eux. Syracuse même , défendue par une nombreuse garnison , & plus encore par le

génie fécond d'Archimède, qui fournit sans cesse à ses compatriotes des machines toujours nouvelles pour résister aux attaques de leurs ennemis ; Syracuse, cette ville si riche & si célèbre, devint la proie de l'avidité du vainqueur. Alors la Sicile fut réduite en province Romaine l'an 520 de Rome, sort qu'elle éprouva la première, & que presque tous les autres pays de l'univers partagèrent dans la suite. Mais la conquête de cette île devint pour les Romains le juste châtiment de leur ambition. Le butin immense dont ils s'enrichirent à la prise de Syracuse & de plusieurs autres villes de l'île, fut le premier germe de la corruption qui les avilit si fort eux-mêmes peu de temps après.

Les guerres des Carthaginois & des Romains avoient dévasté la Sicile : la population y étoit considérablement diminuée. Tite-Live dit, qu'après la seconde guerre Punique, on n'y comptoit plus que quarante villes : il devoit cependant y en avoir davantage, puisque dans des temps postérieurs on y trouvoit encore soixante-six, &

selon Diodore , soixante-huit villes considérables. Mais Strabon nous apprend que , dans le siecle où il vivoit , des villes qui avoient été autrefois très-florissantes , n'étoient plus que des ruines. Messine , Tauromanum , Catane , Syracuse , Naxe , Mégare , furent anéanties par la désertion des habitans. Le célèbre canton des Léontins éprouva le même malheur. La côte depuis le cap Pachin jusqu'à celui de Lilybée , étoit déserte , on n'y voyoit plus que les vestiges de Camarine , d'Aggrigente , de Lilybée. Dans l'intérieur du pays , la plupart des anciennes villes n'étoient plus habitées , ou ne l'étoient que par des pâtres. Himere , Gela , Gallipolis , Selinonte , Eubée & beaucoup d'autres , étoient absolument abandonnées.

Le vieux Caton & Cicéron frappés de l'étonnante fertilité de la Sicile , l'appelloient le grenier de Rome & la nourrice du peuple Romain. Il s'en falloit bien cependant que cette fertilité fût aussi considérable qu'elle l'avoit été anciennement. Du temps de Cicéron , les terres ne produisoient plus que huit ou dix pour un ; & sous les Hié-

rons , elles avoient rendu cent pour un. La raison de cette décadence est sensible. Les grands de Rome , après la conquête de l'isle , se la partagèrent , & la firent cultiver par des esclaves qui y labouroient les terres & y faisoient paître des troupeaux. Comment des malheureux , qui n'étoient animés par aucune vue d'intérêt personnel , auroient-ils pu se porter avec ardeur à faire fructifier les terres ? On ne doit pas être surpris si la Sicile perdit alors de sa fécondité.

L'état des choses devint encore plus déplorable à la chute de l'empire Romain. En vain les Empereurs Grecs de Constantinople firent-ils des efforts pour conserver les établissemens qui leur restoient en Sicile. Dès le 9<sup>e</sup> siècle , les Sarrasins y firent plusieurs fois des descentes , & ils parvinrent à s'en rendre presqu'entièrement les maîtres. Ce fut alors que cette île redevant ce qu'elle avoit été du temps des Cyclopes & des Lestrigons. Tous les arts y tomberent. Le peuple gémissant sous l'esclavage , éprouvoit de la part de ses oppresseurs les traitemens les plus cruels. Les églises renversées , les

monasteres pillés, les chrétiens horriblement vexés, tout annonçoit la ruine prochaine de la Religion. Le mal étoit à son comble lorsque les Normands, déjà maîtres de la Pouille & de la Calabre, porterent leurs vues sur la Cicile. Leurs succès surpasserent peut-être leurs espérances : ils y formerent des établissemens si solides, qu'en peu de temps ils furent en état de donner des loix aux Sarrazins, & de les chasser même de leur nouvelle domination.

Roger, frere de Robert Guiscard, eut le titre de Comte de Sicile. En reconnaissance du zèle qu'il témoignoit pour le progrès de la Religion, le Pape Urbain II lui donna, par une bulle solennelle, confirmée ensuite par Adrien VI, une juridiction absolue & indépendante, tant pour le spirituel que pour le temporel, & le déclara, lui & ses successeurs, Légats nés du Saint-Siege. Telle est l'origine de ce fameux tribunal de la Monarchie (*Tribunale della Monarchia regia*), qui, en vertu des droits dont tout Roi de Sicile est revêtu, peut excommunier, punir, condamner & absoudre tous les Ecclé-

fastiques de cette isle , depuis le plus simple Prêtre jusqu'aux Evêques , Archevêques & Cardinaux. Il est de plus juge ordinaire de toutes les causes des Abbés à collation royale , & des églises indépendantes de leurs ordinaires ; & il prend connaissance , par voie d'appel , des sentences de tous les autres tribunaux ecclésiastiques. Ce privilège unique parmi les Souverains , & qui procure à celui de la Sicile le nom de *Beatissimo Padre* , très saint Pere , a été vivement attaqué , même de nos jours , par plusieurs Papes , sous prétexte que la bulle d'Urbain II n'étoit pas authentique : mais les Rois de Sicile en ont démontré au Saint-Siege la réalité , & se sont toujours maintenus dans la possession de leurs droits qui leur deviennent d'autant plus précieux , qu'ils servent à contre-balancer l'autorité que les Papes prétendroient s'arroger dans le royaume de Naples , en leur qualité de Seigneur suzerain. Au reste , ce tribunal de la Monarchie , dont le siege est à Palerme , est composé d'un Ministre ecclésiastique , docteur en droit canon , que l'on appelle *Monsignore della Mo-*

*narchia*, d'un Avocat fiscal & d'un Procureur. Il étend sa juridiction sur toute l'isle, & même sur celle de Malthe.

Les Normands, maîtres de la Sicile, y établirent le gouvernement féodal qui subsiste encore dans toute sa force. Quelque défectueux que soit en lui-même ce gouvernement, il fut alors regardé comme le plus grand de tous les bienfaits. Il rétablit l'ordre dans un pays où l'on ne connoissoit depuis long-temps que l'anarchie & tous les maux qui en sont la suite. On prétend que ce fut le Comte Roger qui en divisa les biens en trois portions égales : il en réserva un tiers au domaine de la Couronne, donna l'autre tiers au Clergé, & le dernier tiers aux Barons qui l'avoient aidé dans sa conquête. La portion des militaires fut distribuée en fiefs, avec obligation de secourir le Prince, en cas de besoin, d'un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Ce sont ces trois ordres ou classes, qu'on nomme *Bracci*, qui forment le Parlement de Sicile. L'ordre domanial est composé de quarante-trois villes royales, bien supérieures à celles qui

sont sujettes aux Barons. L'ordre ecclésiastique , présidé par l'Archevêque de Palerme , comprend tous les Archevêques , Evêques , Abbés , Prieurs & Bénéficiers à patronage royal. Dans l'ordre militaire , sont rangés tous les Barons qui possèdent de grands fiefs ; ils ont pour Président le Prince de Battera , le premier Baron de tout le royaume. La convocation du Parlement se fait par le Roi , quand il le juge à propos. Ceux qui ne peuvent y assister , envoient à leur place des hommes qui les représentent & qui ont le titre de Procureurs. Les villes envoient des députés , excepté celles de Palerme & de Catane , qui envoient des Ambassadeurs. L'ouverture du Parlement se fait par le Vice-Roi qui expose les demandes du Souverain. Ces demandes & la répartition des impôts , sont la matière des délibérations des trois ordres auxquelles le Vice - Roi n'assiste pas , mais qu'il a soin de diriger & de rendre conformes aux vues de la Cour. Avant la fin des séances , il choisit douze sujets , qui sont appellés ici les Magistrats de la députation du royaume. Les intérêts de la nation leur sont

confiés : ils en sont les procureurs & les défenseurs. Leur autorité dure jusqu'à la convocation d'un autre Parlement.

Une pareille administration , dont la Sicile pourra retirer , quand elle voudra , les plus grands avantages , suppose , dans le Comte Roger qui l'établit , des vues très-sages pour le bonheur de ses peuples : ils en jouirent en effet sous son règne , qui fut d'assez longue durée. Son fils , Roger II , développa les talents d'un grand homme & d'un héros. Il réunit à ses Etats de Sicile ceux qui forment aujourd'hui le royaume de Naples : il prit le titre de Roi , & se fit couronner à Palerme , ville qu'il choisit pour être la capitale de tous les pays sujets à sa domination , & qui jouit encore de ce privilége , quoique Naples soit devenue dans la suite la résidence des Souverains. Guillaume *le Mauvais* , fils & successeur de Roger II , ne regna pas long-temps ; il laissa sa Couronne à Guillaume *le Bon* , qui mourut bientôt après lui même sans enfans. Alors la riche succession des Princes Normands , acquise par tant de travaux & d'exploits

pleirs glorieux , fut dévolue à Constance , fille du second lit de Roger II , qui , par son mariage avec l'Empereur Henri , la transporta dans la Maison de Souabe ; mais les différends survenus entre les Princes de cette Maison & les Rapes , ne leur en laisserent pas une longue jouissance. Ceux - ci en disposerent en faveur de Charles , Comte d'Anjou & de Provence.

Une victoire signalée qu'il remporta sur l'usurpateur Mainfroi , servit plus à l'affurer sur le trône des Deux - Siciles , que toutes les étranges prétentions de la Cour de Rome. Sa bonne fortune le rendit encore maître de Conradin , qui étoit venu en Italie soutenir ses droits légitimes sur des Etats qu'il avoit hérité de ses peres. Charles eut la barbarie de le faire décapiter. Cette exécution atroce révolta tous ses sujets. Les Siciliens sur-tout en témoignèrent le plus vivement leur indignation. A ce premier grief de mécontentement de leur part s'en joignirent d'autres qui les portèrent à un degré de fureur , dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. Chargés de quelques nouveaux impôts , dépouillés de certains

privileges qui leur tenaient à cœur, ils furent surtout très-sensibles à la préférence que Charles avoit donnée à Naples pour y fixer sa résidence, au préjudice de Palerme, qui depuis long-temps avoit été déclarée la capitale de toute la Monarchie. Mais ce qui servit à les irriter encore davantage, ce fut la licence des François qui avoient suivi le Comte d'Anjou dans sa conquête. Des hommes dominés par une jalouſie extrême, ne pouvoient voir, sans frémir de rage, les agaceries, les attaques & trop souvent les insultes auxquelles leurs femmes & leurs filles étoient exposées. Bientôt ils ne mirent plus de bornes à leur ressentiment.

Malheureusement il y avoit alors dans l'isle un homme qui, par ses intrigues sourdes, ne chercha qu'à lui donner plus d'activité pour venir à bout des desseins qu'il méditoit. C'étoit Jean de Prochita qui avoit eu, sous Mainfroi, beaucoup de crédit & d'autorité en Sicile, & que Charles d'Anjou avoit dépouillé de ses biens & de ses charges. Animé par la vengeance, il parcourut toute la Sicile, déguisé en

Cordelier, pour animer les esprits. Quand il les vit amenés au point où il desiroit, il trama le plus horrible de tous les complots. Il fut arrêté que le lendemain de Pâques 1282, au premier coup de Vêpres, on feroit main-basse sur tous les François. Quelques historiens rapportent que le massacre qui s'exécuta effectivement ce jour-là, fut occasionné par une insulte qu'un François, nommé Droguet, fit à une femme de Palerme, dans le moment qu'on alloit à Vêpres. Le peuple irrité court aux armes; il tombe à l'improviste sur les François, & les égorgé tous impitoyablement, sans distinction d'âge, de sexe & de condition. On ne fait grace qu'au seul Desporcelets, gentilhomme Provençal, dont la vertu est respectée par des furieux qui ne respectoient plus les droits les plus sacrés de la nature. Dans l'empörtement de la haine, on vit même des Prêtres & des Religieux souiller leurs mains dans le sang des femmes Siciliennes qu'on croyoit grosses des François. L'île entière partagea cet esprit de rage & de cruauté. Les François furent massacrés ou chassés de toutes

parts ; mais ce ne fut ni au même jour ni à la même heure , comme on l'a prétendu. Ceux qui étoient à Messine , ne furent chassés que l'année suivante.

Tout le profit de ce forfait exécrable , connu sous le nom de Vêpres Siciliennes , revint à Pierre III , Roi d'Aragon. Depuis long-temps ce Prince méritoit de s'emparer de la Sicile , sur laquelle il croyoit avoir des droits par son mariage avec Constance , à qui Mainfroi son pere avoit donné cette île en dot. Ces droits , peut - être assez équivoques dans l'origine , lui parurent incontestables , lorsque Contradin , en mourant , lui fit la cession de ses Etats d'Italie. On l'accusa d'avoir été le principal moteur de la révolution qui venoit d'arriver ; & ce qui tourna contre lui les premiers soupçons en une espece de certitude , c'est que se trouvant alors sur les côtes d'Afrique avec une flotte considérable qu'il avoit préparée depuis long-temps , sous prétexte d'une expédition , il se rendit à Palerme avec toutes ses forces , aussi-tôt qu'il eut appris ce qui s'y étoit passé , & s'y fit couronner aux acclamations de tous les habitans. Il

alla ensuite au-devant de la flotte de Charles d'Anjou, la battit; & ne trouvant nulle part aucune résistance, il fit reconnoître, dans la Sicile entière, sa nouvelle domination, sans tenir compte des excommunications que le Pape Martin IV, françois de naissance, lançaoit contre lui. Dès-lors cette isle forma un Etat différent de celui du royaume de Naples, & fut gouvernée par des Princes de la Maison d'Aragon, jusqu'à la réunion qu'en fit Ferdinand le Catholique en 1505. Durant cet intervalle elle fut assez tranquille. Les habitans étoient satisfaits d'être soumis à des Souverains qui pour l'ordinaire faisoient leur résidence parmi eux.

Il n'en fut pas de même, lorsque Ferdinand eut établi la coutume d'y envoyer des Vices-Rois particuliers; coutume constamment suivie par tous les Rois d'Espagne ses successeurs, tant qu'ils furent en possession de cette isle. Ces Vices-Rois faisoient l'abus le plus riant de leur autorité: ils accabloient le peuple d'impôts, se permettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir, eux & leurs créatures, excluaient les naturels du pays des em-

B iiij

plois civils & militaires , pour les donner à leurs compatriotes , laissoient languir l'agriculture , les arts & les sciences , au point que quelques-uns , par une détestable politique qui leur persuadoit que , pour être maîtres des Siciliens , il falloit les tenir dans l'ignorance , ne rougirent pas de punir exéquablement des maîtres qui enseignoient les mathématiques à de jeunes Seigneurs. Les moyens employés par la Cour de Madrid pour remédier à des abus sur lesquels on ne cessoit de porter des plaintes , servoient même à rendre le sort des habitans plus déplorable. On envoyoit tous les six ans un Visiteur en Sicile pour prendre connoissance de toutes les concussions & malversations dont on accusoit le Vice-Roi , les militaires , les gens de robe & les officiers du domaine royal ; mais il n'étoit pas difficile de gagner ce Visiteur , avide lui-même de richesses. A son retour en Espagne , il ne manquoit pas de dire que tout alloit à merveilles ; & l'impunité assurée aux exacteurs ne faisoit qu'augmenter leurs brigandages.

Un peuple naturellement vif & sen-

sible, devoit supporter avec impatience de pareils traitemens. Aussi se laissa-t-il plusieurs fois entraîner à des révoltes. La première éclata en 1516, sous le regne de Charles-Quint, contre le Vice-Roi Hugues de Moncada, homme d'une sévérité si outrée, qu'il avoit interdit toute la noblesse. Le Roi le cita à sa Cour, & nomma Jean de Lune pour être Président de ce royaume. La tranquillité fut aussi-tôt rétablie : mais elle fut de courte durée. Les troubles recommencèrent ; & pour y mettre fin, Charles-Quint fut obligé, en 1518, d'envoyer des troupes dans les plus fortes villes de la Sicile. Il fit arrêter les principaux chefs des rebelles ; les punit de mort & fit détruire leurs maisons. Ces exemples de sévérité donnés à Parlerme, à Messine, à Randace, à Catane, effrayèrent les autres villes ; elles demanderent grâce & donnerent même des contributions. Il fallut bien plier sous la force, & se soumettre à toutes les iniques oppreßions des Vice-Rois & de leurs satellites. Leur despotisme & leur avarice allèrent toujours en croissant, & deyinrent enfin si intolérables, qu'en 1647, les

peuples se souleverent. Cette année fut remarquable par les séditions de Naples & de Palerne, qui eurent lieu en même temps. La populace de cette dernière ville mit à sa tête un chaudronnier nommé Alexis, & se porta aux excès les plus cruels contre les nobles & les financiers ; elle brûla le palais. Los Velez, Vice-Roi de Sicile, augmenta l'audace des séditieux en paroissant les craindre : il se retira sur les galères où il mourut de honte & de désespoir.

Le soulèvement fut général dans la Sicile. La seule ville de Messine n'y prit point de part : mais quelques années après, en 1674, cette ville jusqu'alors si fidèle dans les temps de troubles, fut la première à lever l'étendart de la révolte. Elle choisit pour chef le Marquis de Trecautagne, & se mit sous la protection de la France. Cependant elle se partagea en deux factions. Celle connue sous le nom des Merli, vouloit qu'on profitât des offres de l'Espagne. La faction des Malvezzi prévalut, livra la ville aux François, & proclama l'année suivante Louis XIV, Roi de Sicile : il l'eût été en effet, si l'armée

Françoise eût mieux secondé les bonnes dispositions des Siciliens. En vain cette armée remporta des avantages considérables ; en vain le célèbre Abraham Duquesne défit complètement , à la rade de Palerme, les flottes Espagnole & Hollandoise , commandées par le brave Ruyter , qui mourut de ses blessures : tous ces avantages devinrent inutiles par la lenteur & la négligence du Maréchal de Vivone , général des François. Ils évacuerent même entièrement la Sicile 1678 , & l'abandonnerent à tout le ressentiment des Espagnols , qui continuerent à y exercer impunément leurs vexations.

A ces maux déjà si sensibles , s'en joignirent d'autres qui mirent le comble à l'infortune des habitans. La Sicile est très-exposée à des tremblemens de terre plus terribles que dans aucun autre pays de l'Europe. A peine se passe-t-il d'année où l'on n'en ressente quelqu'un , soit dans toute l'Isle , soit dans des cantons particuliers : ils causent souvent des dommages épouvantables ; mais de tous ceux que l'on a éprouvés , il n'en est point qui ait été plus funeste que celui

By

du 9 au 20 de Janvier 1693. Dans cet intervalle de tems, seize villes & dix-huit terres seigneuriales furent entièrement englouties avec leurs habitans. Un plus grand nombre de villes, de bourgs & de villages furent tellement ébranlés, que depuis ils sont tombés en ruines, les uns totalement, les autres en partie. Neuf cens soixante-douze églises furent renversées. Plus de cinquante mille personnes périrent dans ce désastre; quelques auteurs même en font monter le nombre à quatre-vingt-treize mille.

La guerre qui embrasa la plus grande partie de l'Europe pour la succession de Philippe V au trône d'Espagne, ne se fit point ressentir en Sicile. Malgré l'exemple de défection donné par le royaume de Naples, elle resta fidèle à son légitime Souverain, qui cependant par le traité d'Utrecht en 1713, fut obligé de la céder au Duc de Savoie: mais celui-ci n'en resta pas long-tems en possession; il fut contraint lui-même moyennant un équivalent dans le Milanois, de la céder en 1716, à l'Empereur, qui la réunit de nouveau au royaume de Naples. Le Cardinal Al-

Béroni, cet homme extraordinaire qui, par ses talents & ses intrigues, parvint de la condition la plus obscure, à la place de principal Ministre de Philippe V, forma, en 1718, l'entreprise hardie de rendre la Sicile à ses anciens maîtres. Il fit armer une flotte considérable, dont il donna le commandement au Marquis de Leyde, pour attaquer cette île. Dégarnie de forces suffisantes pour sa défense, elle seroit bientôt passée sous la domination des Espagnols, d'autant plus que, dans ces circonstances, le vœu des habitans les appelloit. Mais les Anglois, jaloux de la marine Espagnole, armerent une flotte nombreuse. L'Amiral Bings, qui la commandoit, débarqua vingt mille Allemands en Sicile : il attaqua la flotte Espagnole à la hauteur de Syracuse, & lui enleva vingt-trois vaisseaux, une galiote à bombes & un brûlot. La perte des Espagnols, dans ce combat, fut de six mille hommes. Ce revers n'empêcha pas le Cardinal Albéroni de poursuivre avec ardeur l'exécution de ses projets : il donna ordre au Marquis de Leyde de presser la conquête de la Sicile. Le 15 Octobre de la même année,

B vj.

les Espagnols secondeés par les habitans, défirent un corps de huit mille Allemands commandé par le Général Vétéran, qui fut fait prisonnier. L'année suivante ils furent vaincus à leur tour par le général Merci; & sur ces entrefaites, le Cardinal Albéroni, auteur de cette expédition, ayant été disgracié, la Cour de Madrid rappella de la Sicile toutes ses troupes.

Cependant Philippe V avoit toujours des vues secrètes sur cette île, ainsi que sur le royaume de Naples : il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les développer avec succès; elle se présente en 1734. Ce Monarque céda ses droits sur ces deux Etats, à l'Infant Dom Carlos son fils, que la victoire remportée à Bitonto par le Duc de Mortemart, mit bientôt en possession du royaume de Naples. De-là ce Général passa en Sicile, dont la conquête ne fut pas moins rapide : il fit reconnoître à Palerne le jeune Prince pour Souverain, & chassa les Allemands de tous les postes. La ville de Messine résista un peu plus long-temps; mais elle se rendit l'année suivante. Philippe V confirma de nouveau, par un diplôme,

à son fils, le titre de Roi de Sicile. La possession tranquille de cette île & du royaume de Naples, fut assurée à ce Prince par le traité de Vienne en 1736.

Je suis, &c.

*A Messine, ce 10. Octobre 1758.*



## LETTRE CCCLIV.

## SUITE DE LA SICILE.

J'AI eu souvent occasion, Madame, de vous parler des vues pittoresques qui me jettoient dans l'enchantement, en parcourant le royaume de Naples. Eh bien ! la beauté de toutes ces vues disparaît devant celle de Messine. Il semble, a dit quelqu'un, que la nature ait voulu prouver à l'art, que ce qu'elle opere est infiniment plus parfait & plus majestueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail & d'application. Une langue de terre assez étroite qui s'étend du côté de la mer, y a tracé un des plus beaux & des meilleurs ports du monde connu, dans lequel plus de mille vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents, dans toutes les saisons, & arrivent jusqu'aux maisons des négocians. La forme de ce port est circulaire, ou plutôt elle ressemble à une faulx ; ce qui fit donner anciennement à cet endroit le nom de *Zan-*

elle, que portoit aussi la ville avant qu'elle eût été rebâtie par les Messéniens, qui l'appellerent *Messana*, *Mesfina*, ou Messine. Sur cette langue de terre est une citadelle très-bien fortifiée, construite après la révolte de 1674, par les ordres de Charles II, Roi d'Espagne, pour contenir la ville. La pointe la plus avancée dans la mer est défendue par le fort Saint-Sauveur, qui commande l'entrée du havre; & à l'extrémité se trouve un fanal pour avertir les vaisseaux des dangers de Carybde, comme celui qui est placé au *capo Faro* sert à leur faire remarquer le rocher de Scylla. Il est assez vraisemblable que ces fanaux, appellés en grec *Pharos*, ont fait donner à l'ensemble du détroit le nom de Phare de Messine.

La ville est bâtie sur le bord de la mer. L'intérieur n'a rien de bien remarquable: mais les maisons à quatre étages qui regnent le long du port, & dans lesquelles on a suivi rigoureusement par-tout les mêmes proportions d'architecture, forment un point de vue unique & admirable. Les Messinois l'appellent *le Théâtre*; & ils ont raison. On croiroit que

c'est un palais immense, dont la façade a presque un mille de longueur. Dix-huit rues qui aboutissent symétriquement au port, paroissent être autant de portes qui donnent accès à ce superbe édifice. Un des faubourgs, celui du côté de Taormine, frappe par la longueur de la seule rue qui s'y trouve : elle a plus de trois milles ; & les maisons ne sont interrompues que par des jardins qu'on rencontre de distance en distance. Les promenades sont très-multipliées & infiniment agréables : on y est toujours à l'ombre, avantage bien précieux dans un pays aussi chaud que celui-ci : quelques-unes se prolongent jusqu'à la mer ; & l'on y est sans cesse rafraîchi par la brise du détroit. L'air d'ailleurs qu'on respire à Messine, est excellent : il est parfumé des odeurs les plus suaves ; effet produit sans doute par mille especes de plantes, d'arbustes, d'arbrisseaux, dont tout le pays d'alentour est couvert. Les vivres sont à très-bas prix, très-bons & très-abondans : le poisson sur-tout passe pour être le meilleur de la Méditerranée.

Que vous dirai-je de la campagne

des environs ? Figurez-vous un pays coupé par des vallées & des collines charmantes, couvertes de jardins, de vergers, de champs variés de toutes sortes de productions. Ici ce sont des vignes élevées, mariées avec des arbres encore plus élevés ; là, différentes rangées de mûriers ; plus loin des oliviers, des orangers, des citroniers, des figuiers d'Inde, des aloès, &c. qui réussissent parfaitement. Un spectacle plus enchanteur se présente du sommet des collines. On découvre toute l'étendue du détroit. Semblable à un grand fleuve, fier & majestueux, il roule ses eaux avec lenteur, & s'élargit insensiblement jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. De tous côtés, au milieu d'une campagne fertile, s'élèvent des villes, des bourgs, des villages, des églises ; & la vue est terminée par de magnifiques forêts. Des fêtes champêtres viennent ajouter aux douces émotions qu'on éprouve. Il n'est pas rare de voir les jeunes garçons & les filles de la campagne, la plupart jolies & piquantes, se réunir pour danser jusqu'au coucher du soleil. Les airs sont infiniment agréables, les danses

## 42 SUITE DE LA SICILE.

vives & légères. Tout respire la joie ; & l'on se croit transporté au temps de Théocrite, qui nous a laissé de si belles descriptions des plaisirs de la Sicile.

Vous croiriez sans doute, après cela, que Messine doit être une des plus florissantes villes de l'univers. Hélas ! elle l'a été pendant bien des siècles. Amie fidèle des Romains, elle leur facilita la conquête de la Sicile par l'appui de ses armes & de ses trésors. Dans la suite des temps, elle rendit le même service au Comte Roger ; & de-là vient encore l'espèce de vénération qu'on a dans toute l'île pour cette Ville autrefois si puissante, & dont les décisions entraînoient celles de tous les autres Siciliens. Son commerce, favorisé par une des situations les plus heureuses que l'on connoisse, lui avoit procuré des richesses immenses. Pendant long-temps, elle eut jusqu'à quatre-vingt gros vaisseaux, & partagea avec les Vénitiens tous les profits du négoce dans les Indes orientales. Aujourd'hui sa gloire, sa puissance, sa population même, tout a éprouvé la plus triste décadence ; & il ne lui reste plus que de vains titres, tel que celui d'être la ca-

pitale du royaume, *capo del Regno*; prérogative confirmée par tous les Rois, qu'elle dispute à Palerme dont elle a toujours été la rivale, & qui l'empêche d'envoyer des Ambassadeurs dans cette dernière ville, lorsque le Parlement s'y assemble; elle charge quelqu'autre ville de sa procuration.

C'est à la fameuse révolte de 1674 que doivent se rapporter les premiers malheurs de Messine. Livrée à toute la vengeance des Espagnols, elle fut accablée d'impôts, & perdit ses priviléges. Dix-huit mille habitans environ quittèrent alors la ville, & allèrent chercher un asyle dans plusieurs cantons de l'Italie. Les arts, l'industrie, le commerce, tombèrent en proportion des pertes qu'essuya la population qui se trouva réduite à quatre-vingt-dix mille habitans. Elle se soutint cependant à peu près de même jusqu'à l'année 1743, où la peste fit des ravages affreux, qu'en un jour il mourut trente mille personnes. À ce fléau succéda celui de la petite vérole, qui, pendant six années consécutives, emporta presque tous les enfans au berceau & les jeunes gens. La ville n'a jamais pu se rétablir.

de ces désastres. Actuellement on y compte tout au plus quarante mille habitans ; quelques-uns même ne les font pas monter au-delà de vingt-cinq mille , parmi lesquels il y a plus de dix mille Moines & Religieuses. Du reste , la crainte de la peste a fait une si vive impression sur les esprits , que pour prévenir la contagion , on a interdit non seulement à cette ville , mais encore à la Sicile entiere , tout commerce direct avec le Levant. Ainsi toutes les marchandises de ce pays viennent par Malthe & par Livourne.

Ce moyen sans doute est le plus court , il est même infaillible , pour se mettre à l'abri de la peste : mais il est aisé de voir combien il est préjudiciable au commerce. Celui de Messine surtout est presque totalement tombé. Les huiles sont entre mains des Génois. Les fabriques manquent d'ouvriers & de débit : on n'y fait plus que des mouchoirs de soie , des bas tricotés , & quelques étoffes légères d'une seule couleur. Ce n'est pas que la soie ne soit très-abondante & de la première qualité : mais le Gouvernement y a mis un droit de seize pour cent ; ce

qui en gêne beaucoup l'exportation. En vain a-t-il voulu ranimer le commerce de cette ville, en y formant une compagnie du Levant. Les priviléges exclusifs qu'on lui avoit donnés, séduisirent d'abord, il est vrai, tout le monde. Il n'y eut personne dans la Sicile qui ne s'empressât de mettre ses fonds dans cette nouvelle compagnie, dont on se promettoit les plus grands avantages : mais on ne fut pas long-temps sans reconnoître le vice de ses opérations. Au lieu d'imiter l'exemple des anciens habitans qui étant mieux au fait du pays & de la nature de son commerce, traffiquoient par échange, & troquoient les productions de la Grèce contre celles de la Sicile, cette compagnie envoyoit son argent comptant dans le Levant, & revendoit à perte des marchandises achetées à très-haut prix. Par-là ses fonds furent bientôt épuisés ; & tout le royaume courroit le risque d'être entièrement ruiné, si l'on n'eût supprimé cette compagnie.

Je ne vous dirai rien, Madame, des antiquités de Messine. Cette ville n'offre aujourd'hui aucun édifice ancien, mais seulement quelques débris épars,

de beaucoup de colonnes entieres, ou par fragmens, dont plusieurs de granit d'Egypte. Les édifices modernes n'ont rien de remarquable. On retrouve dans les églises le goût Napolitain, c'est-à-dire, qu'elles sont chargées de dorure & d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs. Quelques-unes de ces églises renferment d'assez bons tableaux des meilleurs Peintres Siciliens, parmi lesquels on distingue Guagliati, Morealese, & le Cavalier Messinese, qu'on peut appeler l'Albane de la Sicile. Cet artiste réunissoit à une élégante correction de dessin beaucoup de grace & d'agrément, tant dans la composition que dans l'exécution. On peut en juger par le plafond de la galerie qu'il a peint à Messine dans le palais du Prince Scatella, qui possède une collection de tableaux très-considerable. Les statues sont très-prodiguées dans cette ville : il n'est point de place où l'on n'en voie quelqu'une des Souverains de l'isle, à pied ou à cheval ; mais elles sont toutes du plus mauvais goût. Les habitans vantent, comme un chef-d'œuvre & comme une production de l'école de Michel-Ange, un groupe de marbre blanc, qui représente Neptune donnant

des fers à Scylla & à Carybde, & qui est placé le long du port, avec plusieurs autres morceaux de sculpture. Dans le fait, il ne l'emporte sur tout le reste qu'en médiocrité.

Messine est une des trois villes de la Sicile, décorée du titre d'archevêché. Elle a de plus un Sénat qui a beaucoup perdu de ses priviléges depuis la révolution. Parmi les Sénateurs, il y en a un qui doit être militaire. Deux Tribunaux dont l'un s'appelle la *Regia Corte*, & l'autre l'*Appelazione*, reçoivent les causes en première instance. Mais on peut en appeler aux Tribunaux de Palerme. A l'exemple de cette dernière Ville, Messine est éclairée pendant la nuit : ce sont encore les deux seules villes de la Sicile qui jouissent de cet avantage.

Sur le point de quitter Messine pour continuer ma route en Sicile, je crus devoir prendre un guide pour m'accompagner & pour me défendre contre les bandits sur lesquels on raconte des choses bien extraordinaires. Ce sont, dit-on, des brigands déterminés qui infestent toute l'île ; mais qui mettent quelquefois dans leurs vols & dans leurs assassinats, certains procédés dont on les croiroit peu ca-

## 48 SUITE DE LA SICILE.

pables. Ils se regarderoient comme déshonorés , s'ils employoient des voies lâches contre ceux qu'ils attaquent : ils pillent , ils tuent , ils massacrent , mais toujours , disent - ils , avec honneur , *honorabilmente*. Ils forment une espece de société qui est devenue même redoutable pour le Gouvernement : non- seulement il ne les pourstuit pas , mais il les prend en quelque sorte sous sa protection. De - là , vous pouvez imaginer la terreur qu'ils ont inspirée parmi les habitans. Aussi ne voyagent- ils qu'avec les plus grandes précautions ; les seigneurs avec un cortege nombreux de leurs vassaux , armés de pied en cap ; les bourgeois avec des gens à pied qui les suivent , & leurs fusils en travers sur le pommeau de la selle , prêts à coucher en joue à la moindre rencontre suspecte qu'ils peuvent faire.

Je serois cependant assez porté à croire que ces précautions ne sont pas maintenant aussi essentielles ici que dans le royaume de Naples. Le Roi Victor-Amédée II de Savoie, dont le regne , qui ne dura que cinq ans , sera toujours cher & précieux à cette île par

par la sagesse de son administration, porta une loi par laquelle chaque Gouverneur de province, qu'on appelle *Capitan Giustiziere*, est obligé de répondre, sur sa fortune, de tous les vols qui se font dans les chemins de son district. Cette loi, toujours en vigueur, a cimenté la sûreté publique; & s'il se commet encore des vols & des meurtres, ils ne sont guère plus communs que dans les pays de l'Europe qui passent pour être les plus policiés. D'ailleurs, le Gouvernement a établi, pour garder les chemins, une espèce de maréchaussée, composée en grande partie, il est vrai, de ces bandits; mais l'on peut se fier à eux, & l'on est assuré de n'avoir rien à craindre, quand ils sont chargés d'accompagner un voyageur. C'est un de ces hommes que j'ai pris avec moi; je n'ai eu qu'à m'en louer. Content de la petite somme convenue avec lui, laquelle ne monte pas au-delà d'un petit écu par jour, il m'a prévenu en tout, m'a procuré des logemens & des vivres, a fait le prix dans les auberges, & mis bien vite à la raison les aubergistes qui vouloient faire les difficiles, quand nous

avons été assez heureux que de trouver des hôtelleries ; car il faut avouer qu'elles sont encore bien rares dans la Sicile, si l'on peut même donner ce nom à de misérables taudis où l'on est pêle-mêle, hommes & animaux, dans le même rez-de-chaussée, & où l'on est assailli par toute sorte de vermine. Il faut ajouter des chemins affreux, impraticables en plusieurs endroits ; on peut même dire qu'il n'en existe pas : ce sont des sentiers incertains à travers de valons, de collines, de montagnes escarpées. Jamais les voitures ne pourroient y passer. On est nécessairement obligé d'aller à cheval ou en litière, & l'on se trouve exposé à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, ou à des pluies abondantes, dont souvent il est impossible de se garantir.

La Sicile offre cependant aux voyageurs des avantages bien précieux & presqu'inconnus dans les pays où l'on croit suppléer par de l'argent, à plusieurs vertus : c'est cette hospitalité généreuse dans tous les habitans, reste vénérable des mœurs antiques, & qui formoit un lien inviolable & sacré parmi les hommes de nations différentes. J'en ai fait souvent moi-même

## SUITE DE LA SICILE.

52

l'heureuse expérience. Muni de simples lettres de recommandation que j'avois apportées de Messine, j'ai trouvé des amis dans toutes les villes où je me suis arrêté. J'ai été reçu, accueilli, fêté; on m'a rendu toutes sortes de services avec une politesse, une cordialité qui me pénétreroient de reconnaissance, & qui me dédommageoient bien des fatigues que j'avois à effuyer. D'ailleurs que d'objets de curiosité: que de vues charmantes & pittoresques se présentent de toutes parts, sur-tout dans la côte orientale & occidentale! Ne font-elles pas bientôt oublier les peines que l'on s'est données, quand on a le plaisir de contempler tout ce qu'elles ont de ravissant?

J'ai été singulièrement frappé de la beauté de ces vues en allant de Messine à Taormina. Les environs de cette dernière ville sont délicieux. Aussi je ne suis pas surpris qu'ils aient particulièrement exercé l'imagination des Poëtes qui nous ont d'ailleurs laissé des descriptions si brillantes de toute la Sicile. La campagne est très-bien cultivée, & produit d'excellens vins, de l'huile & de la soie. Tous les

C ij

## 52 SUITE DE LA SICILE.

champs sont bordés de gros aloès d'Amérique, dont les tiges ont quelquefois plus de trente pieds de haut : elles sont couvertes de fleurs qui se terminent en pointes régulieres, & se renouvellent tous les cinq ou au moins tous les six ans, quoique certains botanistes aient assuré qu'elles ne poussent que tout les cent ans. On prétend même qu'on trouve ici, comme dans toutes les terres brûlées aux environs de l'Etna, le cinnamome & le poivre, qui ne sont pas à la vérité aussi forts que ceux des Moluques, mais qui, mêlés avec eux, ne laissent pas que de se débiter dans toute l'Europe.

La ville de Taormina est située sur une montagne escarpée, à deux milles au-dessus du niveau de la mer. Au-dessous est une rade qui s'appelle *à Giardini*. La ville moderne n'offre rien de remarquable : mais dans l'ancienne, qui portoit le nom de *Taorminium*, on trouve encore des restes assez bien conservés, qui donnent une grande idée de sa magnificence. Le plus curieux & le plus rare, est le théâtre : la scène, qui manque à tous les

autres, y existe dans toute son intégrité. Je ne fais ce qui doit l'emporter, ou sa belle situation, ou l'élégance de sa structure. Il est sur une colline à l'orient de la ville, d'où l'on a le coup-d'œil le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. On découvre toute la hauteur de l'Etna; & les sièges des spectateurs sont tournés du côté de cette montagne, qui devoit sans doute leur causer de fréquentes distractions. La vue s'étend à droite & à gauche vers Messine & vers Catane: & plus bas on voit la mer resserrée entre les rivages délicieux de la Calabre & de la Sicile.

La vaste étendue de ce théâtre, le plus grand que l'on connoisse, m'a étonné; & je n'aurois jamais pu concevoir comment les acteurs pouvoient se faire entendre de la foule prodigieuse des spectateurs qu'il devoit contenir, si l'expérience que j'ai faite ne m'en avoit pleinement convaincu. J'ai placé mon guide en différens endroits, en lui recommandant de m'adresser la parole. Par-tout j'ai entendu très distinctement tous les mots qu'il prononçoit, même ceux qu'il proféroit à voix

basse. Il est bon néanmoins de remarquer qu'on ne découvre nulle part la trace de ces vases d'airain dont parle Vitruve , lesquels avoient la propriété de renforcer la voix des acteurs : on ne reconnoît pas même la trace des endroits où ils auroient pu être placés. Cet effet si surprenant doit donc provenir de la maniere dont l'édifice est construit ; & , selon moi , la chose est bien plus extraordinaire que l'oreille de Denys à Syracuse , dont je vous parlerai dans la suite ; car il est tout simple que les moindres sons se transmettent dans l'espece de tuyau que forme cette grotte ; mais qu'en plein air & dans toute la circonference d'un demi-cercle fort étendu , la voix se fasse entendre également bien dans toutes les lignes de sa direction ; voilà ce qui me paroît véritablement admirable , & ce qui dépose en faveur de l'habileté de l'architecte , & de sa profonde connoissance des proportions de ces mêmes lignes. Un autre monument non moins remarquable , qu'on voit à Taormina , est une naumachie , ou peut-être des bains publics , avec cinq réservoirs d'eau , semblables par la

forme & par l'architecture, mais de différente grandeur. Que de difficultés n'a-t-on pas eu à vaincre pour exécuter un pareil ouvrage dans des lieux si montagneux !

Je partis de Taormina pour me rendre à Catane. Comme je ne voulois laisser rien échapper de ce qui pouvoit satisfaire ma curiosité, je quittai le chemin qui conduit directement à cette dernière ville, & je pris sur la droite pour examiner le canton que l'on appelle la région cultivée de l'Etna. C'est ici où l'on commence à voir la lave de ce terrible volcan, qui a couvert, à plusieurs reprises, presque toute cette région, qui a pénétré jusques dans la mer l'espace de plus d'un mille, & qui a formé dans son lit des promontoires larges & d'une profondeur énorme. On peut même dire que toute cette côte est formée de lave. On reconnoît évidemment que les villes & les villages sont fondés sur des rochers immenses de cette matière autrefois enflammée, & entassés les uns sur les autres. De quelle prodigieuse antiquité ne doivent donc pas être les éruptions qui les ont vomis du sein de la monta-

## 36 SUITE DE LA SICILE.

gne ? Mais ce n'est pas tout : on a fouillé en quelques endroits ; & l'on a découvert des couches de lave, dont chacune avoit déjà été anciennement labourée & couverte ensuite d'une autre lave, qui avoit été labourée de même, & recouverte à son tour par une nouvelle éruption du volcan. En sondant la totalité de leur profondeur, on a reconnu qu'elle excédoit la mesure de quatre-vingt cannes Siciliennes, ce qui équivaut à cent huit pas géométriques. On doit cette observation à M. le Chanoine Rocupero, très-habille naturaliste de Catane.

Je vous ai déjà dit, Madame, en vous parlant du Vésuve, qu'une des propriétés de la lave étoit de devenir, à la suite des tems, très-fertile. Ici sa fertilité est à un degré extraordinaire ; & c'est ce qui attire sans doute les habitans à cette contrée, malgré les dangers dont les menacent sans cesse de nouvelles éruptions. Une des preuves des plus convaincantes de la force inouie qu'a la végétation, ce sont des châtaigners que l'on voit à huit milles de la mer, auprès d'un village qui s'appelle Mascoli. Il en est un sur-tout que

Il y a raison de regarder comme le prince des forêts de l'Etna. Les habitans du pays lui donnent le nom de *il Castagno di cento cavalli*, le Châtaigner de cent chevaux. Sa circonference est d'environ deux cens pieds. C'est peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'univers : mais il s'en faut bien que sa hauteur réponde à sa grosseur ; ses branches sont fort abaissées. On peut aisément croire qu'il doit être fort ancien : aussi par une suite de son grand âge, il est entièrement creux ; & son écorce qui, avec très-peu de bois, fournit seule toute la sève aux branches, est partagée en cinq parties par autant de crevasses. On a pratiqué, dans la cavité, une petite maison, où ceux qui recueillent les châtaignes, trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit. On voit encore plusieurs autres arbres de la même espèce, qui sont remarquables par leur grosseur : un d'eux, nommé *il nave*, le vaisseau, à cause de sa forme, a cent cinquante pieds de contour. Sept autres, d'une grosseur égale, & rangés sur la même ligne, sont appelés *i sette Fratti*, les sept frères. Au reste, tous

ces arbres qui forment un objet de curiosité naturelle vraiment digne d'admiration, appartenant à Sainte-Agathe, célèbre patronne de la ville de Catane.

J'étois fort près du mont Etna, & je croyois y arriver en peu de tems; mais j'appris que de ce côté le chemin est impraticable, & je fus obligé de me remettre sur celui qui conduit à Catane. Je vis en passant le village charmant de Jaci, où Polyphème immola à sa jalouſie le malheureux berger Acys, amant de Galathée, & le changea en un fleuve qui porte encore son nom, *Fiume Aci*. Ce fleuve, ou plutôt ce ruisseau, est un des plus renommés dans les annales poétiques: il coule de l'Etna dans la mer. A son embouchure est situé le village sur une plaine élevée: il communique à la mer par une longue rampe taillée dans le roc. Un peu plus loin, j'aperçus à la Trizza trois rochers ou écueils, qui s'avancent dans la mer, & qui, semblables à des tours immenses, paroissent dominer ce fier élément. On les appelle *i Farragioni*, & l'on dit que les Cyclopes, à la tête desquels étoit Polyphème, ayant détaché ces

énormes quartiers de roche du mont Etna, les lancerent sur la flotte d'Ulysse, qui avoit pris terre en cet endroit. C'est ici le pays de la Mythologie. Chaque pas rappelle le souvenir de quelque fable ornée par l'imagination brillante des Poëtes.

J'arrivai enfin à Catane, ville célèbre, une des plus anciennes de l'univers, bâtie par les Cyclopes au pied du mont Etna; ce qui lui avoit fait donner le nom de Catetna, ou ville de l'Etna. Ses environs portent les tristes marques du ravage & de la désolation. Toute la campagne est couverte de lave, de cendres & de sable noir du volcan. La lave a quelquefois coulé jusques bien avant dans la mer. Elle forma, par la direction qu'elle prit dans une éruption du seizième siècle, un port sûr & commode, dont Catane avoit toujours eu besoin, & dont la construction auroit surpassé toute puissance humaine. Dans l'éruption de 1669, elle mit ce port presqu'entièrement à sec, s'approcha des murs, entoura le château, inonda une grande partie de la ville, & la détruisit. Les habitans eurent recours au voile de

Sainte Agathe & aux images des Saints, qu'ils exposerent sur les murailles. La lave n'en poursuivit pas moins son cours avec fureur : elle engloutit les murailles & les images des Saints. Ce moyen devint également insuffisant, lors de cet affreux tremblement de terre de 1693, qui renversa de fond en comble la plus grande partie de cette ville, où vingt mille personnes périrent. Malgré cela, les habitans ont toujours la plus grande confiance dans leurs Saints, & sur-tout dans Sainte Agathe, qui est pour eux ce que Saint Janvier est pour les Napolitains. Ils sont persuadés que cette puissante protectrice les préservera de la destruction totale de leur ville; & c'est ce qui les engage à réparer toujours avec une nouvelle ardeur, les trop fréquentes subversions qu'elle éprouve.

Je ne suis pas surpris de leur confiance à cet égard. Catane est située dans le pays le plus délicieux de la terre. Au milieu de ces torrens de lave refroidie, vous voyez les effets d'une végétation extraordinaire. Les grains, les vins, les fruits, les légumes, tout est de la plus grande abondance & du

## SUITE DE LA SICILE. 61

goût le plus exquis. Les productions n'y contractent pas ce goût de soufre qu'on trouve dans toutes celles des environs du Vésuve, parce que l'Etna ne contient que très-peu de matière sulfureuse. Déjà tous les désastres occasionnés par le tremblement de terre de 1693, sont non-seulement réparés, mais même ils ont fourni l'occasion de rendre Catane la plus belle ville de tout le royaume. Du côté de la population, elle passoit depuis long-temps pour être la troisième : elle est aujourd'hui la seconde, depuis que Messine a été défolée par la peste. On y compte près de quarante mille habitans. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, pour qu'elles puissent mieux résister aux tremblemens de terre ; mais les rues sont larges & majestueuses, les places magnifiques, & plusieurs édifices publics d'une belle architecture.

La cathédrale est la plus grande église de la Sicile. Elle est aussi la plus régulière. On ne l'a point surchargée de cette multitude d'ornemens que le mauvais goût a introduits dans les autres. L'église & la maison des Jésuites

frappent encore par la richesse des dé-  
corations, qui n'ont pas cependant  
cette élégance qu'on admire dans la  
cathédrale. Mais ce qui l'emporte, en  
magnificence, c'est le couvent des Bé-  
nédictins de S. Nicolas d'Azena : il seroit  
digne de tout le faste d'un Souverain.  
Représentez-vous un immense édifice  
quarré, dont la façade, qui se présente  
d'abord, est presqu'égale à celle de  
Versailles. Un superbe escalier de mar-  
bre blanc conduit à des appartemens  
commodes, où reposent tranquillement  
des hommes qui ont oublié par état  
le monde, ses pompes, ses vanités, ses  
peines, ses embarras, & qui se conso-  
lent de leur sacrifice avec un revenu  
de 350,000 livres. Leur église, qui est  
en forme de croix, seroit une des plus  
belles de l'Europe, si elle étoit finie :  
mais, soit que la bâtie ait été mal  
conduite, soit que les fondemens por-  
tent sur une lave poréuse & cassante,  
une voûte s'est déjà écroulée, quoi-  
qu'elle n'eût point encore de couver-  
ture. Le côté occidental est le seul qui  
soit achevé. On y voit une orgue con-  
truite par un artiste de Catane. C'est  
un chef-d'œuvre de l'art : elle a plus

de cent registres ; & je crois qu'elle l'emporte sur celle de Harlem, qui est si célèbre. Les jardins sont vastes & bien entretenus. On respire un frais délicieux sous des allées touffues & pavées de petits cailloux. Ce qui mérite sur-tout d'être vu dans ce couvent, c'est le muséum. Parmi les objets les plus curieux qu'il renferme, on distingue plus de trois cents vases de terre, tous trouvés en Sicile, & de la plus grande beauté, tant par leur forme que le dessin des figures : il n'y a rien là de médiocre. On trouve dans le médailler toutes les médailles de la Sicile, avec un grand nombre de médailles de la grande Grèce, & de la Grèce proprement dite.

Il s'en faut bien cependant que ce muséum, quelqu'intéressant qu'il soit, approche de celui du Prince de Biscari. C'est un des plus complets de l'Italie, & peut-être de l'univers entier. Statues, bustes, bas-reliefs, vases, bronzes, camayeux, médailles rares, armures du moyen âge, collection immense d'histoire naturelle, jointe à une autre collection de divers instruments de méchanique : ce muséum ren-

## 64 SUITE DE LA SICILE.

ferme tout ; & tout y est nombreux, admirable, du plus beau choix. Les soins du Prince ne se sont pas bornés à ce seul objet. Son goût embrasse tous les arts & toutes les sciences. Il a formé dans son palais une académie appellée Etnéa, dont le but est d'étudier les phénomènes du mont Etna. Les travaux de cette académie ne peuvent qu'être de la plus grande importance pour la physique & l'histoire naturelle. M. le Chanoine Recupero en est un des membres les plus distingués ; & sa sagacité, ses lumières, doivent rendre très-précieuses ses observations & ses découvertes. C'est encore au Prince de Biscari qu'on est redevable du plan régulier qu'on a suivi pour la plus grande partie des rues qui ont été construites ou qui le feront dans la suite. C'est enfin lui qui a découvert l'ancienne ville de Catane, qui est au-dessous du sol que la moderne occupe actuellement, & qui a été abîmée par les éruptions de l'Etna & les tremblemens de terre. J'ai lu quelque part, à l'occasion des dépenses & des peines incroyables que coûterent les fouilles, qu'il fallut faire des excavations dans des maisons particu-

lières, & qu'on enleva les fondemens de quelquesunes, qui furent soutenues pendant l'opération, en les suspendant avec des cordes.

Vous en croirez, Madame, ce que vous voudrez : mais vous imaginez aisément que la plupart des monumens de cette ancienne ville ont dû totalement périr. Il en subsiste cependant quelques-uns qui ne laissent aucun doute sur sa splendeur & son opulence. Les principaux sont, un grand & petit théâtre, un amphithéâtre & les thermes. L'étendue du grand théâtre est immense, & surpasse même celle du théâtre de Marbellus à Rome. Il a quatre cens palmes de diamètre à prendre d'une extrémité des gradins à l'autre. Trois voûtes l'une sur l'autre, formoient trois étages, compris le plein-pied. Le tout étoit environné d'un attique, dont il s'est conservé quelques vestiges. La grande quantité de marbre qu'on a retiré de cette enceinte, fait présumer que toute la scene en étoit revêtue. Le Comte Roger employa une grande partie de ces matériaux à la construc-

## 66 SUITE DE LA SICILE.

tion & à l'embellissement de l'église cathédrale , dont le portail est surtout décoré de six colonnes de granit , qui se trouvoient autrefois dans ce théâtre. Le petit , qu'on appelloit Odé , étoit joint au grand par une voûte où se trouvoit un escalier très - large & très - aisné , parce qu'il étoit bâti sur un sol plus élevé , & que le plein - pied ou le lieu de l'orchestre , étoit au niveau du second étage du grand théâtre. Cette réunion est remarquable. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un pareil exemple , ni qu'aucun auteur ancien en fasse mention. L'enceinte est de douze palmes de diamètre d'une extrémité des gradins à l'autre. L'architecture est particulière : c'est un simple attique qui n'a qu'un seul rang de sieges , & qui porte dans toute sa hauteur sur une voûte oblique. Cette espece de rotonde très - bien conservée , étoit vraisemblablement destinée à quelques spectacles ; mais elle servoit aussi à haranguer le peuple , s'il faut en juger par un trait d'Alcibiade , général des Athéniens , qui ayant demandé aux habitans de Catane , la permission de les haranguer dans l'Odé , les charma telle-

ment par son éloquence , qu'ils ne firent pas attention aux troupes qui entrerent dans la ville , & qui s'en rendirent les maîtres. L'amphithéâtre existe en entier sous terre , & son étendue est immense. On y a découvert un corridor intérieur , & quatre arcades extérieures. Les thermes n'offrent rien de bien curieux , à l'exception de quelques figures de plâtre ou de stuc , qu'on voit de côté & d'autre sur trois nefs formées par neuf arcades.

Le Prince de Biscari se propose de publier un ouvrage sur toutes les antiquités de Catane. Il les a fait mesurer & dessiner sous ses yeux avec la plus grande exactitude ; & certainement cet ouvrage ne pourra qu'être très-intéressant. Mais vous , Madame , vous qui pensez avec raison que la connoissance des hommes est infiniment préférable à celle des monumens , quelque beaux qu'ils soient , vous serez sans douté charmée de trouver ici le portrait de ce Prince & de sa famille. Je n'ai pu avoir l'avantage que de le voir une seule fois pendant mon séjour à Catane ; & je craindrois d'assoirblir l'idée qu'on en doit avoir , si j'entrepre-

## 68 SUITE DE LA SICILE.

nois de vous le faire connoître moi-même. J'emprunte les propres paroles d'un écrivain qui a eu des liaisons intimes avec lui.

Le Prince de Biscari « est un de ces hommes rares qui pensent que la naissance, les richesses, les connaissances leur ont été transmises pour l'utilité & pour l'agrément de leurs proches, de leurs semblables, & non point uniquement pour eux-mêmes. Son entretien est aussi agréable qu'il est instructif, son abord est sérieux sans être sec. Il décide avec beaucoup de justesse, en paroissant dire simplement son avis ; il ne fait jamais parade de sa supériorité à tant de forces d'égards, & honore le mérite dans autrui, quelque part qu'il se trouve. Humain envers ses domestiques, & le pere de tous ses vassaux, il cherche à les soulager, à les aider, à les multiplier : leur félicité est le grand but de ses désirs, & le principal objet de ses attentions. La Prince cesse son épouse est la femme la plus digne, la plus respectable de toute la Sicile. Présider à l'éducation de ses enfans, gouverner sa maison, faire

» le bonheur de son mari ; voilà ses  
» occupations continues & chéries.  
» Ni la vivacité de son caractère , ni  
» la dissipation du grand monde , ni  
» quelque cause que ce puisse être ,  
» n'ont jamais pu lui faire négliger ces  
» précieux devoirs , encore moins l'en  
» écarter. Ce couple respectable a le  
» bonheur de recueillir les doux fruits  
» des sentimens qui les animent : ils  
» ont deux fils & une fille qui réunis-  
» sent au mérite de la plus excellente  
» éducation , les caractères les plus ai-  
» mables. Tous trois partagent leur  
» temps entre l'étude & les soins qu'ils  
» rendent à leurs parens : ils sont de la  
» plus grande politesse , fort instruits ,  
» parlent très-bien François, sont pleins  
» de talens pour la musique & pour  
» divers autres arts , s'aiment tendre-  
» ment & n'ont rien de caché l'un  
» pour l'autre. Tout ce charmant mé-  
» nage est en un mot le modèle res-  
» pectable d'une famille heureuse , sur  
» laquelle tous les genres de bénédic-  
» tions semblent s'être réunis. Tout  
» Catane les adore. Les pauvres trou-  
» vent dans cette maison de la confo-  
» lation & de l'appui ; les riches , la

## 70 SUITE DE LA SICILE.

» plus agréable société ; & lorsqu'ils  
» s'en rendent dignes , de parfaits  
» amis. . . . Cette seule famille méri-  
» teroit qu'on fit , pour la connoître ,  
» le voyage de la Sicile , & prouve  
» qu'on trouve des hommes vraiment  
» respectables dans toutes les parties de  
» la terre ».

Il ne me reste , pour achever de vous faire connoître Catane , qu'à vous dire un mot de son université , & de ses priviléges. Cette université est la seule dans toute l'isle , & les études y sont assez florissantes. On prétend qu'elle existoit avant les Romains , non pas sans doute sous la forme actuelle imaginée dans les temps de barbarie : mais c'étoit une école célèbre où se formaient plusieurs grands hommes , parmi lesquels on doit distinguer Charondas , disciple de Pythagore , & législateur de Thurium , rebâtie par les Sybarites. Les priviléges de la ville consistent à ne pouvoir être gouvernée que par son Sénat & ses propres officiers , dans les affaires civiles & militaires , & à n'avoir ni gouverneur ni garnison. Les habitans l'ont toujours rejettée ; & aucun des Souverains de la Sicile n'a

jamais pu les forcer à la recevoir.

Ce fut le 23 Octobre que je partis de Catane avec mon guide, pour aller au mont Etna, que les gens du pays appellent aujourd'hui *Monte-Gibello*. On m'avoit assuré que je ne pourrois jamais arriver jusqu'au sommet, à cause de la glace & de la neige qui en défendent l'accès, excepté pendant deux mois de l'année. Mais j'ai voulu tout tenter pour confidérer de près les phénomènes de ce volcan, aussi renommé autrefois que de nos jours. Vous savez que les anciens le regardoient comme le plus grand soupirail des enfers. Il avoit fait imaginer aux poëtes mille fables plus merveilleuses les unes que les autres; & ils nous en ont laissé des descriptions bien capables d'inspirer de l'effroi. Pindare appelle l'Etna, la colonne céleste. Un autre Poëte dit que Deucalion & Pyrrha s'y réfugierent comme dans un asyle où les eaux du déluge ne pouvoient pas s'élever. Toutes ces fictions ne tendoient qu'à donner idée de la hauteur de cette montagne. C'est en effet une des plus hautes & des plus considérables que l'on connoisse dans notre continent. Selon les mesures les

## 72 SUITE DE LA SICILE.

plus exactes, il a été reconnu que le tour de sa base est d'environ cent quatre-vingt milles; la distance de ses racines au sommet, de trente milles, & sa hauteur perpendiculaire, de deux à trois milles.

En sortant de Catane, on commence à monter, mais par une pente extrêmement douce. La route est charmante jusqu'à Nicolisi, village distant de cette ville de douze milles. Le pays que l'on traverse, est cette région inférieure qui environne le mont Etna. Les campagnes sont couvertes de blés, de vignes, & d'arbres fruitiers de tous les genres. On n'y éprouve pas ces chaleurs vives & accablantes comme dans le reste de la Sicile. Le climat est d'une douceur singulière; & tout y annonce un printemps continu. A Nicolosi, je commençai à m'appercevoir que l'air devenoit froid, & que plusieurs des productions qui rendent si riantes les campagnes que je venois de quitter, ne pouvoient plus y croître. On n'y trouve que des chênes & des châtaigniers. Le sol des environs est déjà tout couvert des sables que le volcan a vomis en différentes occasions. J'eus la précaution

précaution de prendre, à Nicolosi, un de ces paysans accoutumés à conduire les étrangers à l'Etna, & qui sont très- au fait de la route qu'il faut tenir. Cette précaution est nécessaire. On courroit risque, sans cela, de s'égarter dans des chemins tortueux, incertains & difficiles. J'en fis bientôt l'expérience en traversant, avec beaucoup de peine pendant un assez long espace, de vastes amas de lave refroidie que les Siciliens appellent *Sciarra*. Celle-ci provient de la fameuse éruption de 1669, qui s'étendit jusqu'à la mer du côté de Catane. Je passai tout près de la montagne d'où se fit cette éruption; car il ne faut pas croire que la lave sorte ordinairement du grand cratère du volcan: elle se fait jour par les flancs de l'Etna; & c'est ce qui a formé, dans tous ses environs, des montagnes dont le nombre monte jusqu'à plus de cent, & dont quelques-unes sont très-considerables, comme celle que j'eus le temps de bien reconnoître, qui seule est aussi grande que le Vésuve entier. Quelle doit donc être l'immense capacité de la mere montagne, si je puis me servir de ce terme? Et quel doit être le prodigieux amas de

## 74 SUITE DE LA SICILE.

matières enflammées renfermé dans son sein, pour produire des explosions dont les effets sont si étonnans ? Aussi, comme quelqu'un l'a observé, le Vésuve, avec ses éruptions, semble un jeu d'enfants comparé à l'Etna, ou ce qu'est un lac tranquille à la mer lorsqu'elle est agitée, & que ses vagues menaçantes annoncent ses fureurs. Toutes ces montagnes, au reste, sont d'une forme conique, & chacune a son cratère; mais elles sont dans un état différent. Les plus nouvelles sont couvertes de cendres seulement; celles d'une éruption précédente, de petites plantes & d'herbes; & les plus anciennes, qui doivent très-certainement être antérieures aux premières histoires qui nous ont parlé de ce volcan, sont couvertes de très-grands arbres.

Après être sorti de ce vaste labyrinthe de sable, de cendres & de rochers de lave entassés, qui présentent par-tout l'image de la plus affreuse stérilité, on est bien étonné de voir la nature reprendre une partie de sa fécondité ordinaire, dans la seconde région qu'on appelle *Selvosa*, c'est-à-dire, la région du bois. Une forêt de

chênes, de châtaigniers, de sapins, les plus beaux que l'on puisse voir, ceint le milieu de l'Etna dans tout son pourtour. Cette forêt étoit déjà célèbre du temps des tyrans de Syracuse ; & elle fournit encore aujourd'hui tout le bois nécessaire aux chantiers du Roi des Deux Siciles. Le terrain est tapissé de verdure, arrosé de plusieurs ruisseaux. On y voit paître une immense quantité de bêtes à corne, qui sont les plus belles & les plus vigoureuses de toute l'Italie, où les cornes de ces animaux sont une fois aussi grandes que celles des bestiaux que l'on trouve ailleurs.

A mesure que l'on avance, on reconnoît que la végétation perd insensiblement son activité, depuis les plus grands arbres jusqu'aux plus petits arbustes & aux plantes des climats septentrionaux. On arrive enfin à la troisième région, la plus élevée de toutes, & qui s'appelle *Nevosa*, la région de la neige & de la glace. C'est en effet tout ce qu'on voit à cette hauteur ; & vous imaginez bien que la subtilité de l'air rend impossible toute espèce de culture, quoiqu'on y trouve une plaine d'environ trois milles de

Dij

76 SUITE DE LA SICILE.

circonference , à laquelle on a donné le nom de *Piano di Fromento*. Il est bien certain que depuis la création du monde , ce terrain n'a pas produit un seul grain de froment. C'est avec une peine infinie que je gravis , à pied , cette partie de la montagne excessivement roide , & couverte de neige glacée & très - glissante : mais ce n'est rien encore en comparaison de ce que me fit souffrir le vent du nord qui me portoit au visage. J'étois transi de froid , ainsi que mes compagnons. La nuit approchoit : il étoit impossible d'aller plus loin. Mon paysan de Nicolosi trouva heureusement , dans les environs , une grotte où nous nous refugiâmes pendant la nuit , une des plus fâcheuses que j'aie passées en ma vie. Le froid que je ressentis , étoit aussi vif qu'il peut l'être au mois de Janvier sur les plus hautes montagnes de la France.

Il restoit encore deux milles à faire pour arriver à la tour du Philosophe , *Torre de filosophe*. C'est ainsi qu'on appelle une tour ronde , bâtie en pierres & en chaux , qu'Empédocle fit , dit - on , construire assez près du som-

met de l'Etna, pour être à portée de connoître la nature & les causes des phénomènes de ce volcan, dans lequel il finit par se précipiter, de dépit de n'avoir pas pu y réussir. Quelques personnes révoquent cependant en doute ce fait, de même que la construction de cette tour par Empédocle. Elles prétendent que c'est plutôt un fort bâti par les Normands qui pouvoient, de cette hauteur, découvrir toutes les côtes de la Sicile. D'autres soutiennent que c'étoit un temple de Vulcain; & ce sentiment paroît le plus vraisemblable & le plus autorisé. Malgré tous mes désirs & tous mes efforts pour arriver jusques-là, je ne pus jamais en venir à bout. Je m'étois mis en marche avant le lever du soleil. Le vent, qui n'avoit cessé de souffler avec violence, devint alors si impétueux, comme il arrive presque tous les jours à cette époque, que je craignois à chaque instant d'être enlevé. D'un autre côté, la pente rapide, que la glace rendoit encore plus glissante dans cette élévation de la montagne, formoit un plus grand obstacle. Mon guide & le paysan de Nicolofsi, qui ne pouvoient plus ré-

listier à l'intensité du froid, me déclarerent très - positivement qu'ils alloient se retirer, & m'abandonner si je m'obstinois davantage à une chose impossible. Je fus obligé de me rendre à leurs raisons. Jugez de mon regret de n'avoir pu franchir le sommet de ce fameux volcan, qui excitoit depuis si long - temps ma curiosité. Je ne m'en suis dédommagé qu'en lisant les relations des personnes instruites, qui ont été plus heureuses que moi pour l'examiner de près. Je vous en envoie une, Madame, qui vous fera certainement le plus grand plaisir. C'est une description vive, pittoresque, sublime du sommet de l'Etna. L'auteur (1) y a étalé toutes les richesses de la plus brillante imagination.

« C'est ici ( la tour du Philosophe ) proprement le sommet de la totalité de l'Etna : ce sommet a six milles de circonférence ; & c'est dans le milieu de cette surface que se trouve le cratère ou l'entonnoir du gouffre, duquel il s'élève continuellement un

---

(1) M. le Baron de Riedesel, dans son voyage en Sicile & dans la grande Grèce.

» fumée noire & épaisse. Ce cratère ,  
» qui est formé de sable noir , de cen-  
» dres & de pierre - ponce , a deux  
» milles de haut ; & cette montée me  
» parut la plus pénible de toutes , parce  
» qu'on s'enfonce continuellement dans  
» le sable jusqu'aux genoux , & que  
» j'étois déjà fort fatigué de la marche  
» que j'avois faite pour y parvenir.  
» J'atteignis cependant à la fin cette  
» cime , la plus élevée du volcan ; &  
» je fus fort étonné , lorsque je me vis  
» sur le bord de ce gouffre immense , de  
» trouver ce bord assez large pour me  
» permettre de faire très - aisément le  
» tour de l'embouchure , tandis que je  
» m'attendois à ne trouver qu'un bord  
» étroit , comme celui du Vésuve. Je  
» jettai des pierres & du sable dans le  
» gouffre ; mais il n'en parvint pas  
» le moindre bruit à mon oreille ;  
» & l'abîme me parut sans fond. Une  
» fumée épaisse en sortoit sans inter-  
» ruption , & non point par reprises ,  
» comme cela arrive au Vésuve. On  
» entendoit un bruit sourd comme celui  
» des vagues de la mer lorsqu'elle est  
» agitée par la tempête , ou comme  
» celui que fait un vaste fourneau dans

## 30 SUITE DE LA SICILE.

» lequel on fait fondre des matières. Le  
» cratère n'est pas régulièrement rond  
» vers l'est, du côté de Catane, il dé-  
» crit une courbe rentrante, & pré-  
» sente dans le même endroit un affai-  
» sement, ou plutôt une fracture, qui  
» peut faire présumer que la lave a  
» pris son écoulement dans cette par-  
» tie. Il n'est pas bien aisé de monter  
» à l'embouchure de ce côté-là, tant  
» à cause que la pente y est trop es-  
» carpée, que parce que l'on y est  
» suffoqué par la fumée qui se dirige  
» vers l'issuë la plus basse.

» C'est ici, sur le sommet d'une des  
» plus hautes montagnes du monde,  
» que j'ai joui de la vue la plus éten-  
» due & la plus belle qu'il soit possible  
» d'imaginer. Je vis d'abord le soleil  
» sortir de derrière les monts Apennins.  
» de la Calabre, s'élever majestueuse-  
» ment & doré de ses rayons toute la  
» côte orientale de la Sicile, & la mer  
» qui sépare cette île de cette même  
» Calabre. On voit très-distinctement  
» cette belle province, & l'on décou-  
» vre toute la côte jusqu'au golfe de  
» Tarente. Catane, Auguste, Syracuse  
» sur la droite, Taormina & les en-

» virons de Messine sur la gauche ,  
» paroissent être sous vos pieds. Les  
» différentes éruptions du volcan , les  
» bois , les superbes campagnes de  
» cette isle si fertile , une quantité in-  
» nombrable de villes & de villages ,  
» le lac de Lentini ( *Leontium* ) , of-  
» frent à l'œil la variété la plus déli-  
» cieuse. Vous appercevez les nuages  
» flotter au - dessous de vous , & le  
» soleil former , par leur moyen , les  
» ombres les plus pittoresques. On  
» s'Imagine dominer sur la nature ; on  
» se croit quelque chose de plus qu'hu-  
» main , en se voyant si fort élevé au-  
» dessus de tout ce qui respire. Chétifs  
» mortels qui , semblables aux four-  
» mis , vous battez sur une motte de  
» terre d'une très-petite étendue , pour  
» un vil fétu de paille ; qu'est - ce qu'un  
» royaume au prix de toute la terre ?  
» Qu'est - ce que la terre au prix de l'im-  
» mensité des mers ? Qu'est - ce que les  
» mers au prix de la totalité du sys-  
» tème du monde ? Heureux seule-  
» ment celui qui , libre & indépen-  
» dant , peut choisir à son gré le lieu  
» de son séjour sur la terre , & en jouir  
» sans contrainte & sans inquiétude .

D v.

## 82 SUITE DE LA SICILE.

» tandis que tant de lâches humains  
» baissent en viles esclaves les chaînes  
» dorées qu'ils sont condamnés à por-  
» ter toute leur vie ! En me tournant  
» vers l'autre côté, j'aperçus les  
» côtes de toute l'isle, la contrée que  
» j'avois traversée depuis Palerme, &  
» tout le rivage entre Messine & cette  
» même Palerme. Enfin, ma vue do-  
» minoit toutes les montagnes de la  
» Sicile. Ces montagnes sont partie  
» cultivées, partie couvertes de bois,  
» tandis que d'autres ne présentent que  
» le rocher tout nud. Je ne pus con-  
» templer tous ces objets, sans gémir  
» sur l'état actuel de cette île, com-  
» paré avec ce qu'elle étoit jadis. Peut-  
» on voir en effet d'un œil indifférent,  
» tant de cités, tant de nations diffé-  
» rentes, tant de richesses qui se sont  
» anéanties ; & la Sicile entière renfer-  
» mer à peine autant d'habitans que la  
» seule Syracuse en comptoit autre-  
» fois, savoir, douze cents mille ames ;  
» tant de superbes contrées, couver-  
» tes alors de productions de toute  
» espèce, qui sont aujourd'hui rédui-  
» tes en désert, faute de bras pour les  
» cultiver ; tant de ports si vastes & si

» commodes, qui sont vides de vais-  
» seaux, faute de commerce; tant d'hom-  
» mes enfin qui manquent de pain,  
» parce que les nobles & les moines  
» possèdent tous les biens fonds? »

Telle est, Madame, la vue superbe dont on jouit sur le sommet de l'Etna; telles sont les réflexions philosophiques qu'elle fait naître sur l'état actuel de la Sicile: mais les phénomènes que cette montagne présente, sont peut-être encore plus intéressans. Il faudroit surtout la voir dans quelqu'une de ces terribles éruptions, où les matières portées à ce degré d'inflammation qui les chasse des cavités qui les renfermoient, rompent & brefent tous les obstacles, se font jour avec un fracas épouvantable, & répandent au loin l'effroi, la désolation & la mort. N'est-ce pas l'image la plus sensible de l'enfer en fureur, ou plutôt la nature toujours bienfaisante au milieu de ce défordre apparent, ne cherche-t-elle pas à réparer ses pertes, à féconder de nouveau les campagnes épuisées, à rendre ses dons plus actifs & plus abondans? Que de beautés

D vi

sublimes dans les horreurs dont elle est alors environnée !

L'histoire ancienne ne nous a pas transmis le nombre de ces éruptions. Ce n'est que depuis l'année 1252 que l'on en a une date exacte, c'est-à-dire, depuis que l'on a opposé à Catane le voile de Sainte Agathe aux torrens de lave, & que l'on a soigneusement enregistré les miracles attribués à son influence. On voit que le nombre des éruptions, jusqu'à ce jour, monte à vingt-neuf, & qu'elles sont aussi irrégulières & incertaines que celles du Vésuve. La dernière a eu lieu en 1755 (1); un torrent affreux d'eau chaude sortit alors, avec beaucoup de lave, de la bouche du volcan. Heureusement ce torrent prit son cours vers les parties inhabitées de la montagne. Dans les grandes éruptions, on a sou-

---

(1) Depuis cette époque, il y en a eu deux considérables; l'une en 1763, qui est la plus effrayante, eu égard à la hauteur des matières rejetées; elles surpassent, dit-on, les palais les plus élevés de Rome; aussi leur cours ne s'est-il pas étendu fort loin: l'autre est de 1766, qui commença où la précédente finit, & qui suivit la même direction.

vent remarqué qu'il sortoit des éclairs & des zig-zag de feu, de la fumée que vomissoit le crater. Séneque, dans le livre second des questions naturelles, parle du même phénomene. On fait aujourd'hui que ce n'est autre chose que la matière électrique qui se trouve en si grande abondance dans les environs des volcans. Une autre observation non moins importante, c'est que l'aiguille aimantée est fort agitée sur le sommet de la montagne ; qu'elle se fixe néanmoins toujours au nord , quoiqu'il lui faille plus de temps pour prendre cette position , que lorsqu'on est au bas de l'Etna. On observe encore que le mercure , dans le barometre , tombe presque à dix degrés plus bas , sur le sommet , qu'au pied de la montagne. Ainsi , selon le résultat d'une expérience faite avec beaucoup d'exactitude , il se trouve qu'au pied du mont Etna , le barometre étoit à 27 degrés 4 lignes ; & que le lendemain , à la partie la plus élevée du volcan , il étoit à 18 degrés 10 lignes , quoique le temps n'eût point du tout changé , & qu'il eût été également beau & clair pendant ces deux jours. Cela prouve d'a-

## 86 SUITE DE LA SICILE.

bord la prodigieuse hauteur de l'Etna, & en second lieu, combien l'air est raréfié & subtilisé dans sa région la plus élevée. Quelques personnes prétendent qu'elles ont eu de la difficulté à y respirer, indépendamment même des vapeurs sulfureuses ; mais cet accident n'est point général ; ce qui peut provenir de la conformation & des dispositions de la poitrine & des poumons de chacun de ceux qui font l'épreuve.

Les matières que l'Etna vomit, présentent quelque différence avec celles du Vésuve, quoique les opérations de la nature soient les mêmes sur l'une & l'autre de ces montagnes. Des nuages d'une matière sulfureuse sortent constamment, comme je l'ai déjà dit, par plusieurs ouvertures du grand cratère de la première. Cette fumée, au lieu de s'élever, roule ordinairement vers le bas de la montagne, comme un torrent, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphère qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une longue traînée, selon la direction du vent. La lave est en général noire & plus

poreuse que celle du Vésuve. On a recueilli jusqu'à quarante especes différentes de celle-ci, tandis que le Prince de Biseari n'en a pu rassembler qu'une douzaine de celle de l'Etna ; encore ne different-elles que de peu de chose l'une de l'autre. Cela vient , dit-on , de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du sel ammoniac , avec très-peu de soufre , de matieres vitrifiables & du sable ; au lieu que c'est précisément à ces dernieres matieres & à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuses variétés de la lave du Vésuve. Mais le cours de l'une & l'autre est bien différent. La plus étendue du Vésuve n'excède pas sept milles en longueur. Celle de l'Etna a communément quinze & vingt milles de longueur , six ou sept de largeur , & cinquante pieds ou plus de profondeur. Elle conserve sa chaleur pendant des mois & même des années entieres. Si l'on considere en effet que la chaleur suit le rapport des masses , on verra pourquoi elle se conserve pendant si long-temps dans l'énorme épaisseur de cette lave. Sa marche est encore plus lente que celle du Vésuve ; & l'on

peut aisément se mettre à l'abri de ses terribles effets. Quelques personnes prétendent qu'il est possible d'en détourner le cours, & qu'on l'a même tenté quelquefois avec succès. Si cela est, Catane aura un danger de moins à craindre pour sa destruction.

L'Etna abonde, comme le Vésuve, en pyrites & en crystallisations, ou plutôt vitrifications. Le soufre y est actuellement en bien moins grande quantité que dans ce dernier volcan; circonstance néanmoins qui varie suivant le degré de fermentation intérieure. Le sel ammoniac y est au contraire très-commun; & l'on peut même le recueillir à l'embouchure de quelques éruptions, absolument pur & séparé de toute matière hétérogène. L'Etna vomit du feu, des cendres, du sable, des pierres ferrugineuses, des pierres-ponces, & des masses de rocher bien plus considérables que celles du Vésuve. Les mêmes phénomènes avoient lieu anciennement. Strabon dit qu'il sortoit autrefois de la montagne des torrens de feu, d'autres fois des rochers enflammés, mais plus ordinai-rement une fumée mêlée de flammes.

Le même Ecrivain ajoute que, selon les observations qu'on avoit faites, le sommet de cette terrible montagne subfloit différens changemens ; que tantôt tout un crater tomboit dans les entrailles de la montagne, & tantôt on voyoit sortir du goufre un nouveau crater qui, dans la fuite, s'écrouloit lui-même & retomboit dans la montagne, pour faire place à un autre.

En retournant à Catane, j'éprouvai, dans la même journée, les diverses températures des quatre saisons de l'année. Le matin, j'avois ressenti, à l'élévation où j'étois parvenu, tout ce que l'hiver a de plus rigoureux. Lorsque j'eus atteint la région du milieu, je trouvai que l'air étoit fort tempéré. A mesure que j'approchois du bas de la montagne, je fentois que la chaleur augmentoit ; & dans la plaine elle étoit encore très-considerable, quoique nous fussions vers la fin du mois d'Octobre. Pendant mon retour, j'observai encore plus particulièrement les régions fertiles de l'Etna. On trouvoit autrefois dans la région boisée, des ours & des cerfs qui

depuis long-temps ont été détruits. On n'y voit aujourd'hui que des sangliers, des chevreuils, & une espece de chevre sauvage, avec des vautours & des aigles, mais en petite quantité. Si les habitans étoient plus nombreux, plus laborieux, & sur-tout plus industriels, ils pourroient, en suivant les différentes élévations de la montagne, cultiver, avec le plus grand succès, une infinité de productions qui y croissent naturellement. Il est vrai que les campagnes n'offrent pas cette verdure charmante qu'on voit dans celles qui environnent le Vésuve. Les vignes y sont basses, & ne se marient pas à des arbres élevés comme sur cette dernière montagne. Cependant, tout ce que l'Etna produit est plus varié, plus rare & plus singulier. Toutes les especes de fruits y réussissent parfaitement & parviennent à maturité. Les dattes même de palmier y viennent très-bien & en grande quantité : elles croissent en forme de grappes de raisins, dix à douze ensemble, fleurissent au mois de Février, & mûrissent vers le commencement de Septembre. On y trouve

encore un arbre qu'on ne voit point ailleurs : c'est le *Teda* , qui conserve encore aujourd'hui le même nom que lui donne Ovide , lorsqu'il peint Cérès cherchant sa fille Proserpine enlevée par Pluton , avec deux de ces arbres à la main , qu'elle avoit arrachés sur la montagne , & qui lui servoient de torches. Comme il en distille une grande quantité de résine particulière , cette Déesse en avoit bien pu recueillir pour en faire des flambeaux. On appelle cette résine *Catalana* , & on la regarde comme un remede pour la guérison des ulcères. Selon les Botanistes , on trouve sur le mont Etna le cannelier & l'arbre du café , dans leur état de sauvageon : ils ne demanderoient que de la culture. Il y croît aussi de la false - pareille , du sassafras , du safran en abondance , une espece de rhubarbe , en un mot , les plantes aromatiques les plus rares ; mais personne ne se donne la peine de les chercher , encore moins de les cultiver.

On trouve cependant sur cette montagne une production , si l'on peut l'appeler ainsi , qui excite le plus grand empressement , & qui devient même lucra-

tive à cause de la nécessité dont elle est pour tous les Siciliens : c'est la neige. Personne, dans l'île, ne peut s'en passer en été pour rafraîchir les boissons. Le plus pauvre en a besoin comme le plus riche. Aussi voit-on, dans cette saison, des gens vous demander l'aumône pour acheter de la neige, comme ailleurs on la demande pour acheter du pain. C'est ce qui fait que cette marchandise est de la première importance. L'Evêque de Catane, Seigneur de tout l'Etna, retire vingt-trois mille livres de France par an de la vente de la neige qui se trouve dans un petit canton au nord. Ce sont les habitans (1)

---

(1) Le Voyageur n'a pas tracé le caractère de ces habitans. Il faut même avouer qu'il est difficile de s'en former une idée juste, d'après les dernières relations de ceux qui les ont observés. M. Brydane s'exprime en ces termes : « Nous avons trouvé parmi les habitans de cette montagne, un caractère si féroce & sauvage, que je n'ai remarqué nulle part ailleurs. Ceci me rappelle une observation que le Pere *della Torre*, historiographe du Vésuve, a faite souvent dans le royaume de Naples ; par-tout où l'air est fortement imprégné de soufre & d'exhalaisons enflammées, les hommes y sont

„ extrêmement méchans & vicieux. Quoi „ qu'il en soit de la justesse de cette remar- „ que , les habitans des environs de Nico- „ losi , semblent du moins la confirmer ”.

M. le Baron de Riédesel, dans son voyage en Sicile & dans la grande Grece, dit au contraire , que “ les habitans de l'Etna ne „ sont point comme Faselli les dépeint , „ grossiers & sauvages , *horridi aspedu*. J'ai „ trouvé ici , ajoute-t-il, comme dans tous „ les lieux peu fréquentés par les étrangers , „ & où les hommes n'ont pas pu être cor- „ rompus par d'autres hommes , l'espece „ humaine dans son état naturel , & ce qu'on „ appelle de bonnes gens , des gens vrais , „ affables & officieux. Ils sont de belle figu- „ re : l'air pur & serein de la montagne les „ rend dispos , gais & joyeux. Les fem- „ mes sont très-jolies : elles ont la peau „ très-blanche , les yeux fort vifs. Les hom- „ mes sont brûlés par le soleil , mais grands , „ sains , très-prévenans , francs , serviables . „ En un mot , on se trouve dans ces villa- „ ges , qui sont bien peuplés , au milieu „ d'une excellente espece de gens ”.

Lequel croire de ces deux Voyageurs ? M. Brydone a beaucoup d'imagination: son ouvrage le prouve évidemment. Quelques personnes instruites , prétendent qu'il y a beaucoup d'exagération poétique dans ses descriptions de la Sicile , & particuliére-  
ment dans celle du mont Etna.

la montagne, qui s'occupent principalement à la ramasser : ils la conservent tout l'été dans les cavernes qu'on trouve en grand nombre dans presque toute sa hauteur, & qui sont les meilleures glacières du monde : l'air y est si froid, qu'il est impossible de le supporter quelques instans. Quand on a besoin de cette neige, ils l'amenent à dos d'âne ou de mulet dans la plaine, à Catane & à Riposto, petit village au bord de la mer, où les barques de l'île de Malthe viennent la chercher pour l'usage des habitans, à qui elle n'est pas moins nécessaire qu'à ceux de la Sicile. Par un arrangement établi depuis long-temps, l'île de Malthe paie une somme d'argent fixe pour une quantité convenue de neige, ainsi qu'elle achete chaque année, moyennant un prix qui ne varie point, une certaine quantité de grains de Sicile, sans payer aucune espece de droits, pas même ceux de sortie.

On voyoit autrefois, dans les environs de l'Etna, plusieurs villes très-considerables qui sont aujourd'hui entièrement détruites. Telle étoit *Hybla major*, déjà dépeuplée du temps de

Pausanias , & dont il ne subsiste plus de vestiges. Elle étoit célèbre par ses moissons abondantes & par son miel exquis , que les anciens comparoient à celui du mont Hymette dans l'Attique. Virgile en fait l'éloge : *Hyblæis apibus florem depasta salichi*. Quelques auteurs , il est vrai , prétendent que c'est à *Hybla parva* , dont la ville d'Augusta a pris la place , qu'il faut attribuer cette excellente production ; & ils paroissent d'autant plus fondés dans leur opinion , que tous les environs de cette dernière ville & toutes les campagnes sont couvertes , en tout temps , de plantes odoriférantes & de fleurs , dont les abeilles tirent encore aujourd'hui le miel le plus délicieux. Quoi qu'il en soit de ces discussions où toute la sagacité des érudits est bien souvent en défaut , Centorbi , situé au sud-ouest de l'Etna , & à trente milles de distance de Catane , est à présent de ce côté le seul endroit qui mérite quelque attention. Je n'ai pas vu cette ville , mais j'ai lu dans un Voyageur , que sa construction sur une montagne fort élevée , est très-singulière. C'est à proprement parler un amas de cinq

petites villes, pratiquées dans autant de cavités dont la montagne est sillonnée de haut en bas. Le sommet est au centre; & sans l'église cathédrale qui se trouve dans cette partie, & qui dérobe la vue d'une portion de cette grande circonférence, on découvrira les cinq villes tout à la fois, au lieu qu'il n'est pas possible d'en voir plus de trois. Ce spectacle est néanmoins très-agréable. On cherche vainement dans cette ville, autrefois si célèbre (Cicéron l'appelle très-grande & très-opulente, *maxima & locupletissima*), des vestiges de son antiquité. On n'y trouve que des souterreins, dont on ne sauroit deviner l'usage, & qui, bien loin de donner des preuves de son ancienne splendeur, ne servent à présent qu'à entretenir la superstition de ses habitans. Plusieurs de ces souterreins furent comblés exprès, de peur que le Diable ne s'en emparât, ou peut-être parce qu'on s'imaginoit qu'il en avoit déjà pris possession. Cette question, ajoute fort judicieusement cet auteur, est très-indifférente pour tout homme qui connoît les moindres principes de raisonnement; mais elle est

est de la plus grande importance pour ce peuple, dans le malheureux état de crédulité qui lui est si naturel.

La route de Catane à Syracuse commence déjà à ne plus présenter des points de vue aussi agréables que ceux qu'on vient de quitter: la côte est basse; & l'on n'y trouve aujourd'hui rien de bien intéressant. Un voyageur instruit goûte néanmoins un plaisir bien sensible, en lisant la belle description que Virgile en a tracé dans son troisième livre de l'Enéide. La peinture de tous ces endroits autrefois si célèbres, quoiqu'actuellement changés, dégradés, dénaturés par la main impitoyable du temps & des barbares, fait encore naître dans l'ame les plus douces émotions. Je traversai le Giaretta, autrefois le Simete, si célèbré par les Poëtes. C'est la seule riviere de la Sicile qui soit navigable: elle prend sa source vers l'Etna, & se jette dans la mer près des ruines de l'ancienne Morgantium. On trouve à son embouchure une grande quantité de très-bell ambre, que les payfans du voisinage portent à Catane, où l'on en

## 98 SUITE DE LA SICILE.

fait des croix, des chapelets, & d'autres ouvrages assez bien travaillés. Non loin de l'embouchure du Simete, sont deux des plus grands lacs de la Sicile, le Pentana & le Biveri : le dernier surtout est très-poissonneux & très-abondant en oiseaux aquatiques. Les champs de Lentini, autrefois Leontium, une des plus anciennes & des plus illustres villes de la Sicile, & qui donna le jour à plusieurs grands hommes ; ces champs si renommés par leur prodigieuse fertilité en grains, ne sont pas aujourd'hui plus abondans que ceux du reste de l'isle. Augusta, grand & beau port & place forte, qui peut contenir neuf mille habitans, est très-agréablement située sur une petite isle, qui étoit autrefois une péninsule. Près de cette ville est un endroit appellé Merilli, où l'on voit des plantations de sucre assez considérables ; mais les habitans n'y donnent point de façon au sucre : ils préfèrent de vendre les cannes en nature à ceux d'Avola qui ont les sucreries. D'Augusta à Syracuse, toute la campagne est couverte d'oliviers d'une prodigieuse grandeur, qui donnent de l'huile

excellente, & des vignes d'une extrême petitesse qui produisent ces bons vins si renommés dans toute l'Europe, & dont on fait douze sortes différentes. Sur la droite, on voit une chaîne de montagnes qui semblent disparaître insensiblement & se confondre dans les terres. On arrive enfin à une barrière de rocs escarpés, dont la vaste enceinte formoit autrefois les limites de l'ancienne Syracuse.

Ah ! Madame, de quelles idées afflantantes on est assailli, quand on jette les yeux sur les restes de cette ville ! Syracuse, si célèbre autrefois dans l'histoire par sa richesse, sa magnificence & le nombre de ses habitans, qui montoient à plus de douze cens mille ; Syracuse qui, dans le tems de sa gloire, résista plusieurs fois aux flottes les plus nombreuses des Carthaginois & des Athéniens, & à des armées de deux cens mille hommes ; Syracuse qui contennoit dans l'enceinte de ses murs, ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs, des flottes & des armées capables de faire respecter au loin sa puissance ; Syracuse, la patrie de tant de grands hommes, l'affyle en même temps de la

E ij

## 100 SUITE DE LA SICILE.

tyrannie , le théâtre des abus du pouvoir le plus odieux des Denys , & de la modération la plus touchante des Hiéron & des Timoléon , le contraste de toutes les vertus & de tous les vices , d'un esclavage sans bornes , & d'une fierté vraiment républicaine , d'un esprit de jalouse , de haine , de vengeance , qui femoit la discorde parmi les citoyens , & d'un dévouement généreux pour le bien public ; Syracuse enfin , cette cité impérieuse & superbe , la rivale de Rome , & qui ne tomba sous ses coups qu'en lui faisant payer cher sa conquête , n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville où l'on ne compte pas au-delà de quatorze mille habitans , presque tous réduits à une extrême pauvreté , malgré le privilege dont ils jouissent d'être exempts de tous les impôts , même pour les possessions qu'ils acquierent hors des dépendances de la ville . Ce privilege , que les Souverains ont été obligés de leur accorder , peut-il même les dédommager des pertes qu'ils effuient toutes les fois que la guerre se porte dans la Sicile , par l'empressement qu'ont les armées ennemis de s'em-

parer de Syracuse , tant à cause de l'excellence de son port , que des provisions abondantes qu'on a la facilité de tirer des environs ?

Des cinq villes qui avoient fait donner à Syracuse le nom de *Pentapolis* , qui , réunies , formoient ving - quatre milles de circonférence , & qui toutes étoient entourées de murailles fortes & élevées , & de tours formidables , la seule qui subsiste est *Ortygia* ; c'est la plus petite , & elle n'a que deux milles de tour. Anciennement elle étoit une île , comme l'indique son nom , *Ortygia Insula* , dans laquelle on avoit construit une citadelle qui fermoit l'entrée du port. Les canaux s'étant comblés dans la suite , elle fut pendant long- temps une péninsule ; mais le Roi actuel l'a rendue à son premier état , en faisant couper , à grands frais , la langue de terre qui la joignoit au continent , & en environnant la ville d'un double fossé sur lequel sont des ponts , pour établir la communication dans les terres. De ce côté , les fortifications sont très - considérables , & semblent rendre la place inaccesible. Du côté de la mer , elles sont peu de chose. Les édifices

modernes ne sont guere plus remarquables. Cependant presque tout est antique, mais mutilé, dégradé par le goût le plus pitoyable. L'église cathédrale de Sainte Lucie en est une preuve. On croit, que c'est le temple de Minerve, si célèbre dans cette ville. Cet édifice est très - certainement antique : il est composé de trente - quatre colonnes d'ancien ordre dorique, du même style que celles de Pestum. La nef s'étoit fort bien conservée : mais l'on s'est avisé d'en tailler les murs en pilastre, & de joindre les colonnes du porrique l'une à l'autre par un autre mur, pour avoir une nef avec deux bas-côtés ; & cet édifice a dès - lors porté toute l'empreinte de la barbarie. Près de cette église, on voit encore les restes d'une méridienne tirée de-là l'espace de trois milles, jusqu'à l'endroit où étoit le temple de Diane, au-delà du port de Syracuse.

C'est dans Ortygia que couloit, & que coule encore cette fontaine d'Aréchuse, si célébrée par les Poëtes, & honorée comme la Nymphe protectrice des Syracuseins. Elle sort de terre à fa-

source , aussi grande qu'une riviere , & va se jeter aussi-tôt dans la mer qui est tout près. Voilà tout ce qu'elle offre aujourd'hui de surprenant ; car du reste , ce n'est plus qu'un mauvais lavoir où les blanchisseuses de Syracuse vont laver le linge des habitans ; & il s'en faut bien que ces Nymphes aient la moindre ressemblance avec celle qui présidoit à cette illustre fontaine , & qui avoit mérité les honneurs divins. L'eau a un goût saumache , qui prouve qu'elle s'est mêlée avec celle de la mér ; & l'on n'y trouve plus cette incroyable quantité de poissons dont parle Cicéron , dans la description qu'il a faite de Syracuse. A peu de distance de l'Aréthuse , est une autre grosse source d'eau douce , qui jaillit du fond de la mer , & qui ne se mêle point avec elle jusqu'à la superficie. On l'appelle *Occhio di Zelica* ; & les Poëtes ont feint que c'est Alphée qui avoit poursuivi Aréthuse par-dessous la Méditerranée jusqu'en Sicile. Vous connaissez trop bien , Madame , toutes ces fables , pour qu'il soit nécessaire de vous les rapporter. Vous en trouvez d'ailleurs les des-

criptions les plus brillantes dans les Métamorphoses d'Ovide.

Sur le côté sud-ouest d'Ortygia étoit le grand port, *Portus magnus*, que les gens du pays appellent encore *Porte maggiore*. C'est le plus beau, le plus vaste & le meilleur qu'ait la Sicile : on lui donne six milles de circonférence. Son entrée, qui peut avoir un tiers de mille de large, se trouve entre la Syracuse actuelle, & l'ancienne *Plemmyrium*. Ce dernier endroit, avec Ortygia, servoit à défendre l'accès de ce port immense. Les fortifications étoient excellentes ; & les flottes Romaines ne purent jamais les forcer. Un autre port, *Portus minor*, *Porto piccolo*, est au nord-est d'Ortygia. C'est là que se tenoient la flotte & toutes les forces navales de la République. Denys le fit bâtir avec une magnificence extraordinaire : il le fit revêtir & pavé en marbre, & orner tout autour de statues pareillement de marbre. De-là le nom de *Marmoreus* qu'on lui donna, & celui de *Marmoreo* qu'on lui donne encore. Il est à remarquer que presque tous ces endroits, comme une infinité d'autres de cette côte, ont conservé leurs

nomis anciens, à la terminaison Italienne près; & c'est ce qui rend encore plus intéressantes les descriptions que les Auteurs nous en ont laissées.

Le petit port étoit entre *Ortygia* & *l'Arcadine* à droite. C'étoit la seconde ville de *Syracuse*, la partie maritime, celle qui fut assiégée avec tant de chaleur & de bravoure par *Marcellus*, & défendue avec tant d'art & d'inventions par *Archimede*, dont le génie fut plus utile lui seul aux *Syracusains* ses compatriotes, que toutes leurs forces réunies. On montre encore là l'emplacement de sa maison; ainsi que la tour d'où l'on dit, qu'avec ses miroirs ardens, il mit le feu aux galères Romaines qui avoient mouillé dans le petit port. La troisième ville étoit *Tycha*, & la quatrième *Epipolæ*, l'une & l'autre au nord, & bâtie du côté de la montagne. Quelques auteurs néanmoins confondent ces deux quartiers en un seul; & de-là vient qu'ils n'en comptent que quatre dans *Syracuse*. L'ancien chemin, taillé dans le roc, qui conduissoit à *Tycha*, est encore bordé des deux côtés de tombeaux, dont plusieurs sont très-élégans: mais

en vain on y chercheroit celui d'Archimede, sur lequel on avoit représenté, suivant son intention, la figure d'une sphère inscrite dans un cylindre. Déjà même avant l'époque où Cicéron éroit Questeur en Sicile, les Syracuseens avoient tellement dédaigné ce monument, qu'ils ne savoient plus où il étoit : il fallut des soins multipliés de la part de ce grand homme pour le découvrir ; &, comme il le dit lui-même, Syracuse, cette ville la plus illustre de la Grece, & autrefois la plus savante, auroit ignoré l'existence de ce monument élevé à la gloire d'un de ses habitans les plus habiles, si elle ne l'eût appris d'un homme d'Alpinum.

La dernière ville au midi éroit Néapolis, ainsi appellée, parce qu'elle éroit la plus nouvellement bâtie, & la plus helle, la plus étendue en même-tems de l'ancienne Syracuse. La célèbre fontaine de l'ambitueuse Cyane a sa source dans le voisinage, & coule dans le fleuve Anapus, qui se jette dans le grand port, proche la ville d'*Olympium*, autrefois située en face d'Ortygia, de l'autre côté de ce port. Tout le terrain qu'occupoit Néapolis,

est aujourd'hui couvert de vignobles & d'oliviers. On y voit cependant encore quelques restes d'antiquité bien remarquables : ce sont les latomies, l'oreille de Denys, le théâtre & l'amphithéâtre. Les latomies n'étoient autre chose que les prisons de Syracuse. Diôdore & plusieurs auteurs anciens le disent formellement. Les Tyrans de cette ville les firent tailler dans un rocher aussi dur que le marbre. Cet ouvrage forme en grande partie, à présent, un jardin souterrain d'une étendue prodigieuse, à cent pieds environ au-dessous du niveau de la terre. C'est une des vues des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. On est tout étonné de trouver, à cette profondeur, des oliviers, des oranges, des citronniers, des figuiers, des pommiers, des grenadiers, & d'autres arbres fruitiers qui portent du fruit en abondance & d'une excellente qualité. Quel changement singulier ! Ces Tyrans odieux, qui trop souvent renfermoient dans ce séjour de larmes & de désespoir, les malheureuses victimes de leurs soupçons, de leurs injus-

E vi

tices & de leur cruauté, auroient-ils jamais pu prévoir que la nature le convertiroit en un lieu de délices, & sembleroit même l'avoit choisi pour y donner des marques d'une végétation extraordinaire ?

Dans une de ces latomies existe encore en entier la fameuse oreille de Denys, *l'orechio di Dionisio*. C'est une grande caverne taillée dans le roc, laquelle a quatre-vingt pieds environ de hauteur perpendiculaire, & cent vingt pieds au moins de long. Elle a réellement la forme d'une oreille humaine. Le Tyran l'avoit fait construire de manière que tous les sons qui s'y produissoient, se rassembloient & se réunissoient comme dans un foyer, en un point qui s'appelloit le tympan. Là il y avoit un petit trou qui communiquoit à une chambre devenue inacessible depuis peu de temps, & dans laquelle il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à ce trou, & il entendoit distinctement tout ce que disoient les personnes qu'il faisoit enfermer dans cette caverne, par le moyen d'un écho si sensible, & qui répète si bien le même son, que le dé-

échirement d'une feuille de papier res-tentit d'une extrémité à l'autre. De cette sorte, il venoit à bout de dé-couvrir les plus secrètes pensées des prisonniers ; procédé qui porte le ca-tactere du dernier degré de la tyran-nie ; & comme il lui étoit aisé de tourner en conviction du crime les plaintes que le chagrin & la douleur arrachoient à ces malheureux ; il les croyoit dès-lors assez coupables pour les condamner à la mort : il en étoit bien peu qu'il jugeât dignes d'être ren-voyés absous. On voit encore dans cette grotte des trous taillés dans le rocher, qui paroissent n'avoir été faits que pour y fixer des chaînes. La tradition veut que lorsque tout l'ou-vrage fut achevé, Denys fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travallé, afin que son secret ne fût pas divulgué. Quand on songe qu'il s'est trouvé des hommes qui ont fait un abus si monstrueux de leur pouvoir, & que ces hommes n'ont été rares ni dans tous les tems, ni chez tous les peuples, on ne fait ce qu'on doit ad-mirer le plus, ou la patience ou l'im-bétilité de l'espèce humaine.

A quelque distance au-dessus des latomies, est le théâtre de l'ancienne Syracuse, taillé dans le roc. La plupart des gradins ou des sieges ont échappé aux ruines du tems : mais la scène est entièrement détruite. On ne peut qu'être étonné de la petitesse de ce théâtre, en comparaison ~~de~~ celui de Taormine, ville assurément moins considérable que celle de Syracuse. Il ne reste que peu de chose de l'amphithéâtre, dont la forme paroît avoir été une ellipse très-excentrique. Les catacombes paroissent plus dignes de la curiosité d'un voyageur : ce sont des cavernes immenses qui l'emportent sur celles de Rome, & qui peuvent le disputer à celles de Naples. On est aujourd'hui persuadé que nulle part les chrétiens ne les ont creusées que pour se dérober aux persécutions des païens. Ne pourroit-on pas dire qu'elles sont l'ouvrage des premiers habitans qui vivoient comme des sauvages ? Ils trouverent le modèle de l'architecture souterraine, fille du besoin, dans les grottes de la nature ; & cette architecture dût nécessairement précéder celle de l'art, produit de la réflexion & du génie.

Voilà, Madame, à quoi se réduisent aujourd'hui les antiquités d'une des plus florissantes villes de l'univers, l'asyle des arts, le centre de tant de richesses. On n'y trouve ni statues, ni bas-reliefs, ni aucun autre monument qui donne des preuves de ce rare talent qu'on admire dans les anciens artistes. On n'en sera pas surpris, si l'on fait attention aux sieges & aux sacagemens que Syracuse a soufferts, si l'on se rappelle tout ce que les Romains en enlevèrent, & particulièrement Verrès qui la dépouilla totalement, comme le lui reproche Cicéron dans les discours éloquens qu'il a composés contre cet infame brigand. La seule chose qu'on y découvre, ainsi que dans les environs, sont les médailles. Le nombre de celles qu'on a trouvées, & qu'on trouve encore, est incroyable : elles sont pour la plupart en argent.

Je quittai Syracuse & ses déplorables restes, & je me rendis à Avola, où je vis des plantations de cannes à sucre & des sucreries. On est charmé sans doute de trouver, en Europe, cette production étrangère : mais les habitans n'ont pas su donner encore aux

sucré de ce pays, la qualité de celui d'Amérique, soit par défaut d'industrie de leur part, soit parce qu'il ne parvient pas à la même maturité. Le Gouvernement a fait cependant tous ses efforts pour en favoriser le débit, en chargeant de droits très-considérables celui d'Amérique. Malgré cela, les Siciliens donnent toujours la préférence à ce dernier, qui même, avec les droits, ne coûte pas aussi cher que celui de ce canton. Ici j'interrompis mon voyage autour de la côte. Je coupai en ligne directe à travers les terres pour aller de la côte orientale à la méridionale. Je laissai sur la gauche le cap Passaro, autrefois le promontoire Pachinum, l'une de trois pointes de la Sicile; & j'y eus d'autant moins de regret, que toute cette plage, selon ce que j'apris, est inhabitée à cause des incursions des corsaires barbaresques, qui sont très-incommodes sur cette partie de la côte. J'eus beaucoup à souffrir, il est vrai, dans ce voyage, par la difficulté des chemins, la disette des vivres, & le manque de toutes commodités & cabarets quelconques : mais j'oubliai mes peines, & je puis même

dire que j'en fus largement récompensé, en voyant les champs fertiles, les collines odoriférentes & les prairies enchanteresses de Noto, de Ragusa, de Modica & de Vittoria. La ville de Noto a donné son nom à l'une des trois provinces de cette île : elle est grande, assez bien bâtie, & a succédé à une ancienne ville détruite par le tremblement de 1693. De Vittoria je me rendis à Alicata ou Licata, que quelques-uns prétendent avoir été bâtie sur les ruines de la célèbre ville de Géla, ainsi appellée du fleuve de ce nom, qui porte aujourd'hui celui de *Fiume Salso*, à cause de ses eaux salées. La campagne des environs est aussi fertile qu'elle l'étoit anciennement : on y recueille des bleus qui donnent une farine très-fine & très-blanche, dont on fait des pâtes excellentes fort recherchées dans toute l'île, & même dans le royaume de Naples. La ville est bien bâtie, & peut contenir environ douze mille habitans. On trouve continuellement dans la rade, plusieurs bâtimens Malthois, sur lesquels il est aisé de faire le trajet d'ici à Malthe. On leur donne le nom de

## 114 SUITE DE LA SICILE.

Speranora : ce sont de petits bateaux à six rames, très-plats & très-étroits ; ensorte que deux ou trois personnes au plus peuvent y tenir à l'arrière, avec six rameurs & un pilote pour tout équipage. Rien de plus périlleux en apparence que cette espèce de bâtimens. A la moindre agitation de la mer, on croiroit qu'ils vont chavirer. Rien cependant de plus sûr pour naviguer dans la Méditerranée ; ils échappent aux poursuites des corsaires par leur vitesse, & aux efforts des vagues par leur légéreté. Comme je n'aurois pu trouver une occasion plus favorable pour me rendre à Malthe, j'en ai profité avec empressement. J'ai arrêté un de ces bâtimens ; & si le vent ne change pas, je compte appareiller demain.

Je suis, &c.

*A Alicata, ce 3 Novembre 1758.*



## LETTRE CCCLV.

*L'ISLE DE MALTHE.*

MA traversée de la Sicile à Malthe a été des plus heureuses, quoique dans cette saison les tempêtes ne soient que trop fréquentes. Je partis de la rade d'Alicata, le soir du 4 Novembre. Le vent étoit favorable, & la mer calme. Le ciel brilloit de tout son éclat si majestueux; & la lune réfléchissoit ses rayons sur la surface des eaux. J'apprécievois l'Etna, le grand fanal de ces mers, vomissant des torrens de nuages enflammés. Le spectacle dont je jouissois, me causeoit les plus douces émotions: elles furent augmentées par l'hymne à la Vierge, que les gens de ma Spéranora entonnerent, selon l'usage qu'ils pratiquent constamment le matin & le soir. Leur chant à l'unisson étoit religieux, touchant, harmonieux & en cadence. Ils battoient fort exactement la mesure avec leurs rames. Je n'eus qu'un moment d'inquiétude à la vue d'un vaisseau qui parut

suspect : mais je me convainquis alors par moi-même de la légéreté de mon petit bâtiment. Mes rameurs travaillèrent avec tant d'ardeur , & le pilote gouverna si habilement , que dans l'instant nous fûmes éloignés du vaisseau de maniere à n'en avoir rien à craindre. En moins de vingt-quatre heures , nous traversâmes le canal de Maltèse , qui peut avoir quatre-vingt-dix milles de large ; & dans l'après midi du 5 , nous arrivâmes devant le port de la *Valetta* ou la Valette , ville capitale.

L'entrée de ce port est étroite , & défendue par le château Saint-Elme , bâti à la pointe de la prefqu'île , sur laquelle la ville est située. Des rochers que la nature a merveilleusement distribués , forment , de ce vaste port , cinq havres sûrs , commodes , environnés de toutes parts de forts considérables , & garnis d'excellentes batteries. Tous ces ouvrages sont , autant par la hardiesse de l'entreprise , que par l'habileté de l'exécution , des chefs-d'œuvre de l'art , dignes de la plus grande admiration. On est frappé de l'aspect , de la grandeur , de la multiplicité de tant de forts , de tours , de bastions ,

de ravelins, de batteries. Toutes les côtes de l'isle en sont couvertes, celles du moins qui sont accessibles du côté du nord-ouest. Du côté du sud-est, ou de la Barbarie, l'abord est impraticable. Dans l'espace de plusieurs milles, ce n'est qu'un rocher très élevé & absolument perpendiculaire à la mer. Ainsi l'art & la nature ont contribué à mettre cette île dans l'état de défense le plus respectable. Elle est à l'abri de toutes les attaques des ennemis. Les Turcs y ont échoué toutes les fois qu'ils ont voulu venger l'honneur du Croissant, en portant toutes leurs forces sur ce redoutable boulevard de la chrétienté. Je suis persuadé qu'ils y échoiroient encore, s'ils vouloient renouveler leurs entreprises.

Vous savez, Madame, que les Chevaliers de Malthe, à qui cette île appartient, sont, par état, toujours en guerre avec ces ennemis du nom chrétien : mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que leur constitution actuelle les met entièrement en opposition avec leur institut primitif, qui ne respiroit que la bienfaisance & l'humanité. Voici ce qui d'abord donna

## 118 L'ISLE DE MALTE.

lieu à leur établissement. Vers le milieu du onzième siècle, des négocians d'Amalfi, dans le royaume de Naples, qui commerçoient en Syrie, obtinrent du Calife d'Egypte, la permission de fonder à Jérusalem un monastère du rit latin, dans lequel on mit des Bénédictins qu'on fit venir d'Italie. A côté de ce monastère, appellé Sainte-Marie de la Latine, on bâtit, pour les pauvres pélerins & pour les malades, un hôpital, dont la chapelle fut dédiée d'abord à Saint Jean l'Aumônier, ensuite à Saint Jean-Baptiste. Plusieurs particuliers, animés d'un esprit de zèle & de charité, se présentèrent pour servir les malades. On les reçut en qualité d'Oblats ou Frères Lais : ils étoient subordonnés aux Religieux, & leur habit distinctif étoit un manteau noir avec une croix blanche. Cependant les Arabes infestoient les chemins & commettoient mille vexations sur les pélerins qui se rendoient alors de toutes les parties de l'Europe, dans la Terre-Sainte. L'Abbé crut, pour la défense de ces pieux voyageurs, devoir armer les Frères Lais de son monastère. Ceux-ci choissoient parmi

eu un chef pour les commander en campagne. Bientôt ils se firent une grande réputation par leur bravoure & leurs exploits militaires. Les libéralités des pélerins enrichirent le monastere : le nombre des Freres, ou plutôt des défenseurs de toutes ces contrées, augmenta, & leurs moyens devinrent plus puissans. Insensiblement ils ne voulurent plus reconnoître l'autorité des Religieux : ils s'en détachèrent même entièrement ; & au lieu de la regle de Saint Benoît qu'ils avoient suivie juf-qu'alors, ils embrassèrent celle de S. Augustin, & firent un corps à part. Gérard Tom ou Tung, est regardé comme le premier Grand - Maître de cet Ordre, connu alors sous le nom de Saint Jean de Jérusalem.

Pendant tout le tems des Croisades, cet Ordre se distingua par les services les plus signalés. Il devint dès-lors, avec celui des Templiers qui n'étoit pas moins recommandable, l'asyle de la noblesse la plus florissante de l'Europe. Mais les exploits de ces illustres Chevaliers étoient mal secondés par les armées innombrables de tous ces croisés, qui sembloient devoir envahir tout, &

que l'indiscipline, la débauche & la mésintelligence faisoient périr sans ressource. Les Soudans d'Egypte firent de grandes conquêtes en Syrie ; ils s'en rendirent entièrement les maîtres. Alors les Chevaliers de S. Jean se retirerent dans l'isle de Chypre vers l'an 1291. Peu de tems après, en 1310, ils firent, sous la grande-maîtrise de Foulques de Villaret, la conquête de l'isle de Rhodes, qui devint le chef-lieu de l'Ordre, & lui donna son nom. Enrichis des bienfaits que la piété de ces tems multiplioit, & plus encore des dépouilles des Templiers, leurs rivaux, que Philippe-le-Bel immola à son ressentiment, ils firent de leurs richesses l'usage le plus analogue à leur profession. Ils ne songerent qu'à se rendre encore plus redoutables aux Infideles, & à se fortifier dans une île d'où ils bravoient impunément toute leur puissance. Personne n'y réussit mieux que Pierre d'Aubusson, élu Grand-Maître en 1476. Instruit que Mahomet II, Empereur des Turcs, menaçoit Rhodes, il fit fermer le port d'une grosse chaîne, bâtir des tours & des forts, & préparer tout ce qu'il falloit pour repousser.

pousser ses efforts. La flotte des Turcs parut en effet devant l'isle en 1480, forte de cent soixante voiles & de cent mille hommes. Ce siège est un des plus mémorables qu'il y ait dans l'histoire moderne. On vit l'Asie entière lutter contre l'Europe : mais ce qui couvrit d'un honneur immortel les Chevaliers, c'est que les forces immenses que la première déploya, vinrent se briser contre une poignée de gens, en qui la valeur suppléoit le nombre. Leur intrépidité, leur bravoure, leurs actions merveilleuses, sur-tout la conduite éclairée du Grand-Maître qui reçut cinq blessures considérables, obligèrent enfin les Turcs, après deux mois de siège, de le lever, laissant neuf mille morts, & emmenant quinze mille blessés.

L'Ordre resta encore en possession de l'isle de Rhodes pendant plus de quarante ans : mais les Turcs n'avoient pas renoncé au projet d'en faire la conquête, à quelque prix que ce fût. Soliman II envoya deux cents mille hommes, en 1522, pour l'assiéger. Villiers de l'Isle-Adam, élu Grand-Maître l'année précédente, repoussa,

*Tome XXVIII.* F

avec ses braves Chevaliers , les efforts de cette multitude de combattans. Soliman furieux de voir que tant de forces devenoient inutiles , vint lui-même se mettre à la tête de son armée ; il pressa le siège avec tant de vivacité , que le Grand-Maître , trahi d'ailleurs par d'Amaral , Chancelier de l'Ordre , fut obligé de se rendre le 20 Décembre. On rapporte que le vainqueur , plein d'estime pour le vaincu , lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester avec lui : mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son Ordre à sa fortune. Ce grand homme se retira avec ses Chevaliers à Candie , ensuite à Messine : il parcourut quelques autres villes. Enfin , après avoir erré pendant huit ans sans retraite assurée , Charles-Quint lui donna , en 1530 , les isles de Malthe & de Goze , & la ville de Tripoli en Barbarie , avec l'obligation , pour lui & pour tous les Grands-Maîtres , ses successeurs , d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à son Vice - Roi , de lui jurer serment de fidélité après leur élection , & de recevoir de ses mains l'investiture de ces domaines. Villiers

de l'Isle-Adam en prit possession , au nom de l'Ordre , le 20 Octobre 1530. Depuis ce tems , les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont été appellés *Chevaliers de Malthe*. Ils perdirent , en 1551 , la ville de Tripoli ; mais ils se sont toujours maintenus dans les îles de Malthe & de Goze , malgré les attaques violentes des Turcs qui , plusieurs fois , ont tenté de s'en emparer.

Je n'ai fait , Madame , que vous tracer rapidement le tableau historique de cet Ordre illustre. Si vous desirez des détails plus approfondis , vous les trouverez dans l'histoire qu'en a donnée l'Abbé de Vertot. On peut dire que ce sont véritablement les annales de l'héroïsme moderne , présentées avec un style enchanteur , qui met cet Ecrivain dans la première classe de ceux de notre nation. Vous y verrez aussi développées les constitutions de cet Ordre. Je ne puis vous en donner ici qu'un abrégé assez succinct.

L'Ordre de Malthe , qu'on appelle encore *la Religion* , est réellement un Ordre Religieux. Les membres font les trois vœux de pauvreté , de chasteté & d'humilité. Ils ne prennent entre

eux d'autre qualification, que celle de *Freres*. C'est la seule société monastique dans laquelle on entre si-tôt, & où l'on fait les vœux si tard. On est reçu, on porte la croix au maillot, & on ne prononce les vœux que dans un âge avancé, c'est-à-dire, lorsqu'on est assuré d'avoir une commanderie. Il faut faire preuve d'une très-bonne noblesse pour y être admis ; ce qui fait une très-grande ressource pour la plupart des cadets de bonnes maisons dans presque toute l'Europe, par l'espérance de posséder un jour les riches bénéfices annexés à cet Ordre. Les Chevaliers, tenus de faire ces preuves de noblesse, sont appellés, Chevaliers *de Justice* : il en est d'autres qu'on en dispense pour des raisons particulières ; & on leur donne le nom de Chevaliers *de Grace*. Selon des loix fondamentales de l'Ordre, tout Chevalier *de Justice* est obligé de faire, sur les galères de la Religion, trois expéditions contre les Infideles ; c'est ce qu'on appelle faire *les Caravanes*. Il doit de plus passer un certain nombre d'années à Malthe, où il est logé & nourri aux frais de l'Ordre. Indépendamment de ces Chevaliers qui

parviennent à toutes les dignités , on distingue encore les *Freres Chapelains* & les *Freres servans d'Armes*. Bien loin que ceux - ci soient assujettis à faire preuve de noblesse , on exige d'eux des preuves de roture , quoiqu'on ait attention de ne les choisir que dans la bonne bourgeoisie. Ils sont cependant appellés à l'élection du Grand-Maître ; & c'est même d'entre les Chapelains que l'on tire l'Evêque de Malthe , & le Prieur de l'église de Saint-Jean , qui ont , après le Grand-Maître , ou en son absence après son Lieutenant , les premières places dans le Conseil. Cette autorité ecclésiastique n'est pas la seule qui ait des influences à Malthe. Le Pape est le premier supérieur de l'Ordre , & il ne néglige pas de faire valoir ses droits. Le Tribunal de l'Inquisition , établi dans l'isle , n'oublie pas les siens de son côté. Enfin , l'Archevêque de Palerme , les Nonces d'Espagne & de Naples , forment encore des prétentions sur la judicature (1).

(1) La mésintelligence , dit un auteur , dans l'exercice du Gouvernement , est l'effet de la multiplicité de ces autorités : elle fit

Il seroit assez difficile de déterminer

---

naître une révolte en 1775. L'estime qu'une infinité de priviléges inspiroit pour le Clergé, avoit mis l'habit clérical en si grande considération, qu'il devint presqu'universel. Ce fut ce Corps redoutable (1) qui prit le premier les armes sous les bannières dangereuses de l'opinion & du zèle mal entendu. Les esprits les plus emportés se rangerent ouvertement du parti de l'Evêque, & se mirent à défendre, les armes à la main, des immunités que l'autorité du Grand-Maître & le bon ordre demandoient qu'on supprimât. Manarin, homme inconnu jusqu'à cette époque, prit la qualité de Chef des rebelles : il s'empara du fort Saint-Elme, situation très-avantageuse (2) ; & avec une poignée de monde, mit toute la ville en alarmes. On appaissa ce trouble avec beaucoup de peine, & moyennant une capitulation humiliante pour le Gouvernement, Manarin se rendit, mais avec assurance que son crime ne seroit pas puni de mort. Il vit encore actuellement prisonnier dans le fort Emmanuel, à la grande honte des Chevaliers, & en même tems il est un monument du vice & de la foiblesse de ce Gouvernement. *Lettres sur la Sicile, &c.*

(1) Ce Corps auroit porté ombrage à tout Gouvernement éclairé. Le Grand-Maître Ximènes fut la victime de son indiscrete confiance. Il étoit excellent particulier, mais foible Prince.

(2) La ville, trop exposée au canon de ce fort, avoit sujet de tout craindre du feu des rebelles.

quel est le gouvernement de cet Ordre ; il semble réunir deux choses extrêmement opposées , l'aristocratie & le despotisme. D'un côté , le Chapitre général a le droit de faire des loix & de réformer les abus. Il élit , trois jours après la mort du Grand - Maître , son successeur , qui n'est que le premier des Frères , *primus inter pares* , & qui , dans toutes les affaires de l'Ordre , est obligé de se conformer aux délibérations du Chapitre & à celles du Conseil. Mais d'un autre côté le Grand - Maître est indépendant dans toutes les affaires intérieures de l'isle , & plus absolu même , dans cette partie de l'administration , que la plupart des Souverains , D'ailleurs , comme il préside lui-même au Conseil ; qu'il a deux voix ; qu'il dispose de tous les emplois lucratifs ; qu'il nomme à vingt - une Commanderies & à un Prieuré tous les cinq ans ; que par conséquent tout le monde est intéressé à le flatter , à lui faire la cour , il lui est très - aisé de se rendre maître de toutes les délibérations ; & c'est ce qui arrive presque toujours. On lui donne le titre d'*Altesse Eminentissime*. Son habit de

F iv .

cérémonie est une espece de simarre : mais à la campagne il porte l'épée. Sa suite & sa cour sont brillantes. Cent cinquante hommes composent sa garde , & tout annonce la maison d'un Prince.

Après le Grand - Maître , viennent les Baillis conventuels qui composent le Conseil permanent. Ils sont au nombre de huit , & sont les chefs des huit Langues , qui constituent les grandes divisions de l'Ordre. On compte trois de ces Langues en France , deux en Espagne , une en Italie , une en Allemagne , & une en Angleterre. A ces Langues sont annexées huit grandes dignités , qui forment le titre des huit Baillis conventuels ; savoir , la dignité de grand Commandeur pour la Langue de Provence ; la dignité de grand Maréchal pour la Langue d'Auvergne ; la dignité de grand Hospitalier & grand Trésorier pour la Langue de France ; la dignité d'Amiral pour la Langue Italienne ; la dignité de grand Conservateur , appellé autrefois le Drapier , pour la Langue d'Aragon ; la dignité de grand Chancelier pour la Langue de Castille ; la dignité de grand Bailli pour

la Langue Allemande, & la dignité de Turcopolier, ou Général de la cavalerie, pour la Langue Angloise : mais depuis le changement de Religion en Angleterre, où les biens des Chevaliers furent saisis par Henri VIII, cette dignité est représentée par le Sénéchal du Grand-Maître.

Dans chacune de ces Langues, il y a de grands Prieurés & des Bailliages. On compte treize de ces derniers, y compris celui de Négre pont qui est commun aux Langues de Castille & d'Aragon, & celui de Sonneberg qui dépend du grand Prieuré d'Allemagne, aussi bien que les Prieurés de Hongrie & de Bohême, mais qui est actuellement possédé par les Luthériens, que l'Ordre ne reconnoît point. Les grands Prieurés, au nombre de vingt-cinq, sont des places très-éminentes par elles-mêmes, & par les prérogatives attachées à quelques-uns d'entre eux. Celui de France a son titre à Paris, dans l'en-clos qu'on appelle *le Temple*, parce qu'anciennement il avoit appartenu à l'Ordre des Templiers. Il a toujours été possédé par des personnes très-qualifiées, & même par des Princes de la

F v

Maison Royale de France (1). Le grand Prieur d'Allemagne a été déclaré, en 1546, Prince de l'Empire, par l'Empereur Charles-Quint. Tous les grands Prieurs ont, dans l'étendue de leur juridiction, un certain nombre de possessions de l'Ordre, qu'on appelle Commanderies. Dans l'origine, ces possessions étoient gérées par des économes : mais on a trouvé dans la suite plus convenable d'en confier l'administration à des Chevaliers, qui jouissent du revenu, moyennant une redevance à laquelle on donne le nom de *Responzion*, qu'ils sont obligés de payer à l'Ordre. Ces Chevaliers prennent le titre de Commandeurs ; & l'on prétend qu'il y en a près de cinq cents qui jouissent de ces bénéfices, dont quelques-uns rapportent plus de cinquante mille livres de rente.

J'ai déjà dit que les Chevaliers obligés de résider à Malthe pendant le tems de leurs caravanes, étoient logés & nourris aux dépens de la Religion. Il y

---

(1) C'est aujourd'hui Monseigneur le Duc d'Angoulême, qui a succédé à Monseigneur le Prince de Conti.

a pour cela sept palais appellés *Auberges*. A la tête de chacun est un chef pris dans l'Ordre, qui porte le nom de *Pilier*. Comme le trésor ne lui donne qu'une somme fixe pour la nourriture des Chevaliers, & que cette somme est insuffisante, il est obligé de mettre beaucoup du sien, & il lui en coûte ordinairement trente à quarante mille livres par an. Mais il est amplement dédommagé par le droit qu'il a de prétendre à la première dignité vacante dans sa Langue. Aussi cette place, quoiqu'onéreuse, est extrêmement briguée, malgré même les conditions assez dures qui sont imposées aux compétiteurs, comme d'avoir fait dix ans de résidence à Malthe, de ne devoir rien à l'Ordre, &c. Celui qui la remplit actuellement pour la Langue de Provence, est le Chevalier de M\*\*\*, que vous & moi avons particulièrement connu à Marseille. J'ai été enchanté de retrouver ici un ami, avec qui j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Il me donne lui-même des preuves de ses sentimens dont ma longue absence n'a point diminué la vivacité : il ne songe qu'à rendre mon sé-

F vj

jour, dans ce pays, infiniment agréable; & il a voulu absolument être mon *Cicérone* pour toutes les curiosités de l'isle.

Mes premiers regards se sont portés sur la capitale, appelée *Citta Nuova*, & plus communément la *Cité Valette*, du nom de Jean-Frédéric de la Valette, Grand-Maître de l'Ordre, qui la fit construire en 1566. Elle est très-bien bâtie, & aussi régulièrement qu'il a été possible de le faire dans un terrain inégal & raboteux. On y compte environ vingt mille habitans. Les principaux édifices sont l'église de Saint-Jean, le palais du Grand-Maître, l'arsenal, la salle d'armes & l'aqueduc Vignacourt, qui a pris son nom du Grand-Maître Vignacourt, son fondateur. Les deux premiers sont sur-tout très-dignes de fixer l'attention des Voyageurs. Dans l'église de Saint-Jean, le patron de la Religion, on admire un plafond du Calabrefé, où il a représenté, en plusieurs compartimens, les actions les plus éclatantes de l'Ordre de Malthe, avec beaucoup de feu & d'expression, mais sans correction & précision de dessin; défauts ordinaires à ce Pein-

tre. Le pavé est un des plus beaux qu'il soit possible de voir : il est composé de marbre, de porphyre, de lapis-lazuli, & de plusieurs autres pierres précieuses, qui sont toutes jointes d'une maniere admirable, & qui forment une mosaïque où sont représentés les armoiries & les trophées des Chevaliers les plus illustres. Parmi les tombeaux, on distingue celui de Cottoner, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, auxquelles on donne encore le nom de *la Cottonera*. Cet ouvrage est en marbre noir & blanc; mais quoique supérieur aux autres, il est assez médiocre.

Le palais du Grand-Maître frappe par sa noble simplicité. Il est peu de Souverains en Europe qui soient logés d'une maniere plus commode & plus agréable. Le Grand-Maître actuel s'appelle Emmanuel Pinto Fonséca : il est Portugais de naissance, & a été élu en 1741. Le Chevalier de M\*\*\* m'a présenté à lui : j'en ai reçu l'accueil le plus distingué. C'est un petit vieillard plein de feu, d'esprit & de bon sens. Il gouverne sa petite nation avec beaucoup de sagesse, n'a point de Ministre, conduit

tout par lui-même , & se fait instruire sur le champ des plus petites affaires. La force de son tempérament & sa sobriété doivent lui promettre encore de très-longs jours (1).

Vous imaginez bien , Madame , qu'un Ordre Religieux qui , dans son origine , étoit destiné à servir les malades , n'a pas dû perdre entièrement de vue ce point essentiel de son établissement. Si les membres ne se livrent plus depuis long-tems à ces soins si touchans & si dignes d'honorer l'humanité , s'ils s'en déchargent sur des subalternes ou des mercénaires , ils tâchent au moins d'y suppléer par le faste , l'opulence & la multiplicité des secours. Aussi l'hôpital de Malthe est-il d'une magnificence sans égale : les malades y sont servis en vaisselle d'argent. J'avois cru , jusqu'à présent , qu'en changeant l'esprit pacifique de leur institution primitive contre le tumulte des armes , ces guerriers auroient entretenu des forces proportionnées à

---

(1) Il a eu pour successeur le Grand-Maître Ximenés , qui est remplacé aujourd'hui par Monseigneur de Rohan-Poldux.

l'immensité de leurs richesses; je vous avoue que j'ai été assez surpris de voir que les forces de terre ne montent qu'à cinq cents hommes de troupes régulieres qui appartiennent aux vaisseaux de guerre, & à quelques milices égales au nombre d'hommes qui sont dans l'isle en état de porter les armes. Ces forces sont bien insuffisantes pour garder une place & des fortifications qui demanderoient soixante mille hommes. Le nombre des vaisseaux de l'Ordre, que l'on voit dans un port particulier, est encore très-petit. Le tout consiste en deux vaisseaux de guerre de soixante pieces de canon, une frégate de trente-six, quatre galères, trois galottes, & quelques petits bâtimens légers, appellés *Scampavias*. Il faut cependant convenir que tous ces vaisseaux sont si bien armés, ils manœuvrent avec tant d'habileté, les Chevaliers qui les montent sont si braves, si intrépides, qu'ils causent eux seuls plus de dommage & d'effroi aux Barbarefques, que toutes les Puissances de l'Italie ensemble. Je dois encore ajouter un trait à leur éloge: c'est que ces Chevaliers si redoutables sur mer, sont très-

humains, dans leur isle, envers les esclaves qu'ils font pendant leurs courses. Leur zèle pour la religion est contenu dans de justes bornes, & ne les conduit pas à l'esprit de superstition, d'intolérance & de fanatisme : ils ont fait bâtir, depuis peu, une mosquée où ces malheureux peuvent pratiquer en paix tous les rites de leur croyance.

En passant dans une rue de la ville, j'ai été frappé de voir une vingtaine de croix peintes sur les murailles des maisons. J'en ai demandé la raison à mon ami. Il m'a répondu que c'étoit la rue affectée aux duels ; que ceux qui vouloient se battre, étoient obligés de s'y rendre pour vider leur querelle, que s'ils osoient le faire ailleurs, ils étoient punis avec toute la sévérité de la loi ; & que les croix que je voyois, étoient mises sur la muraille opposée à l'endroit où l'un des combattans avoit été tué, en mémoire de sa mort. Quoi ! m'écriai-je, le duel seroit-il autorisé à Malthe ? Oui, me répliqua-t-il, on l'y permet, & non-seulement cette permission est authentique, on punit même ici avec autant de rigueur

ceux qui refusent un cartel , qu'on punit ailleurs ceux qui le donnent. Mais indépendamment de la restriction dont je viens de vous parler , il est d'autres conditions auxquelles on est astreint sous les peines les plus séveres ; c'est de mettre bas les armes , lorsqu'une femme , un Prêtre , ou un Chevalier l'ordonnent. Par-là les duels sont rarement meurtriers ; & vous pouvez en juger vous-même par le peu de croix qui sont sur les murailles de la rue en question , quoique l'usage de les y peindre soit établi depuis bien long-tems. D'ailleurs , la liberté qu'on accorde de laver dans le sang de son ennemi l'injure qu'on en a reçue , & les punitions qu'on inflige à ceux qui refusent de se battre , doivent , ce me semble , plus contribuer à détruire l'usage barbare des duels , que la rigueur avec laquelle on les défend ailleurs. La crainte de la mort ne fait rien sur celui qui met sa gloire à la mépriser ; & cette espece de gloire , quoique fausse , absurde en elle - même , peut & doit avoir beaucoup d'imitateurs , pour les prétextes souvent les plus frivoles. Au lieu qu'ici , en provoquant un duel , on

s'affiche , on se met en spectacle. Un événement de cette nature fixe les yeux de tous les Chevaliers , bons juges de l'honneur. Si le motif paroît léger , s'il est dicté par le caprice , la fatuité , l'insolence , la dureté des mœurs , on est assuré d'encourir le blâme univerfel. Quoi de plus imposant que les arrêts d'un pareil tribunal ! Quoi de plus capable de contenir tout le monde dans la regle des égards qu'on se doit les uns aux autres. Quel est celui qui oseroit les violer , à moins que de s'exposer à devenir un objet d'aversion & d'horreur pour tout le monde ? Et ne devoit-il pas s'attendre à expier tôt ou tard , par son sang , la haine publique ? J'ai souvent entendu dire à nos Chevaliers les plus sensés , que c'est à cette loi qui permet les duels , si bizarre en apparence , mais si sage dans la réalité , qu'on doit cette paix & cette tranquillité qu'on remarque parmi cette multitude de jeunes-gens qui se succèdent ici toutes les années des différentes parties de l'Europe. De-là la communication & la familiarité qui dissipent peu-à-peu les préjugés & les ridicules de chaque nation ; de-là les défé-

rences , les manieres aisées , le ton enfin du grand monde , qui rendent ici les sociétés très - intéressantes & très-agréables.

Je vous rends , Madame , fidelement les raisonnemens du Chevalier. Je ne m'arrêterai pas à les discuter : mais je crois qu'ils sont vrais jusqu'à un certain point , & qu'on peut encore invoquer en leur faveur l'expérience qui prouve que , lorsque les duels étoient autrefois autorisés par la loi , ils étoient infiniment plus rares , que lorsqu'on les a défendus sous des peines si séveres & si ouvertement transgessées. Nous avons fait une tournée dans l'isle connue chez les Anciens sous le nom de *Melite*. Ce n'est réellement qu'un rocher qui peut avoir soixante milles de circonference , mais un rocher embrasé sous le climat brûlant de l'Afrique , dont il paroît avoir été détaché par quelque violent tremblement de terre , si l'on en juge par les masses de roc correspondantes. Le terrain qui couvre ce rocher n'a pas plus de cinq à six pouces d'épaisseur ; & dans certains endroits , le terrain manque même entièrement : mais l'industrie avec laquelle on fait en tirer parti , est véritablement admirable. On

va chercher de la terre en Sicile : si l'on n'en a pas une quantité suffisante , on enleve , avec des instruments de fer , la premiere croûte du rocher ; on la pile & on la délaie avec de l'eau ; on la convertit en terre ; & , par des soins infatigables , on vient à bout de mettre tout en valeur , & de ne laisser rien d'inculte. Le bled qu'on recueille suffit tout au plus , il est vrai , à nourrir les habitans quatre ou cinq mois de l'année ; mais les récoltes abondantes de coton dont ils fabriquent différentes étoffes très-bien travaillées , leurs oranges si délicieuses & si recherchées dans toute l'Europe , leur procurent les denrées de premiere qualité qui leur manquent , & même beaucoup d'argent comptant.

Les Malthois comptent sept villes dans leur isle : mais il n'y en a que deux qui méritent réellement ce nom , la ville nouvelle ou la Cité Valette , qui est la plus considérable , & la ville vieille , ou de Mélite , appellée aussi Médina , du nom de Médinat , que lui donnoient les Arabes. Elle est près du centre de l'iste ; & l'on prétend que de-là on la découvre non-seulement en

entier, mais que dans un tems clair on voit les côtes d'Afrique & de Sicile. Cette ville est assez bien fortifiée, & son Gouverneur est appellé *le Hahem*. C'est ici qu'est le siege épiscopal de Malthe. L'église cathédrale, dédiée à Saint Paul, est très-bien bâtie : son architecture est du style le plus beau & le plus correct. Dans les environs de la ville, on voit une petite église dédiée encore à ce Saint Apôtre, & tout près de là sa statue, placée, dit-on, dans le même endroit où étoit la maison dans laquelle il se retira après son naufrage, & où il secoua, de sa main, un serpent qui s'y étoit attaché sans lui faire aucun mal. Ce fut alors, selon les habitants, qu'il maudit tous les animaux venimeux de l'isle, & qu'il les en bannit à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y en trouve d'aucune especie; & l'on assure même que lorsqu'on y transporte des viperes de la Sicile, elles meurent presqu'außitôt après qu'on les a mises à terre.

On montre encore, dans le voisinage, la grotte où Saint Paul fut mis en prison. Parmi les propriétés miraculeuses qu'on lui attribue, on doit

distinguer la poudre blanchâtre qui s'y trouve, regardée comme un remede souverain contre plusieurs maladies , surtout contre la petite vérole. Cette poudre ne s'épuise jamais, quoiqu'on en retire tous les ans , depuis bien des siecles , une immense quantité. Non-seulement il n'est personne dans l'isle qui n'en fasse une ample provision , mais on en envoie annuellement des caisses considérables dans les pays étrangers , jusques dans le Levant , & même les Indes orientales. On dit que lorsqu'on en a pris une cuillerée , on éprouve , une heure après , une sueur abondante qui devient toujours salutaire. J'ai tout lieu de croire qu'elle ne peut pas au moins faire de mal.

La maison de campagne du Grand-Maître, appellée *la Bocchetta*, & située près de l'ancienne ville , n'est remarquable que par le jardin où l'on compte , dit-on , dix mille orangers. Mais ce qui est plus digne d'attention , ce sont les catacombes qu'on voit encore auprès de cette ville. On prétend qu'elles ont quinze milles d'étendue sous terre , & qu'elles se divisent en un nombre infini de branches. Je n'ai pas été tenté

de vérifier ce fait , par la crainte de m'égarer dans ce vaste labyrinthe , comme il est arrivé à plusieurs personnes qui y ont malheureusement péri , pour avoir voulu s'avancer trop loin. Toujours est-il vrai que ces excavations , dans un rocher aussi dur , sont étonnantes ; mais cela me confirme dans mon sentiment , qu'elles n'ont été pratiquées que pour servir d'asyle aux premiers habitans , qui n'avoient pas d'autres demeures.

Tout l'intérieur de l'isle est couvert de villages appellés *Cazali* , & très-peuplés : ils sont construits de cette même pierre blanche qui compose le sol en entier. Chacun de ces villages a une église fort bien bâtie , & ornée de statues de marbre , de belles tapisseries , & d'une grande quantité de vaisselle d'argent. Ce sont les plus belles églises de campagne que j'aye encore vues. Les habitans sont extraordinairement forts & vigoureux. Il n'est pas rare d'en trouver qui rament dix ou douze heures sans interruption & sans paroître fatigués. Plusieurs autres sont constamment appliqués , depuis le matin jusqu'au soir , aux travaux de l'agricul-

ture, qui sont ici par eux-mêmes & par les chaleurs insupportables dont on est accablé, plus fatigans que par-tout ailleurs.

On évalue la population de l'isle, en y comprenant celle de Goze, à plus de cent mille ames. Les femmes sont petites, mais très-bien faites: elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs & perçans. On est frappé de leur blancheur, qui l'emporte de beaucoup sur celle des femmes Siciliennes: il est vrai qu'elles prennent de grandes précautions pour conserver leur teint: mais ce qui peut un peu les déparer, c'est qu'en général elles ont le nez écrasé & les levres relevées: ces traits annoncent le voisinage de l'Afrique. D'ailleurs elles ont du feu, de la vivacité, de la justesse dans l'esprit: ce seroient des femmes charmantes si elles pouvoient s'attacher; mais on les accuse de ne chercher que le vil intérêt, en favorisant leurs amans, qui ne doivent pas s'attendre à leur inspirer de fortes passions, ni des sentiments bien délicats. L'empreinte du climat Africain se fait encore plus remarquer chez les

les hommes. Petits, mais vigoureux, ils ont tous de larges nez écrasés, de grosses lèvres, le menton charnu & les cheveux fort crépus. Les gens du peuple vont nus pieds en hiver comme en été: ils ne portent jamais de chapeaux, & se contentent d'envelopper leur bonnet d'un mouchoir. Presque tous sont d'excellents matelots. Obligés de quitter leur île, pour se procurer une infinité de choses nécessaires à la vie, qui leur manquent, ils sont accoutumés à braver le danger, à faire les manœuvres les plus difficiles: ils sont plus lestes à monter sur les mâts que les Anglois & les Hollandais. Leur sobriété est singulière: la plupart ne se nourrissent que d'ail & d'oignons blancs tout crus, avec un peu de pain. Un homme ivre est un phénomène des plus extraordinaires.

La langue du commun des habitans de Malthe est l'Arabe. M. le Chanoine Agio, l'homme le plus érudit de l'île, & Bibliothécaire de la bibliothèque publique de l'Ordre, a composé une Grammaire de la langue Maltoise.

dans laquelle il démontre que toutes ses racines dérivent effectivement de l'Arabe ; & ce qui le prouve encore mieux, c'est que les habitans de cette isle, & tous ceux de la côte d'Afrique, sans en excepter même l'Egypte, s'entendent très-bien entr'eux. Cependant on a cru retrouver, dans cette langue Maltoise, plusieurs mots de l'ancien Carthaginois, qui probablement n'étoit qu'une altération du Phénicien. Il paroît du moins certain que les Carthaginois avoient introduit leur langue dans cette isle, s'il faut en juger par la grande qualité d'urnes de pierre qu'on a découvertes, lesquelles renferment des ossements, & dont l'inscription gravée dans l'intérieur, est pour l'ordinaire en caractères puniques.

Quant aux mœurs des habitans, on ne sauroit disconvenir qu'étant sujets de l'ordre composé de membres de diverses nations, ils n'aient perdu leur caractère original, & qu'ils n'en aient insensiblement adopté un nouveau, formé du mélange des caractères de toutes ces nations différentes. Malgré cela, l'influence du climat est telle,

qu'il seroit difficile de trouver ailleurs un peuple plus doux, plus patient & plus tranquille. Il travaille sans relâche, il vit dans le mal-aise; il se condamne à bien des privations; il supportera même des traitemens injustes, & jamais il ne murmurera contre le Gouvernement. On l'accuse d'être porté à l'usure. Ses besoins & la fréquentation des étrangers lui ont inspiré un violent amour pour l'argent. L'intérêt & l'avarice sont assez puissans, dit-on, sur certains peres & sur certains maris, quoique dominés par une excessive jalouſie, pour les engager à livrer, les uns leurs propres filles, les autres leurs propres épouſes, à ceux qui ont assez peu de délicatesſe pour acheter leurs plaifirs. Quelques Chevaliers, ajoutent-on, font de ce nombre. Je n'ai pas cherché à approfondir si ces célibataires sont en effet de rigides observateurs de leur voeu de chasteté. Tout ce que je fais, c'est qu'il n'y a que la ville capitale qui leur offre, en général, ces plaifirs faciles. Ils ne seroient pas bien tenus auprès de l'habitant de la campagne ou du marinier, qui n'entendent pas raillerie sur cet article. On prétend,

G ij

qu'ils seroient perdus sans ressource & assassinés sans miséricorde, si ces rustres s'appercevoient de quelque tentative de leur part pour séduire leurs femmes ou leurs filles. Les anciens nobles de l'isle ne sont pas moins intraitables. Ces gens-là, soit pour se préserver de la corruption générale de la ville, soit pour ne pas être exposés aux marques de mépris avec lequel l'Ordre les traite, se tiennent renfermés, eux & leurs familles, dans leurs maisons qui sont principalement inaccessibles pour tout Chevalier.

J'avois prolongé mon séjour à Malthe beaucoup plus que je ne croyois. Je n'avois pu résister aux instances de mon ami le Chevalier de \*\*\*. Enfin il fallut nous séparer, en nous promettant de nous rejoindre bientôt à Marseille, moi après avoir achevé mon voyage en Italie, & lui après avoir terminé quelques affaires pour son Ordre, qui le retiennent encore à Malthe. Je me suis remis sur ma Spéronara, & j'ai dirigé ma route vers la Sicile. J'ai vu, en passant, la petite île de Commino, qui appartient à la Religion, ainsi que celle du Gozé ou de Gozzo,

située au nord - ouest de Malthe, à quatre ou cinq milles de distance. Le vent me poussloit vers le Goze, & j'ai été obligé d'y relâcher. J'ai profité de ce contre-tems pour voir cette île, ou plutôt ce rocher que j'ai eu bien de la peine à grimper. Les côtes sont couvertes de tours, de redoutes, de fortifications de toute espece. On y distingue sur-tout la forteresse de Chambrai, qui est un ouvrage moderne. Au premier aspect, on croit que ce rocher est absolument inculte ; on est bien étonné d'y trouver par-tout des marques d'une fertilité singuliere. Outre les productions, qui sont les mêmes que celles de l'île de Malthe, on y voit des cannes à sucre. Ces insulaires savent sur-tout tirer un parti fort industrieux du coton qui vient en très-grande abondance. Les femmes en font une sorte de tapis qui approchent de ceux de Turquie, & qui se vendent très-bien. La population est aussi nombreuse qu'il est possible ; elle est dispersée dans une petite ville & dans plusieurs villages qui sont bien bâtis & d'une grande propreté. Cette île a le titre de Marquisat. On est généralement

G iii

persuadé que c'est la célèbre île de Calypso : mais il faut, ou qu'elle ait singulièrement dégénéré, ou qu'Homère & Fénelon, qui en ont fait de si brillantes descriptions, aient largement profité de la permission accordée aux Poëtes, d'embellir tout ce qu'ils veulent. On n'y voit plus ni *la grotte de la Déesse taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocallles & de coquilles* ; ni *les fontaines coulant avec un doux murmure, sur des prés semés d'amaranthes & de violettes, & formant, en divers lieux, des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal* ; ni *les îles bordées de tilleuls fleuris & de hauts peupliers qui portent leurs têtes superbes jusques dans les nuées*. Le vent étant devenu favorable, je me suis remis en mer, & bien-tôt j'ai apperçu les côtes de la Sicile. Je me suis fait conduire dans le port d'Agrigente, d'où je compte me rendre incessamment à Palerme.

Je suis, &c.

A Agrigente, ce 20 Novembre 1758.

## LETTRE CCCLXVI.

*SUITE DE LA SICILE.*

ORSQU'ON voit, de quelques milles en mer, la ville d'Agrigente, appellée à présent Girgenti, elle présente la plus belle apparence. Elle est située sur le sommet d'une montagne, à quatre milles de distance du port, & à environ onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce fut la Reine Constance, mere de Frédéric II de Souabe, qui la fit rebâtir & environner de murs, vers la fin du douzième siècle, dans le même endroit qu'occupoit la citadelle de l'ancienne Agrigente. Les maisons placées en amphithéâtre, ne se cachent pas les unes les autres : rien n'empêche qu'on ne découvre toutes les parties de la ville. Le chemin qui y conduit est bordé des deux côtés par une rangée d'aloës, hauts de vingt à trente pieds, & couverts de fleurs depuis le bas jusqu'au sommet. Mais quand on est arrivé dans

G iv

la ville, on est bien étonné de voir que l'intérieur ne répond pas au joli coup-d'œil dont on avoit été frappé dans l'éloignement : elle est mal bâtie ; les maisons sont basses ; les rues sales, étroites & tortueuses. Enfin on n'y trouve rien de bien remarquable, à l'exception du point de vue dont on jouit sur la partie la plus élevée.

Je m'y suis rendu le lendemain de mon arrivée. Quel spectacle enchan-teur se découvrit devant moi ! Une campagne superbe qui s'abaisse insen-siblement dans une longueur de quatre milles, & dans une largeur de six à sept ; cette campagne, couverte de vignes, d'oliviers, de citroniers, d'orangers, de toutes les productions que la terre peut fournir, & qui, plan-tées alternativement, forment la plus agréable variété ; au milieu de tous ces objets ravissans, les monumens les plus respectables de l'antiquité, des temples magnifiques, dont quelques-uns sont très-bien conservés ; l'im-mensité de la mer qui se perd dans le lointain & qui termine l'horison ; l'air pur & serein des montagnes qui entre-tient dans les esprits une vivacité con-

tinuelle ; mille odeurs suaves qui s'exhalent de toutes parts : est-il de plus belle situation ? en est-il de plus propre à faire naître des sentimens délicieux ? Je ne suis pas surpris que la ville d'Agrigente fût devenue autrefois si riche & si puissante ; je ne suis pas surpris que les étrangers attirés par la douceur du climat , par la fertilité du pays , par les avantages du commerce , vinssent y fixer leur demeure , & que le nombre des habitans montât à huit cents mille. Après Syracuse , c'étoit la ville la plus considérable de la Sicile.

Les Historiens nous rapportent plusieurs traits du luxe & de la magnificence de ces habitans. Diodoré dit que l'abondance de toutes choses avoit jeté les Agrigentins dans un tel excès de mollesse , que lorsque leur ville fut assiégée par les Carthaginois , l'an 406 avant notre ère , il fallut faire une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tout citoyen , montant la garde à son tour dans la citadelle , d'avoir plus d'un matelas , d'une couverture , d'un traversin & de deux oreillers. On peut conclure de la gêne qu'ils éprouvoient par ces privations , quel étoit leur

G v

genre de vie en tems de paix. Les plaisirs & la bonne chere en partageoient tous les instans. Leurs cuisiniers étoient les plus renommés de toute la Sicile, où la délicatesse des mets avoit donné lieu à ce proverbe, *Coquus Siculus, mensa Sicula.* Aelian nous a conservé des paroles de Platon, qui prouvent jusqu'à quel point la somptuosité des maisons & des tables étoit portée chez les Agrigentins : ils bâtissent, dit-il, comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre. Les courses des chevaux faisoient encore un de leurs plus grands amusemens. Ils en avoient d'excellens qui étoient très-estimés dans toute la Grece, pour disputer le prix de la course aux jeux Olympiques ; & Diodore nous apprend, à cette occasion, qu'un citoyen d'Agrigente, revenant vainqueur de ces jeux, entra dans la ville suivi de trois cens chars trainés chacun par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés.

Cet amour du faste & du luxe n'inspiroit point aux Agrigentins ce vil égoïsme qui semble être spécialement

le partage des hommes opulens. Ils faisoient au contraire l'usage le plus généreux de leurs richesses. Ils se piquoient à l'envi d'exercer l'hospitalité, qui les rendoit recommandables par-dessus tous les habitans de la Sicile. Parmi les traits que l'histoire a conservés de cette antique vertu, si peu connue aujourd'hui des nations policiées, on doit sur-tout remarquer ce qu'elle rapporte d'un riche citoyen d'Agrigente, nommé Gélias. Il recevoit chez lui tous les étrangers, tant des environs que des pays éloignés; il les traitoit parfaitement, & ne les laissoit jamais partir sans leur faire quelque présent. Tous les jours il envoyoit plusieurs de ses domestiques aux portes de la ville, pour inviter ceux qui arrivoient, à venir loger dans sa maison. Il reçut une fois cent soldats de la ville de Géla, que la tempête avoit jetés sur les côtes d'Agrigente, & donna des habits à ceux qui n'en avoient point. Dans une autre occasion, il logea cent cavaliers de la même ville de Géla, les traita splendidement à souper, & fit présent le

lendemain à chacun d'eux , d'un habit & d'une tunique. Cet homme si bien-faisant n'oublioit pas ses concitoyens , il faisoit des aumônes secrètes à tous les pauvres , marioit des filles , & ne manquoit jamais d'aller au secours de ceux qui effuyoient quelque revers. Il donnoit souvent des festins splendides & de brillans spectacles , auxquels il faisoit participer tous les habitans. Enfin il éleva , à ses frais , de magnifiques édifices publics , & fit de grandes dépenses pour l'utilité & l'embellissement de la ville.

Un pareil exemple fut suivi par plusieurs autres particuliers d'Agrigente : ils s'attacherent particulièrement à rendre leur ville une des plus belles qui ait jamais existé. Elle étoit bâtie sur le penchant de la montagne Agragas qui lui avoit donné son nom , ou peut-être le tiroit-elle du fleuve Agragas , qui couloit au pied de ses murailles du côté du midi , & qui se réunissoit à l'Hypsa avant que de se jeter dans la mer. Il y avoit , dit-on , des souterreins pour établir la communication entre la ville & la citadelle. Des aqueducs , appelés Phéaciens à cause de Phéax

qui les avoit fait construire , portoient de l'eau dans tous les quartiers. On avoit même pratiqué un lac artificiel , qui fournissoit abondamment du poisson aux habitans , quand ils vouloient se régaler. Quelques restes des murailles qui environnoient la ville , attestent sa vaste étendue : mais ce qui fert encore plus à donner idée de la magnificence de ses édifices , ce sont les temples qui subsistent.

Le temple de la Concorde est celui de tous qui s'est le mieux conservé. Il est encore entier , & l'on en a fait une église. Une colonnade , en forme de quarré - long , regne tout à l'entour d'une espece de chapelle , au-dessous de laquelle répondent des souverreins où se tenoient sans doute les Ministres de ce temple. Les colonnes sont de l'ancien ordre dorique , c'est-à-dire , sans base & sans renflement dans le milieu ; leur diminution va de l'extrémité inférieure jusqu'au chapiteau ; ce qui leur donne la forme d'un cône tronqué. Néanmoins , dit un Antiquaire , cet édifice met le spectateur à portée de juger distinctement du bel effet de la noble simplicité , & de la

sobriété dans les ornementz. Il n'est aucun temple de moyenne grandeur , qui puisse être comparé à celui - ci , quant à la beauté ; & l'œil s'extasie en saisissant l'accord avec lequel les parties , en petit nombre , mais pleines de noblesse & d'harmonie , concourent à la perfection du tout. Il est élevé sur trois gradins : on n'a pris que la nef pour faire l'église.

Le second temple est celui de Junon-Lucine , Déesse qui présidoit aux accouchemens. Les proportions sont les mêmes que celles du premier ; il a la même grandeur ; & dans l'origine , il avoit le même nombre de colonnes , c'est - à - dire , trente - quatre dans le pourtour : mais actuellement il n'y a qu'un côté qui soit sur pied. Un troisième temple est celui d'Hercule : il tombe présentement en ruines. Anciennement il étoit très-célebre par la statue de ce Dieu , qui passoit pour un chef-d'œuvre , & par un tableau dans lequel Zeuxis avoit peint Hercule au berceau , tuant les deux serpens. La terreur & l'étonnement d'Amphitron & d'Alcmene , qui entroient dans la chambre , étoient rendus avec une ex-

pression admirable. Pline rapporte que l'artiste ne voulut jamais le vendre , parce qu'il crut ne pas en retirer un prix proportionné au cas qu'il en faisoit , & qu'il aima mieux le donner à la ville d'Agrigente , pour le placer dans le temple d'Hercule. Tout près de là , l'on voit les ruines d'un quatrième , celui de Jupiter Olympien , qui a subsisté , dit-on , jusqu'en 1100 , mais qui , depuis cette époque , a commencé si fort à se dégrader , que bientôt il ne sera plus reconnoissable. C'étoit le plus célèbre de tous ; & l'on prétend même que dans tout le monde païen , il n'y en avoit aucun qui surpassât sa vaste étendue. Pour vous en donner idée , je ne puis mieux faire que de vous rapporter la description qu'en trace Diodore.

« Les guerres renouvellées jusqu'à la destruction entiere de cette ville , ont toujours empêché qu'on n'ait mis le comble au temple de Jupiter. Ce temple a trois cents quarante pieds de long , soixante pieds de large , & cent vingt pieds de haut jusqu'à la naissance de la voûte. Il est le plus grand de tous les temples de la Si-

» cile ; & on peut le comparer , de ce  
» côté-là , avec les plus beaux qui se  
» trouvent par-tout ailleurs : car bien  
» qu'il n'ait jamais été achevé , le des-  
» sin en paroît tout entier. Mais au  
» lieu que les autres temples se sou-  
» tiennent seulement ou sur des murs ,  
» ou sur des colonnes , on a employé ,  
» dans celui - ci , ces deux pratiques  
» d'architecture jointes ensemble , en  
» plaçant d'espace en espace dans les  
» murs , des piliers qui s'avancent en  
» dehors en forme de pilastres taillés  
» quarrément. En dehors , les colonnes  
» ont vingt pieds de tour ; & comme  
» elles sont cannelées , un homme pour-  
» roit se placer dans une de ces can-  
» nelures. Les pilastres de dedans ont  
» douze pieds de largeur. Les portes  
» sont d'une beauté & d'une hauteur  
» prodigieuses. Sur la face orientale ,  
» on a représenté , en sculpture , un  
» combat de géans qui est admirable  
» par la grandeur & par l'élégance des  
» figures. Du côté de l'occident est la  
» prise de Troye , où l'on distingue  
» tous les Héros , par la différence de  
» leur habillement & de leurs armes ».  
Cette description , que bien des per-

sonnes avoient regardée comme fabuleuse , est exactement conforme à la vérité , à l'exception de la longueur & de la largeur du temple , qui ne se trouvent pas tout-à-fait justes : ce qui fait présumer qu'il doit s'être glissé quelque erreur de copiste dans le texte de l'historien. Les gens du pays donnent à ce temple le nom de *Petri Giganti* , pierres de géans , parce qu'ils ne peuvent pas se persuader que des hommes ordinaires aient jamais pu placer , dans un édifice , des masses si énormes. Il est plus vraisemblable que cette dénomination , déjà ancienne , ne vient que des figures des géans qui étoient représentées sur la face orientale : comme le dit Diodore. On voit encore les ruines de plusieurs autres temples , tels que ceux de Vulcain , de Castor & Pollux , de Cérès & Proserpine , de Jupiter Polilée , qui sert à présent d'église , d'Esculape , de la Pudeur , & même de la Voracité , Divinité fort honorée par les Agrigentins. Tous ces temples étoient très-décorés ; & il n'y en avoit aucun qui ne renfermât quelque chef-d'œuvre de l'art. Tel étoit ce fameux tableau de Zeuxis qui repré-

sentoit Vénus, ou, selon d'autres, Hélène, & qui se trouvoit, si je ne me trompe, dans un temple de Junon. C'étoit le plus parfait qui fût sorti des mains de ce Peintre : les anciens n'en parlent qu'avec enthousiasme. On dit qu'il obtint des plus belles femmes d'Agrigente, de paroître nues devant lui ; qu'il en choisit cinq, & qu'en réunissant les graces & les charmes particuliers à chacune, il conçut l'idée de la plus belle personne du monde, que son pinceau rendit admirablement. Dans le temple d'Esculape, on voyoit une statue d'Apollon, de la plus grande beauté. Lorsqu'Amilcar, Général des Carthaginois, s'empara de la ville d'Agrigente, il envoya cette statue à Carthage, avec plusieurs autres raretés, entr'autres le taureau de Phalaris, qu'on regardoit comme un ouvrage inestimable. Mais Scipion ayant pris lui-même, long-temps après, Carthage, rendit aux Agrigentins tout ce que le temps n'avoit pas détruit, principalement ce même taureau qui subsistoit encore du temps de Diodore, & cette statue d'Apollon, que quelques auteurs prétendent, sans fondement, avoir été

transportée dans la suite à Rome , où elle est admirée , sous le nom d'*Apollon du Belvédere*.

La ville moderne d'Agrigente possède encore , de nos jours , un autre monument trouvé dans les fossés de l'ancienne. C'est une urne funéraire qui fert , à présent , de fonts baptismaux dans la cathédrale. Quelques savans prétendent y reconnoître une chasse de sanglier. La première face , disent-ils , contient les préparatifs de la chasse ; la seconde représente la chasse elle-même ; la troisième , la mort du Roi qui tombe de cheval ; & la quatrième , le désespoir de la Reine & de sa Cour , en apprenant cette nouvelle. D'autres soutiennent que c'est l'histoire d'Hector , traîné par Achille autour des murs de Troye. D'autres enfin veulent , avec plus de vraisemblance , que c'est la fable d'Hypolite. Pour lors , dit un de ces savans , la partie du devant représenteroit dans la figure principale , qui est un jeune-homme parfaitement beau , & dans la vieille femme qui paroît être devant ce héros dans l'attitude d'une suppliante , Hypolite que la nourrice tâche de gagner comme dans la tragédie.

La partie de côté représenteroit le désespoir de Phedre , en apprenant le refus ou la mort d'Hypolite ; celle de derrière , le jeune héros à la chasse ; & la quatrième , sa fin déplorable causée par là fougue de ses chevaux épouvantés à la vue d'un dragon sorti de la mer. Quoi qu'il en soit , ce bas relief sur du marbre blanc , est un des plus excellens , peut-être même le plus beau de tous ceux qui sont parvenus de l'antiquité jusqu'à nous. La délicatesse & le fini du travail y sont admirables. La nature elle-même y est mise en action ; & l'art l'imité dans la plus grande perfection.

Voilà , Madame , les principales curiosités d'Agrigente. Je pourrois vous en citer bien d'autres. Je pourrois vous parler de tous ces tombeaux taillés dans le roc , dont on voit encore une quantité prodigieuse. Ils étoient autrefois un objet particulier de luxe dans ce pays : aujourd'hui ils n'offrent rien de bien remarquable , à l'exception de celui de Téron , second tyran d'Agrigente , qui est presqu'entier quoiqu'il ait plus de deux mille ans. Sa forme est un quadrilatere pyramidal , d'une

très - élégante simplicité. Je pourrois vous ajouter , qu'on étoit même dans l'usage d'élever des tombeaux aux chevaux qui avoient rendu de longs services : mais le détail de toutes ces antiquités vous causeroit peut-être à la fin de l'ennui. Je ne dirai plus qu'un mot sur cette ville. Les tyrans s'en rendirent les maîtres , comme de toutes les autres villes principales de la Sicile. Phalaris , sur-tout , y donna des marques de cruauté qui rendront à jamais sa mémoire exécrable. Les Carthaginois , dans la suite , la prirent & la détruisirent presqu'entièrement. On la rebâtit peu de temps après : mais elle fut de nouveau pillée & détruite par les Romains vers la fin de la première guerre punique. Ils vendirent , à l'encan , plus de trente mille citoyens. Agrigente se rétablit encore , & fut désolée à diverses reprises ; d'abord par ces mêmes Romains , ensuite par les Barbares. On y fait aujourd'hui un commerce de blé assez considérable. Le port que le Roi actuel a fait construire , est un des sept de la Sicile auxquels l'exportation des grains est permise. On en a toujours en réserve , dans les magasins ,

plus de quatre-vingt mille salmes , dont chacune contient la nourriture annuelle d'un homme. Malgré cela , le cultivateur & l'habitant de la campagne sont dans l'état le plus misérable , parce que les Seigneurs & les Moines sont les seuls possesseurs des terres : mais si une bonne administration rétablissait l'ordre , la justice & l'égalité , il n'est pas douteux que ce canton ne fût un des plus fortunés de la terre. Les habitans de la ville conservent encore cette politesse , cette urbanité , & sur-tout cet accueil favorable envers les étrangers ; qualités qui distinguoient si fort leurs ancêtres. On remarque parmi eux beaucoup de bon sens & d'esprit ; ils peuvent cultiver , avec succès , leur goût pour les sciences , dans deux bibliothèques publiques , dont l'une a été fondée par l'Evêque actuel. On prétend que les femmes d'aujourd'hui ne sont pas moins renommées par leur beauté , qu'elles l'étoient anciennement , mais il ne m'a gueres été possible d'en juger , parce que le démon de la jalouſie possède tellement les hommes , qu'ils les tiennent presque toujours renfermées dans leurs maisons.

J'avois beaucoup entendu parler , étant à Gergenti , d'une saline qu'on trouve en terre , à environ quatre ou cinq milles de la ville. J'ai été curieux de l'aller voir. Aristote , Pline , & plusieurs autres naturalistes , en font mention comme d'une chose très - remarquable. Le sel qu'on en retire se fond sur le champ au feu ; mais dans l'eau il se brise , se casse & ne se dissout jamais. J'ai également vu dans les environs de cette ville , une fontaine qui contient une quantité considérable de matière oléagineuse , dont on prépare une huile pour les lampes , qui brûle aussi bien que celle d'olive ; mais cette propriété n'est pas particulière à cette fontaine : on en trouve de semblables dans plusieurs autres pays.

En poursuivant ma route jusqu'à Palerme , je me rendis , dans une journée , de Gergenti à Sciacca , connue anciennement sous le nom de *Thermæ Selinuntiaæ*. Cette ville , admirablement située dans une campagne charmante , & ses bains qu'on prétend être l'ouvrage de Dédale , étoient autrefois fameux : elle fut la patrie d'Agathocle , qui de simple potier de terre , parvint

à devenir Roi de Syracuse , par ses talents , & sur-tout par la supériorité de sa politique. Près de là se trouve le mont *di San Calogero* , très-remarquable par de vastes grottes qui sont au sommet , & des bains de vapeur qu'on y prend. On voit encore dans cette ville , qui est un des grands magasins de bleus de la Sicile , une quantité considérable de pistachiers ; arbre d'une nature semblable à celle du palmier , & qui ne porte jamais de fruits , à moins qu'il ne soit à côté d'un autre pistachier mâle , qui est toujours stérile. Je traversai ensuite Memfi & des campagnes superbres , qui produisent en abondance des vins & des huiles de la première qualité , & qui conduisent jusqu'à Castel-Vétéran , ville épiscopale , dont le Duc de Monte-Leone est Seigneur , ainsi que de tout son territoire. A huit milles au-delà de cette ville , se trouve , sur les bords de la mer , les ruines de trois temples qui sont les débris de l'ancienne & magnifique Sélinunte , ou Selinus , bâtie par les Syracuseins. On appelle dans le pays ces ruines , *i Pilieri di Castel-Veterano* . Après le temple de Jupiter Olympien à Agrigente , ce sont les

les plus grands édifices anciens, dont il reste encore des vestiges aussi bien conservés. Quoiqu'entièrement abattus, on peut fort bien reconnoître l'architecture, la grandeur & les proportions de ces masses énormes. Un de ces temples a cent soixante pas ordinaires de long, & quarante de large. Le tems a respecté quelques colonnes qui s'élevent comme des tours superbes. J'en ai mesuré une, & elle a plus de quinze pieds de diametre. Une chose très-digne de remarque, c'est la maniere dont les anciens élevoient les grosses pierres qu'on a employées dans ces édifices. On voit aux deux petits côtés de chacune, une entaille de la forme d'une ellipse : ces entailles étoient destinées à recevoir le cable, au moyen duquel on élevoit la pierre par des poulies. A six milles d'ici, dans un endroit appellé Campo-Bello, se trouvent les carrières d'où ces masses de pierre ont été tirées. On peut y reconnoître encore la maniere dont les anciens procédoient à ce genre de travail. On y voit des chapiteaux & des parties de colonnes à moitié taillées

& saillantes hors du rocher, tandis que le reste y tient encore.

Mazara est à douze milles des ruines de ces trois temples ; & c'est à tort que les habitans prétendent que leur ville est bâtie dans le même lieu qu'occupoit l'ancienne Sélinunte ; mais ils peuvent soutenir, avec quelque fondement, que leur port servoit d'entre-pôt pour les marchandises des Sélinuntins. Cette ville devint si considérable & si riche, qu'elle donna son nom à un tiers de la Sicile, appellé en-eore *Val di Mazara*. Elle fut la résidence des Rois Sarrasins & du Comte Roger. Aujourd'hui elle a peu d'apparence. On cultive dans les environs beaucoup de coton ; & c'est un des plus grands revenus du pays. Comme les habitans sont très-exposés aux descentes des corsaires de Tunis, qui n'est éloigné que de cent milles, & qu'il s'en trouve un grand nombre qui y ont été même plusieurs fois conduits en esclavage, il s'est établi à Mazara, pour le rachat de ces malheureux, une confrérie bien respectable, imitée par d'autres villes de la Sicile. Les membres de cette confrérie se cotisent en proportion de

leurs facultés ; & dans le cas où les fonds viendroient à manquer, ils se cautionnent personnellement pour la délivrance de leurs compatriotes.

De Mazara on arrive, à travers un pays stérile, à Marsala, mot Sarrafis, qui signifie port de Dieu. C'est l'ancienne Lilybée qui fut détruite par les Goths. On n'y voit que très-peu de vestiges de l'antiquité. La grotte au-dessus de laquelle on a bâti une église de Saint-Jean, passe pour avoir été l'habitation de la Sybille du lieu. Charles-Quint ordonna de combler le port, parce qu'il étoit trop à la bienfaveur des Barbaresques. Le cap Boéo, autrefois le cap Lilybée, une des trois pointes de la Sicile, est près de là. Il n'est pas élevé, comme on se figure tous les promontoires; c'est une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui est exactement au niveau du reste du terrain. Elle est vis-à-vis la pointe d'Afrique, à cent vingt milles de Carthage, située au fond du golfe que forme cette pointe. Pline rapporte qu'un certain Strabon avoit la vue si perçante, que du cap de Lilybée il dé-

H ij

couvroit, pendant la premiere guerre punique, la flotte des Carthaginois sortant de leur port, & qu'il en compoit les vaisseaux.

Drépanum, présentement Trépani, est une des plus belles villes de la Sicile & des mieux habitées : elle renferme beaucoup de noblesse. La rue principale, fort longue & assez large, appellée *Loggia* ou *Corso*, a de part & d'autre de très-jolis bâtimens & quelques églises fort bien décorées. Les habitans y sont industriels, & font de beaux ouvrages en ivoire, & sur-tout en corail, qu'on trouve abondamment sur les côtes. Ils cultivent également avec succès les beaux arts, la peinture, la sculpture & l'architecture. Les matelots sont les meilleurs du royaume. C'est ici que se fait la plus grande pêche du thon. La Maison Palavicini de Gênes, qui l'a achetée autrefois, en retire, dans les bonnes années, près de 100,000 livres. Mais ce qui mérite surtout d'être vu, ce sont les vastes marais salans où l'eau de la mer, conduite par des réservoirs, est tellement évaporée par l'ardeur du soleil, qu'il n'y reste que le sel. Il s'en élève un

millier de petits monceaux , qui forment un coup-d'œil très-agréable. On rafine ensuite ce sel , qui est un des plus blancs , des plus purs & des meilleurs de la Sicile. Ce n'etoit pas le seul endroit , dans ce pays , où l'on en trouvât autrefois d'une aussi bonne qualité. Les auteurs anciens nous parlent de quelques mines d'un sel si pur & si solide , que les Statuaires & les Sculpteurs le préféroient au marbre , & qu'ils en faisoient différents ouvrages.

J'ai lu , Madame , dans un Auteur fort estimé , une anecdote qui vous prouvera jusqu'à quel point les Siciliens sont portés à la vengeance , & les traces profondes qu'a laissées chez eux l'ancien esprit Républicain. Du temps de Charles-Quint , il se forma , à Trapani , une confrérie , sous le nom de *Confraternita di San Paolo* , dont l'institution & le vœu consistoient à prononcer des jugemens sur les actions & la conduite de leurs Magistrats , de leurs concitoyens , & de chaque habitant de la ville. Quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée , étoit perdu sans ressource ; & celui des membres de la confrérie que l'on chargeoit de l'exé-

crable fonction d'assassin , étoit obligé d'obéir sans réplique , & d'expédier en cachette cet homme ainsi condamné secrètement par cet abominable tribunal.

Presqu'en face de Trapani , du côté de l'ouest , sont les îles appelées anciennement Egades : elles ne sont connues dans l'histoire que par la victoire navale que le Consul Lutatius Catulus remporta sur les Carthaginois , qui furent obligés de demander la paix ; événement qui mit fin à la dernière guerre Punique. La montagne , qui est à six milles de cette ville , & la plus haute de la Sicile après le mont Etna , est bien plus célèbre. C'est celle qu'on appeloit autrefois le mont Eryx , sur le sommet duquel on avoit bâti la ville d'Eryx & le fameux temple de Vénus-Erycine. Au rapport de Strabon , ce temple étoit toujours plein , autrefois , de femmes qui observoient exactement les cérémonies qu'exige le culte de la Déesse : mais à présent , ajoute-t-il , la ville & le temple sont en partie abandonnés. On en reconnoît encore quelques vestiges qui consistent en des fragmens de colonnes de granit , & dans

une fontaine très-profonde qu'on prétend être celle qui étoit si célèbre dans le temple de Vénus-Erycine.

L'Idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs , dit l'auteur moderne que j'ai cité plus haut , un culte particulier à Vénus , pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent , tout comme on regardoit , par la même raison , dans l'ancienne Grece , Gnide comme le séjour chéri de cette divinité. Effectivement la ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune , en leur procurant les mariages les plus avantageux. Elles sont aussi blanches qu'une Allemande ou une Angloise puissent l'être , & joignent à ces traits éclatans de grands yeux noirs , les plus pleins de feu , les plus vifs du monde , avec des profils à la grecque de la plus grande régularité. C'est sans doute à un air plus pur , plus serein , plus subtil , qu'il faut attribuer la cause d'une conformation aussi heureuse.

Je quittai les rivages charmans de  
H iv

## 176 SUITE DE LA SICILE.

Trapani , que les vers de Virgile rendront à jamais mémorables , par la description touchante qu'il fait des regrets d'Enée , lorsque son pere Anchise y mourut. A quelques milles au - delà , on voit les ruines de l'ancienne Egeste , fondée , dit - on , par ce même Enée , & détruite par les Carthaginois. Il reste encore un temple très - bien conservé , qu'on croit avoir été consacré à Cérès. Tout ce pays présente l'image d'une dépopulation affreuse. Les environs d'Alcamo , petite ville voisine , ne sont remarquables que par des récoltes abondantes de manne. Pour gagner ensuite Palerme , il faut traverser des montagnes très - élevées , grimper des rochers escarpés , descendre dans des vallons profonds , mais fertiles & pittoresques. Enfin j'arrivai à Montréal , petite ville située sur une montagne , où l'on jouit d'un coup-d'œil superbe. La vue s'étend jusqu'à la capitale qui n'en est éloignée que de quatre milles , jusqu'à la mer & aux isles voisines. C'est ici qu'est le siege d'un Archevêque , le plus riche , non-seulement de la Sicile , mais de toute l'Italie. Il est fort question

à présent de le supprimer (1), & d'en employer les revenus à augmenter la marine de deux nouveaux chebecs, pour protéger les côtes contre les inursions des pirates barbaresques. Me permettrez-vous, Madame, de vous rapporter les réflexions qu'un auteur très-sensé fait à cette occasion ? « En examinant la disposition presque générale où sont les Souverains Catholiques de vouloir donner d'autres formes à plusieurs riches bénéfices de leurs Etats, je n'entreprendrai pas de peser les raisons qui peuvent les y déterminer ; mais je sens que je n'en saurois admettre d'autres que la plus grande utilité des peuples ; effets que ces changemens ne me paroissent pas produire. Dans leur première forme, ces richesses accumulées sur une seule tête ecclésiaistique, retournoient à leur source par l'usage qu'on en faisoit dans le pays, & même par les abus. Un nombre de familles soulagées, plusieurs monumens utiles érigés à la postérité,

---

(1) Ce projet s'est réalisé il y a quelques années.

» ne fût-ce que par ostentation , ne  
 » nous laissent aucun doute sur cette  
 » vérité. En passant sous la puissance  
 » souveraine , ces biens dénaturés en-  
 » trent dans un vaste océan : ils oublient  
 » leur patrie ; & à la faveur de l'a-  
 » veugle fortune , ils vont souvent  
 » enrichir des terres étrangères &  
 » stériles. »

La cathédrale de Montréal est assez belle. On y voit sur-tout deux urnes funéraires de porphyre très - grandes & bien travaillées , dans lesquelles on a déposé les cendres de Guillaume *le Bon* & de Guillaume *le Mauvais* , tous deux Rois de Sicile. On conserve encore , dans cette église , plusieurs reliques ou restes de Saint Louis , dont le corps y fut apporté en 1270. Ses ossements furent ensuite transportés en France. Cette Cathédrale est la seule que les Bénédictins aient conservée en Italie. Tout le chapitre est régulier , & a pour chef un Religieux qui a le titre d'Abbé , quoiqu'il ne soit que Prieur. C'est à proprement parler l'Archevêque qui est le seul Abbé. On a pratiqué , sur le penchant de la montagne , un chemin facile & magnifique , qui

conduit à Palerme. Des deux côtés il est bordé, jusqu'à une certaine hauteur, de maisons de campagnes charmantes. On est redevable de ce beau chemin à la magnificence de l'Archevêque actuel, Monseigneur Testa, qui l'a fait exécuter à ses frais.

Palerme, capitale de la Sicile, fut fondée par les Phéniciens. On découvrit, il y a plusieurs siècles, & l'on découvre encore aux environs de cette ville, quelques inscriptions Chaldéennes, qui la supposent bâtie au temps des premiers Patriarches. Elle eut dans la suite le titre de Colonie Romaine, & fut déclarée exempte & libre par les Romains. Le nom de *Panormus* qu'elle avoit anciennement, signifie, en Chaldéen ainsi qu'en Hébreu, *Paradis, Jardin délicieux*; & parmi les épithètes qu'on lui avoit données, elle retint toujours celle de *Felix*, Heureuse. Rien en effet de plus agréable que sa situation. Elle est dans une vallée délicieuse, que les poëtes modernes appellent *Conca d'oro, aurea valle*, formée par de hautes montagnes. Le mont *Palegrino* est le plus voisin & le plus élevé. Cette position doit exposer, il est vrai, la

H vj

ville à de grandes chaleurs pendant l'été ; elles y sont même quelquefois excessives. Le vent de siroc sur-tout , plus accablant ici que par-tout ailleurs , jette dans un état de foiblesse & de langueur , que s'il souffloit long-tems , aucun être vivant ne pourroit résister à sa terrible influence. Heureusement il ne continue pas plus dé trente-six ou quarante heures de suite. Des vents frais lui succèdent pour l'ordinaire , & ils rendent bientôt au corps leur vigueur & leur élasticité. Ces vents sont même quelquefois d'une froideur piquante ; & dans la même journée , on est obligé de substituer aux vêtemens les plus légers , des habits étoffés ; inconvénient qui arrive encore pendant presque toutes les nuits de l'été , où l'on éprouve tout - à - coup une fraîcheur qui rend les couvertures nécessaires.

Le port , beaucoup plus vaste autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui , est cependant encore assez grand & assez sûr. Le Roi actuel y fit faire , en 1738 , de grandes réparations. Mais il s'en faut bien que les forces maritimes soient sur un pied aussi respectable qu'elles

l'étoient sous le regne de Philippe II, Roi d'Espagne. Ce Prince avoit fait construire, à Palerme, un superbe chantier qui est maintenant entièrement abandonné. Il y avoit alors vingt-trois vaisseaux armés pour la défense de la Sicile. Présentement il n'y a plus que trois galeres & trois ou quatre chebecs. L'entrée du port offre un coup-d'œil charmant. A droite, l'on voit le mole & un rivage des plus agréables ; à gauche, une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui est ornée d'une très-jolie plantation d'arbres, à travers lesquels on découvre plusieurs édifices. La Citadelle se présente ensuite ; sa situation est des plus favorables pour une vigoureuse résistance : mais elle n'a ni bastions, ni une artillerie suffisante. Aussi, en s'emparant du port, ce qui feroit très-aisé, on feroit bientôt maître de toute la place.

La ville est une des plus régulières que j'ai encore vues. Elle est divisée en quatre quartiers par deux rues principales, appelées Cassero & Maquéda, qui se croisent réciproquement, & qui, ayant pour centre une place ma-

gnifique , aboutissent à quatre portes richement décorées. La distance de l'une à l'autre de ces portes est d'environ un demi-mille ; & la ville n'a pas plus d'un mille de long ; ce qui vous prouve que son enceinte n'est pas bien considérable , ni que sa population ne doit pas être aussi nombreuse qu'on le prétend. On fait monter le nombre des habitans à cent cinquante mille : je crois qu'il n'excède pas cent vingt mille. Il faut pourtant convenir qu'on est surpris de voir , presque à toute heure dans les rues , un grand concours de monde : " c'est un tourbillon de populace , a dit quelqu'un , qui , en épuisant la campagne , regorge dans la ville. Auprès d'une abondance indolente , il multiplie , comme ces insectes sur les quels nous ne connaissons pas les vues de la nature , & qui semblent nés pour consommer. On le voit en effet fourmiller & bourdonner ordinairement dans les marchés autour des vivres , "

Les petites rues sont , pour l'ordinaire , parallèles aux grandes ; ce qui forme une symétrie frappante au premier aspect , mais dont l'effet mono-

tone n'est point relevé par l'architecture des maisons des particuliers : elles ont peu d'apparence , du moins en comparaison de celles d'Italie. Les rues sont en général assez mal entretenues , quoiqu'il y ait des fonds destinés pour les embellir. Cependant depuis quelques années , elles sont toutes éclairées pendant la nuit. Il paroît que toute la magnificence a été réservée pour les édifices publics & pour les deux rues principales. Il est certain qu'elles frappent par leur longueur & par leur largeur , & qu'il est difficile d'en trouver de mieux décorées. On y voit plusieurs églises très-belles , & des couvens , tant d'hommes que de filles. Ce qui vous surprendra , c'est que les derniers étages des maisons occupées par les Religieuses , sont habités par des séculiers. La place qui est au centre de la ville , est environnée de quatre superbes édifices , dont les façades , ornées de colonnes , présentent au milieu quatre statues , savoir celles de Charles - Quint , de Philippe II , Philippe III & Philippe IV , tous Rois d'Espagne & Souverains de la Sicile:

Au-dessous de ces statues, il y en a d'autres représentant les quatre saisons avec quatre fontaines. Je remarquerai ici, en passant, que l'eau est très-abondante dans cette ville. Presque toutes les maisons ont une fontaine qui devient extrêmement utile, sur tout pendant l'été. On se sert de l'eau qu'elle fournit, pour arroser fréquemment les appartemens, & pour y entretenir un air aussi frais qu'il est possible.

A côté du Cassaro, est une autre place avec une très-belle fontaine de marbre de Carrare. Le dessin est de Michel-Ange : il l'avoit fait pour le jardin Boboli de Florence. Autour de cette fontaine, on voit des statues libres & obscènes; & comme elles sont vis-à-vis un couvent de Religieuses, un Préteur de l'illustre Maison Caetani, dont une branche est établie en Sicile, y fit mettre, par-devant, une grille de fer. Ces statues ont toutes le nez postiche : en voici la cause. Les Palermitains firent un affront aux Messinois : ils cassèrent les deux doigts annulaires & celui du milieu, à une

statue de Messine , comme pour indiquer que les Messinois étoient tous C... Ceux-ci s'en vengerent , en arrachant le nez aux flatues de cette fontaine. Dans d'autres places , on voit aussi des statues de plusieurs Souverains. La dernière qui a été faite , est celle de Dom Carlos , Roi des Deux-Siciles , auquel on a ici donné le surnom de Conquérant. Sa statue est à la place Sainte-Anne. On y en a enchaîné quatre autres , représentant des esclaves : idée semblable à celle de Louis XIV , à la place des Victoires à Paris. Cette même idée est répétée en bronze à la place du Vice - Roi , avec quatre esclaves Turcs enchaînés à la statue du même Prince.

Le palais du Vice-Roi , qui est à l'extrémité d'une des deux principales rues , n'a rien de bien remarquable. C'est un vieux édifice gothique , où l'on voit seulement les portraits de tous les Rois de Sicile , depuis Roger jusqu'à Ferdinand II , & ceux de tous les Vice-Rois. On y distingue sur-tout le portrait de Conradin , décapité à Naples par ordre de Charles d'Anjou , & celui de Pierre d'Arragon , auteur

des loix & des privileges de la Sicile , qui n'ont presque rien de commun avec ceux du royaume de Náples , quoique ces deux Etats soient soumis au même Souverain. Deux chevres de bronze , que l'on voit dans ce palais , peuvent encore attirer la curiosité d'un étranger. Elles sont très-bien travaillées ; & l'on prétend qu'elles étoient à Syracuse du tems des Denys. Le Roi Victor-Amédée de Savoie en emporta deux autres à Turin , en mémoire peut-être de sa souveraineté sur la Sicile , qui ne dura que cinq ans , mais pendant lesquels il fit des réglemens si sages , que ce pays auroit infailliblement acquis son ancienne splendeur ; s'il eût joui plus long-tems du bienfait d'un pareil gouvernement.

Le nombre des églises ou chapelles de Palerme , est très- multiplié. On y compte treize paroisses , huit ~~abbayes~~ où le Roi nomme , quarante-six couvents de Religieux , vingt-cinq monastères de Religieuses , vingt - une confrairies , dix-huit conservatoires pour les filles , deux pour les garçons , & huit hôpitaux. La plupart de ces églises sont pour le moins aussi surchar-

gées d'ornemens que celles de Naples. La cathédrale est un bâtiment gothique fort vaste , soutenu en-dedans par quatre-vingt colonnes de granit oriental. On voit dans le chœur les statues des douze Apôtres , de marbre blanc : elles sont de Vagino , qu'on appelle le Michel - Ange de la Sicile : mais il n'approche pas certainement de la maniere de ce grand artiste. Ses statues ont le défaut d'être trop courtes , & outrées dans leurs attitudes. Quatre urnes funéraires , qui servent de mausolées à autant de Rois de Sicile , sont du porphire le plus fin. Quoique le travail ne soit pas tout - à - fait dans le style grec , il est cependant très - beau , & peut - être même trop beau pour les tems où ces Rois ont vécu , c'est - à - dire , dans les douzième & treizième siecles ; & c'est ce qui fait penser à certains connoisseurs , que ces urnes ont été prises de quelques anciens tombeaux des Romains , pour être employées à leur usage actuel. Vis - à - vis de ces monumens , est un tabernacle de lapis lazuli , qui a dix-sept pieds de haut. Plusieurs chapelles de cette église sont très - bien décorées ; mais il n'en

est aucune qui approche de celle de Sainte Rosalie, la patronne de Palerme, & pour laquelle les habitans ont autant de vénération que les Napolitains pour Saint Janvier. Ses reliques, conservées dans une boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans, passent pour avoir la vertu d'écarter la peste. On est intimément persuadé qu'elle empêcha ce fléau, qui fit tant de ravages à Messine il y a quelques années, de parvenir jusqu'à Palerme. Par reconnaissance, on a fait à cette Sainte de riches présens. On admire sur-tout une croix de gros brillans que lui a donnée le Roi actuel des Deux-Siciles.

Sa fête se célèbre le 12 de Juillet avec une pompe extraordinaire ; elle dure plusieurs jours. Comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en rien dire de positif ; mais d'après ce qu'on m'en a dit ici, & d'après les descriptions que j'en ai lues, je crois qu'il n'est pas possible de rien imaginer de plus brillant & de plus magnifique. Les deux grandes rues qui partagent la ville, sont illuminées d'une infinité de lampions, ainsi que les quatre portes où elles aboutissent. Le Ma-

rino, promenade charmante, est remplie d'embellissemens & de décosations. On élève deux vastes théâtres pour les feux d'artifice, l'un placé vis-à-vis le palais du Vice-Roi qu'il égale presque en largeur; l'autre construit sur pilotis vis-à-vis le grand orchestre, qui est au centre du Marino. L'illumination de la cathédrale est sur-tout superbe. Des lustres très - multipliés & garnis de bougies, réfléchissent la lumiere sur des glaces entremêlées de papier d'or & d'argent & de fleurs artificielles, dont la voûte & les murailles sont entièrement couvertes. Le char triomphal de Sainte Rosalie est traîné en procession dans toute la ville, depuis le Marino jusqu'à Porto-nuovo. En voici une description qu'en a faite un Voyageur qui s'est trouvé à Palerme dans le tems de cette fête.

« Le char triomphal étoit précédé  
 » d'un détachement de cavalerie avec  
 » des trompettes & tymbales, & tous  
 » les officiers de la ville en habit uni-  
 » forme : c'est une machine énorme;  
 » elle a soixante-dix pieds de long,  
 » trente de large, & plus de quatre-  
 » vingt pieds de hauteur; & elle est

» beaucoup plus élevée que les plus  
» hautes maisons de Palerme. La forme  
» de sa partie inférieure ressemble à  
» celle des galères Romaines : mais elle  
» se grossit en s'élevant ; & le frontif-  
» pice, qui est ovale, présente une  
» espece d'amphithéâtre où il y a des  
» sieges, ainsi que sur les théâtres :  
» c'est la place du grand orchestre,  
» elle étoit remplie d'une troupe très-  
» nombreuse de musiciens, placés en  
» rang l'un au-dessus de l'autre. Au-  
» dessus & derrière cet orchestre, il y  
» a un grand dôme soutenu par six  
» belles colonnes d'ordre corinthien,  
» & orné de figures de Saints & d'An-  
» ges ; & au sommet du dôme, on  
» voit une statue gigantesque, en ar-  
» gent, de Sainte Rosalie. Toute la  
» machine est ornée d'orangers, de  
» pots à fleurs & de gros arbres de co-  
» rail artificiel. Le char s'arrêtait tous  
» les cent pas ; & alors l'orchestre  
» jouoit un morceau de musique ac-  
» compagné de chants en l'honneur de  
» la Sainte. Il ressembloit à un grand  
» château mobile ; il remplissoit en-  
» tièrement la rue d'un côté à l'autre ;  
» & il n'avoit pas pour se mouvoir

» un espace proportionné à sa grosseur. Cet édifice prodigieux est traîné  
» par cinquante-six mules très-fortes,  
» caparaçonnées d'une maniere curieuse, rangées sur deux files & montées par vingt-huit postillons habiles  
» lés d'étoffes d'or & d'argent, & portant des plumes d'autruche au chapeau. Les fenêtres & les balcons des  
» deux côtés de la rue étoient remplis de spectateurs bien vêtus; & le char  
» étoit suivi par des milliers de personnes de la populace. ». Des joutes  
sur mer, des courses de chevaux, des concerts, des illuminations, des feux  
d'artifice, se prolongent jusqu'à deux heures du matin, & se renouvellent tous les jours pendant cette fête, une des plus brillantes & des plus remarquables qu'il y ait en Europe. Il est aisé d'imaginer quelle impression elle doit faire sur un peuple animé, sensible, & passionné pour les spectacles.

Après la cathédrale, les églises qui méritent le plus d'attention à Palerme, sont celles des Peres de l'Oratoire, des Théatins & des Jésuites, dans lesquelles on voit de très-grandes richesses.

ses. La première est la plus belle pour la régularité de l'architecture. Pour la peinture, on trouve quelquefois de très-bons tableaux dans certaines églises. On distingue sur-tout ceux de Moralese, qui a mérité d'être surnommé le Raphaël de la Sicile, de Zoppo Gangi & de Paladino, deux autres Peintres encore Siciliens. Leur réputation, il est vrai, n'a pas franchi les bornes de ce pays; & leurs ouvrages ne sont pas sans doute comparables à ceux des premiers artistes pour le fini: mais on ne peut leur refuser beaucoup d'expression. On voit particulièrement plusieurs morceaux de ces Maîtres dans le couvent de Saint-Martin, à six milles de cette ville. Ce monastère de Bénédictins, très-ancien & très-riche, possède encore quelques objets dignes de curiosité, tels qu'une bibliothèque assez bien composée, & un *museum*, où se trouve une belle suite de vases antiques. On commence à y former une collection d'histoire naturelle & d'instrumens en physique: mais tout cela n'approche pas du cabinet en ce genre que les Jésuites de Palerme ont dans leur collège: c'est le plus beau &

& le plus complet que j'ai vu en Sicile, après celui du Prince de Biscari, à Catane. Il ne lui manque que d'être mieux en ordre. Les pieces intéressantes sont, en quelque sorte, ensevelies sous un tas de petites misères.

Les promenades de cette ville sont bien supérieures à celles de Naples. J'ai déjà fait mention du Marino : c'est la plus belle de toutes ; elle est bornée d'un côté par les murs de la cité, & de l'autre, par la mer, d'où il vient toujours une brise très-agréable pendant l'été. Tout le monde s'y rend le soir, hommes & femmes, les uns à pied, les autres en voiture. La police en interdit l'accès à tous les flambeaux ; on est obligé de les éteindre à la *Porta felice*, par laquelle on y arrive. Y a-t-il jamais eu de loi plus commode pour favoriser les intrigues amoureuses ? Aussi la renommée veut qu'elles soient très-fréquentes dans ces assemblées nocturnes, où regne la plus sombre obscurité. Les femmes ont encore la précaution de s'envelopper de grands voiles noirs, qui les cachent entièrement ; habillement ancien, reste du costume Espagnol, particulièrement

affecté aux bourgeois de cette ville, ainsi qu'à celles de tout le royaume. A minuit commence une symphonie exécutée par des musiciens, qui se placent dans une espece de temple qu'on a érigé depuis peu au milieu du Marino : elle dure jusqu'à deux heures ; & alors tout le monde se retire.

La journée qui commence très-tard, parce qu'on change là nuit en jour, est occupée par d'autres plaisirs. Ceux de la table ne sont pas les plus piquans, parce qu'en général les Siciens ont beaucoup de frugalité dans leurs repas. Cependant leur cuisine, qui est un mélange de la Françoise & de l'Espagnole, est bien supérieure à celle des Napolitains. Le luxe des gens riches se montre particulièrement dans les desserts & dans les glaces, qui sont ici plus délicieuses que partout ailleurs. On ne manque jamais d'en servir dans toutes les *converzationi*, ou assemblées qu'on tient dans les maisons particulières, à l'occasion de quelque événement qui les intéresse, & surtout lorsque les femmes sont en couche. Dans cet heureux climat, comme à Naples, l'accouchée reçoit, le jour

même, toutes les visites dans sa chambre, & fait les honneurs de la compagnie. La noblesse entretient, par le moyen d'une souscription, une *conversation* générale, qui commence chaque jour au coucher du soleil, & qui dure jusqu'à minuit. J'ai assisté à quelques-unes de ces assemblées; & j'avoue qu'elles m'ont fait infiniment plus de plaisir que celles d'Italie. Ce n'est point seulement un simple rendez-vous pour jouer, pour manger des sucreries, pour prendre des glaces: on y converse réellement; & comme les Siciliens ont beaucoup d'esprit, qu'ils sont très-animés dans leurs discours, on entend souvent des reparties fines, agréables, ingénieuses.

Les spectacles contribuent encore à mettre de la variété dans les plaisirs. On fait de grandes dépenses pour avoir un opéra magnifique, & pour se procurer les meilleurs sujets du continent. C'est dommage que la salle ne réponde point à leurs talents: elle est mesquine, & ne fait nullement honneur à cette capitale. Mais ce qui l'emporte au-dessus de tout, ce sont les divertissements de l'automne. Les nobles & les

gens aisés ont des maisons de campagne dans les environs de la ville , particulièrement à *Colli* , à *la Bagaria* , & du côté du Montréal. Représentez-vous , Madame , à *Colli* , un vallon environné de hautes montagnes , où l'air est excellent ; à *la Bagaria* , une plaine charmante , couronnée de petites collines qui s'abaissent insensiblement vers la mer ; partout des maisons bien bâties & bien meublées , quelquefois des palais superbes ; mille ruisseaux serpentant dans les plaines ; des jardins bien entretenus , des arbres fruitiers de toute espece ; la gaieté animant tous les habitans , les charmes de la société réunis , des fêtes splendides , des concerts excellens , des feux d'artifice très-agréables. Mais au milieu de tous ces objets enchanteurs , quelle est cette espece d'édifice qui s'élève , monument de la folie , mélange bizarre de toutes les beautés & de tous les écarts que l'imagination peut enfanter ? Avez-vous lu ces Contes des Fées , ces Romans de Chevalerie , où les auteurs se plaisent à créer des chimères , à raconter des choses plus extraordinaires les unes que les autres ? Eh bien ! il se

trouve ici un homme, le Prince de Palagonia, qui a réalisé toutes ces extravagances dans un vaste palais qu'il possède à la Bagaria. J'avois lu quelques descriptions qu'on en a faites, & j'avois peine à me persuader qu'elles fussent conformes à la vérité. J'ai eu lieu de me convaincre qu'il n'y a aucune exagération. Je vous envoie une de ces descriptions donnée par un auteur Italien, parce qu'elle joint à la précision le mérite de l'exactitude.

« Peignez-vous, pour un moment,  
 » les songes les plus extraordinaires.  
 » Prenez le regne animal, & le dé-  
 » composant à votre fantaisie, créez  
 » de nouveaux êtres : que le quadru-  
 » pede ait des ailes; que l'oiseau soit  
 » hérissé d'écaillles; que le poisson  
 » marche sur des pattes : quand vous  
 » aurez fait quelques milliers de ces  
 » créations, entassez-les sur le comble  
 » de deux murailles parallèles; vous  
 » aurez l'allée des statues. Le corps de  
 » l'édifice n'est pas l'ouvrage du Prin-  
 » ce ; mais cet édifice n'est pas moins  
 » singulier pour cela. Son génie in-  
 » venta les embellissemens. Parmi tou-  
 » tes les figures bizarres qu'il a trou-

» vées, il paroît avoir aimé, de pré-  
» férence, la figure pyramidale. Il a  
» imaginé une singuliere espece de  
» meubles qu'il a placés de toutes parts :  
» ce sont des pieces de porcelaine de  
» mille différentes vaisselles qu'il a en-  
» tassées les unes sur les autres, sur  
» des piédestaux isolés, & qui vont  
» en diminuant de grandeur à mesure  
» qu'elles montent. Dans sa chapelle,  
» les cordes qui suspendent les lampes  
» sont revêtues, dans toute leur lon-  
» gueur, d'une file de Saints, dont le  
» premier, qui fait la base de la ma-  
» chine, se trouve immédiatement sur  
» la flamme, & paroît très-indécem-  
» ment toujours sur le point d'être  
» brûlé. Un autre genre d'ornemens,  
» ce sont les glaces & les verres, dont  
» il a enduit les tables, les sieges, les  
» plafonds, & quelquefois les parois.  
» Ces verres recouvrent entr'autres  
» toute la muraille d'un charmant fal-  
» lon, qu'il a incrustée des plus beaux  
» marbres du pays. Il a eu soin d'em-  
» ployer des marbres bruts, afin que  
» tout le mérite de leur poli & de  
» leur luisant fût dû à ses verres. Il a  
» sans doute été enchanté de relever

» le prix de cet ornement par la fragilité qu'il s'est plu à lui donner. L'intérieur du palais est décoré en bas-reliefs. Comme ces reliefs environnent les lambris de la muraille, à hauteur d'appui, il a placé au-dessous d'eux, des banquettes dont on se roit en vain tenté de se servir : les parties saillantes de la sculpture qui se trouvent dans le dossier, obligent la personne assise à se tenir courbée la poitrine sur les genoux. Vous imaginerez aisément que dans la disposition de ces sculptures, on n'a suivi ni ordre de tems, ni analogie du sujet. A côté d'une Sainte Vierge est un Satyre ou une Vénus ; & l'austérité d'un Pénitent fait le pendant d'une Bacchanale. Il paroît qu'il a eu intention de joindre ainsi à ces saints personnages, les tentations qui ont dû les tourmenter le plus pendant leur vie »,

L'hôtel du Prince de Palagonia, à Palerme, est aussi bizarre, ou pour mieux dire, aussi ridicule que sa maison de campagne. Toutes ces folies lui coûtent plus de 450,000 livres. Comme il est immensément riche, il

peut aisément fournir à cette dépense. Le Gouvernement avoit eu le projet de détruire entièrement cet amas de monstres & d'absurdités ; mais il ne l'a pas exécuté , parce qu'on auroit infailliblement causé la mort de cet homme , qui d'ailleurs est humain , qui ne fait de mal à personne , qui traite ses gens avec bonté , qui fait vivre une infinité d'ouvriers , & qui rai-sonne même assez bien sur plusieurs ar-ticles. Il peut se flatter d'être vraisem-blablement le seul , dans l'univers , qui ait des goûts pareils. Du moins les nobles de Palerme , qui sont en très-grand nombre , ne lui ressemblent pas. Ils font un autre usage de leurs riches-ses : ils cherchent à briller ici comme à Naples , par un nombreux domesti-que , par des voitures superbes , par des chevaux d'un grand prix. Le luxe , sur ce dernier objet , étoit autrefois monté à un si haut degré , que le Roi Victor - Amédée fut obligé de porter une loi , qui subsiste encore , par laquelle le Vice-Roi seul peut avoir six chevaux à son carosse , l'Archevêque , le Préteur de la ville & le président du Parlement , quatre ; tous les autres

nobles sont réduits à deux. Cette loi n'est que pour Palerme : par-tout ailleurs ils peuvent se livrer, là-dessus, à leurs fantaisies. Du reste, ils se dédommagent, dans la capitale, de cette contrainte, par le nombre des équipages : ils en ont de diverses sortes pour eux mêmes, pour leurs femmes, pour leurs enfans ; ils les regardent comme tellement essentiels à leur dignité, que ce seroit pour eux le comble du ridicule, & peut-être du déshonneur, s'ils alloient à pied dans les rues.

Ils ne sont pas moins flattés de leurs titres. Tout fourmille ici (passez-moi ce terme familier) de Princes, de Ducs, de Comtes, de Marquis. Cependant leur véritable prérogative consiste dans celle d'être Barons du royaume, laquelle leur donne entrée dans le Parlement. On en compte trois cens soixante-huit, établis par le Comte Roger, qui, le premier, posa dans cette île les fondemens de la féodalité. Elle y subsiste encore presque dans toute sa vigueur ; & ces Barons se vantent d'avoir su la maintenir beaucoup mieux qu'on n'a fait dans le reste de

l'Europe. Je vous ai fait connoître, Madame, en vous parlant des Barons du royaume de Naples, les abus du système féodal : ils pourroient être les mêmes en Sicile. Les Barons de ce pays jouissent de priviléges pour le moins aussi étendus : ils ont également droit de vie & de mort sur leurs sujets ; ils profitent de leurs travaux pour se procurer des richesses ; & plusieurs d'entr'eux en ont d'immenses ; ils peuvent même se permettre d'autant plus facilement des vexations, qu'éloignés de la résidence du Souverain, ils au-roient le moyen de les tenir secrètes : il seroit difficile d'en faire parvenir la connoissance au Ministere, de les prouver à des Juges éloignés, & d'en obtenir justice. J'ignore si quelques-uns d'entr'eux donnent lieu à des plain-tes bien fondées. Tout ce que je fais, c'est que leurs priviléges abîment cette île, qu'ils y étouffent l'émaillation & l'industrie des habitans, & qu'il seroit à desirer que le Gouvernement mit des bornes à leur pouvoir trop étendu & à leur juridiction absolue. Je dois cependant dire, à l'éloge de plusieurs de ces Seigneurs, qu'ils sont bien

éloignés de se porter à des abus tyranniques. Généreux & sensibles, ils ont naturellement en horreur l'oppression & les violences. L'éducation contribue à développer ces heureuses inclinations. Il est certain qu'elle est ici, parmi les nobles, beaucoup plus soignée que dans le continent. Aussi leurs mœurs sont-elles plus douces, plus polies, & leurs sociétés infiniment plus agréables. Ils ont des connoissances divers genres; mais c'est sur-tout dans la littérature qu'ils brillent; en voici la raison.

Tout Sicilien est Poète, parce que tout Sicilien est amoureux, parce qu'il a une imagination vive & beaucoup de sensibilité dans les organes, parce qu'il habite un pays enchanteur qui réveille sans cesse ces deux puissans mobiles de la poésie, par les objets les plus rians. Le grand Seigneur comme le simple particulier, le riche comme le pauvre, le citadin comme le villageois, tous chantent les beautés de la campagne & les divins appas de leurs maîtresses; ils vont, pendant la nuit sous leurs fenêtres, exprimer leurs transports dans des vers qu'ils com-

posent ordinairement *im-promptu*, & qu'ils accompagnent du son de la guitare ou de la mandoline. On voit encore, comme au temps de Daphnis ou de Théocrite, des bergers se disputer entr'eux le prix du chant, & déposer une houlette ou une pannetiere pour le vainqueur. Ce goût, qui rend si sensibles les habitans de la Sicile aux charmes de la poésie, n'est pas nouveau. L'histoire nous apprend que dans la malheureuse expédition des Athéniens contre Syracuse, les prisonniers trouverent des adoucissements à leur infortune, en chantant des vers d'Euripide. Les Syracuseans étoient tellement enchantés de la beauté de ces vers, qu'ils quittoient tout pour les entendre : ils rendirent même la liberté à la plupart des captifs. Jamais la poésie n'a eu un si beau triomphe. Je ne voudrois pas assurer qu'elle pût aujourd'hui en obtenir un semblable. La manie des vers, la rage des sonnets, qui possède tout le monde, en fait produire de bien mauvais, de bien détestables. La nature n'agit pas ici dans ce juste milieu qui constitue les belles imaginations. Toutes les têtes sont emportées par des fougues vio-

lentes. On veut créer, & on donne dans l'extravagant : on s'extasie pour des pointes, des jeux de mots, des pensées fausses. J'ai vu plusieurs pieces composées par des Poëtes à grandes prétentions, & je ne les ai pas trouvées exemptes de ces défauts : mais je dois aussi convenir que dans une séance de l'Académie des Belles-Lettres établie à Parme, j'en ai entendu de charmantes, pleines de traits fins & délicats, particulièrement des descriptions champêtres, qui ne seroient pas indignes de Théocrite.

L'habillement des nobles à Palerme, pour l'un & l'autre sexe, est comme celui de tout le reste de l'Europe, c'est-à-dire, qu'on y suit avec empressement les modes Françaises. Le peuple a un habillement particulier qui dans toute la Sicile est le même. Les hommes ne portent jamais de chapeaux, mais des bonnets de couleur, & sont enveloppés d'une espece de cape ou capote, avec un capuchon semblable à ceux des Capucins. Cet usage paroît d'abord absurde dans un pays où la chaleur est excessive : mais quand on fait qu'il y a des variations continues dans l'air, qu'on passe brus-

quement du chaud au froid, & du froid au chaud, le soin qu'on prend de se couvrir est très-naturel & fondé en raison. Malgré ces précautions, on n'est encore que trop souvent exposé à être saisi d'un froid subit, & à gagner une pleurésie, maladie très-fréquente en Sicile. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement Grec; elles portent un voile dont elles entourent la tête, & se ceignent d'une large ceinture. La ressemblance entre les anciennes Siciliennes & celles de nos jours, est encore assez frappante. On rencontre souvent, surtout le long des côtes orientale & septentrionale, des physionomies grecques: c'est vous donner une idée de leur beauté. On vante beaucoup leur constance & leur sincérité en amour. Je suis bien persuadé que dans un climat aussi chaud, elles doivent aimer avec violence. La jalouse des hommes ne les tourmente plus tant aujourd'hui qu'autrefois, au moins parmi les personnes de qualité. Les dames de Palerme & des grandes villes jouissent de la même liberté que dans les autres pays polisés de l'Europe. On ne craint

pas de recevoir les étrangers dans les maisons ; & les maris semblent faire actuellement tous leurs efforts pour détruire l'idée que l'on avoit de leur jalouse.

Il en est résulté que les excès auxquels cette sombre passion portoit autrefois les Siciliens, sont devenus beaucoup plus rares. On n'entend pas parler aussi souvent d'assassinats ; & je doute que l'on trouvât actuellement, comme dans les temps passés, des assassins, en quelque sorte à titre d'office, qui se chargeoint d'expédier un homme pour la valeur de cinq à six louis d'or. La dureté du Gouvernement Espagnol & la sévérité de l'Inquisition, avoient beaucoup contribué à jeter de la méfiance dans la nation, & à multiplier ces crimes atroces : mais, depuis qu'elle a été délivrée de l'un, & qu'elle a mis des bornes à la juridiction de l'autre, les esprits se sont bien adoucis ; la grossiereté, la férocité même qu'on reprochoit aux habitans, deviennent moins sensibles ; & si l'on en reconnoît encore quelques traces dans le peuple, toutes les classes qui sont au-dessus en sont presqu'entièrement dégagées. Ce qu'on

appelle ici, comme à Naples, *la Civiltà*, c'est-à-dire, la bourgeoisie, se distingue, à l'exemple de la noblesse, par des manières aisées & polies.

Il faut cependant convenir que la violence & l'impétuosité font toujours la base du caractère des Siciliens. Un fel âcre, dit un auteur qui paroît les bien connoître, agit sans cesse dans leurs nerfs; & rien n'est si commun en Sicile, qu'une maladie qu'on nomme *Umori salsi*, humeur salée; ce qui pourroit bien au reste n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent, & sur-tout des excès qu'ils font en sucreries. Quoi qu'il en soit, cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens; & cette disposition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au-dedans d'eux, se manifeste souvent par les actes les plus violens. C'est sur-tout dans les premiers momens qu'ils sont terribles: ils sont alors capables de tout. Il est toujours dangereux de les contredire, encore plus de les irriter. J'ai vu un homme grave qui faisoit à la vérité des remontrances un peu vives à un jeune homme. La colere étoit peinte sur le visage de celui-ci. Finissez, dit-il, sans quoi

je pourrois bien vous manquer de respect. Je demandai à quelqu'un , en quoi pouvoit consister ce manque de respect : mais ce jeune-homme , me dit-on , auroit bien pu donner au moniteur quelques coups de couteau. On accuse encore les Siciliens d'être portés à l'indolence , à la mollesse , à la volupté , à cet esprit de ruse & d'artifice , dont les nuances paroissent devenir plus sensibles à mesure qu'on avance dans le midi. Ces vices ont donné lieu à un proverbe qu'on entend répéter à tous les Italiens : *omnes Insulani mali , Siculi autem pessimi* ; tous les Insulaires sont méchans ; mais les Siciliens sont les plus méchans de tous. On doit néanmoins observer que la rivalité , la jalousie , la haine , peuvent infiniment contribuer à exagérer ces vices , surtout de la part des Napolitains , qui détestent les Siciliens , & qui en sont détestés à leur tour. Mais ils devroient également rendre justice à leurs qualités. On ne peut disconvenir que ces Insulaires n'en aient d'excellentes. Ils sont sobres , généreux , empressés à exercer l'hospitalité envers les étrangers. Leur caractère ardent qui les

jette quelquefois dans des écarts nuisibles à la société, les rend aussi capables d'une grandeur d'ame, d'une fermeté, d'une constance, d'une fidélité, dont on pourroit tirer le plus grand parti. Ce sont des vertus Grecques & Romaines qui se sont transmises aux Siciliens, & dont le récit paroît incroyable à des peuples dégradés par la servitude. Je pourrois en citer plusieurs traits. Je ne rapporterai que le suivant, que je viens de lire dans un auteur moderne : c'est un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve.

“ Un Prince, d'une des premières familles de Palerme, vivoit depuis quelque tems, dans un commerce secret & très - intime, avec une demoiselle de même condition que lui. Cette intrigue aboutit au mariage, mais un peu tard, puisque la dame accoucha d'un fils deux mois après les nôces. La honte, dans un pays où les impressions de l'honneur sont si fortes, le desir de se mettre à couvert des propos que cet événement feroit tenir à toute la ville, l'espoir enfin de voir bientôt

„ d'autres enfans succéder à celui-ci,  
 „ engagerent les deux époux à le souf-  
 „ traire à la connoissance du public ,  
 „ & à remettre le soin de son éduca-  
 „ tion & de sa subsistance à un pay-  
 „ san. La chose demeura secrète jus-  
 „ qu'au moment que la mere , se  
 „ voyant à l'article de la mort , se  
 „ crut obligée , pour l'acquit de sa  
 „ conscience , de révéler tout le mys-  
 „ tère. On fit aussitôt revenir de la cam-  
 „ pagne ce fils , qui parut plus étonné  
 „ que réjoui de son changement d'é-  
 „ tat. Il déclara d'abord qu'il ne s'y  
 „ soumettroit qu'à condition qu'on lui  
 „ permettroit d'épouser une payfanne  
 „ charmante qu'il aimoit. Cette de-  
 „ mande n'ayant pas pu lui être ac-  
 „ cordée , il renonça à toutes ses pré-  
 „ tentions en faveur de son frere , &  
 „ reprit joyeusement l'état dans lequel  
 „ il avoit été élevé. Il y vécut con-  
 „ tent avec l'objet de sa tendresse ,  
 „ dans une obscure , mais heureuse  
 „ médiocrité „.

On reproche aux Siciliens d'être fort superstitieux. Cet excès dans la pratique de la Religion pour laquelle ils sont d'ailleurs très-zélés , leur est

commun avec tous les Italiens. Ce qui leur est commun encore avec eux , c'est la quantité de Prêtres , de Religieux & de Religieuses : on en compte environ quatre-vingt mille. Ce nombre est assurément excessif dans un pays où la population ne va guere au-delà de douze cents mille ames ; mais plusieurs causes contribuent à multiplier tous ces célibataires , d'abord la paroisse des habitans ; ils sont dispensés de travailler en embrassant l'état ecclésiastique : en second lieu , les priviléges qu'on leur accorde ; ils sont exempts des droits d'entrée pour les marchandises & pour les denrées de leurs terres. Cette exemption , il est vrai , ne regarde que ceux qui n'ont pas assez de bien pour subsister , eux & leurs familles ; mais il est peu de personnes qui ne prétendent être dans ce cas. Ainsi il n'y a presque point de famille qui n'ait un Prêtre , pour pouvoir jouir de cette franchise ; & les familles qui n'en ont pas , achetent ce privilége des Prêtres qui ne peuvent point réclamer des parens. Le nombre en est assez considérable , à cause de la multitude d'enfans naturels qu'on trouve

dans toute l'isle. La plupart de ces enfans se font Prêtres ou Moines, & obtiennent aisément des dispenses. Troisièmement les loix féodales qui accordent tout à l'aîné, forcent les cadets & les filles qui ne peuvent prétendre à aucune succession, à se dédommager, par les biens ecclésiastiques, de cette exclusion barbare. De là le grand nombre de personnes, même de qualité, qu'on trouve dans les maisons religieuses, sur-tout parmi les Théatins & les Jésuites, les deux corps les plus distingués. Enfin, les grandes richesses du Clergé sont un attrait bien puissant pour une infinité d'individus. On prétend qu'il possède près d'un tiers des terres de l'isle. Il est vrai que le partage est assez inégal. Le Clergé séculier en possède la plus petite partie. Il n'y a que trois Archevêques & huit Evêques; & ce n'est pas beaucoup pour un pays si rempli de villes. Les autres bénéfices sont d'un revenu médiocre, en petit nombre; & les postulans sont très-multipliés. Aussi la plupart des Prêtres séculiers sont-ils dans une misere ignominieuse pour leur état; ils ne jouissent

d'aucune considération : elle est toute réservée pour les Moines , qui ont en général des biens très - considérables , qui les augmentent sans cesse , qui dominent sur tout le monde , & par leurs intrigues , & par les services même qu'ils rendent. Leurs églises sont à-peu-près les seules fréquentées ; ils sont les seuls qui prêchent , qui confessent & qui rendent tous les secours spirituels : ils sont même presque les seuls qui parviennent aux places éminentes. Le Roi leur confere , pour l'ordinaire , les évêchés , les abbayes , les prieurés , & les autres bénéfices auxquels il nomme ; & c'est la raison pour laquelle tant de gens s'empressent de se jeter dans ces asyles , qui au pis-aller sont bien propres à entretenir leur fainéantise & leur indolence.

Selon l'opinion de bien des personnes sensées , la multitude inombrable de gens de loi qui se trouvent dans cette isle , n'est pas un moindre fléau pour elle. Les loix féodales font naître des procès à l'infini ; & comme la nation aime beaucoup la chicane , les Avocats & les Procureurs ne manquent pas de profiter de ce goût général

pour ruiner les plaideurs, & s'enrichir à leurs dépens. On compte plusieurs tribunaux établis à Palerme. Le Vice-Roi préside à tous ; il nomme à toutes les charges municipales & militaires ; &, comme Capitaine Général, il commande toutes les troupes de terre & de mer. Il est assisté d'un Ministre, qu'on appelle Consulteur, & qui doit être jurisconsulte, parce qu'il se trouve de droit dans tous les tribunaux, & prend particulièrement connoissance des causes fiscales, en qualité de défenseur & de protecteur du trésor royal. Le tribunal de la grande Cour Royale, est le premier de tous. Il connaît, en dernière instance, de toutes les causes civiles & criminelles, & est composé d'un Président à vie, d'un Avocat Fiscal & de six Juges qui changent tous les deux ans. La Chambre royale dirige l'administration de tous les revenus du Roi. Le tribunal de *la Giunta* exerce, à Messine, la même juridiction que la Chambre Royale à Palerme : il décide encore des différends entre les tribunaux de l'église. Le Consistoire juge les causes qui, par voie d'appel ou de révision, y sont

portées d'après les deux premiers tribunaux. J'ai déjà parlé du tribunal de la monarchie, par lequel les Officiers du Roi, en sa qualité de Légat né du Saint-Siege, décident de toutes les causes ecclésiastiques. Enfin il existe le tribunal de la Croisade, établi pour recevoir l'argent que le Roi retire des permissions qu'il accorde de manger du laitage & des œufs pendant le carême, en vertu des bulles données par les Papes. L'Archevêque de Palerme est Commissaire Général de ce tribunal, auquel ressortissent les tribunaux subalternes de toutes les villes de l'isle, & même de Malthe. Ces dispenses produisent annuellement une somme de 525,000 livres, destinée à l'entretien des galères & des schebecs, pour garder les côtes & les défendre contre les corsaires.

La ville de Palerme a des Magistrats particuliers. Le Capitaine - Justicier, chef de la noblesse, rend la justice criminelle. Cette charge, quelqu'importante qu'elle soit, le cede à celle de Préteur, chargé de l'administration de la ville & des provisions. Il est député du royaume, chef de l'ordre dominal dans le Parlement, & jouit de toutes

toutes les prérogatives du Vice-Roi , pendant son absence. Le Roi nomme tous les ans à cette place extrêmement briguée. La Cour capitanaile & préto-rienne , composée de trois Juges , citoyens de Palerme , est le Conseil du Capitaine-Justicier & du Préteur , dans leurs affaires respectives. On s'occupe principalement dans le Sénat , de ce qui concerne la police des grains & des vivres. Le Préteur est à la tête de ce tribunal , formé de six praticiens , que le Roi change tous les ans.

Les loix de la Sicile consistent principalement dans les réglemens que le Parlement propose , & qui , revêtus de la sanction royale , sont regardés comme les loix fondamentales de l'E-tat. On les appelle *Constitutioni e Capitoli del Regno*. Outre cela , on a le droit Romain , les loix Royales , & les coutumes des villes , qui servent de regle pour les procédures. Toutes ces loix ont été recueillies dans des volumes *in-folio*. Celles qui concernent les criminels , n'ont pas cette barbarie qu'on peut reprocher à des pays qu'on regarde comme plus polisés que la Sicile. Il est permis à tout le monde

*Tome XXVIII.* K

de les visiter dans les prisons. Ceux qui sont arrêtés pour dettes, peuvent se retirer tous les soirs chez eux. Les femmes peuvent passer la nuit avec leurs maris, qui, pour des crimes plus graves, sont retenus en prison. Si les prisons de cette île n'avoient pas été un point insensible du globe pour Montesquieu, il n'auroit pas manqué de rapporter cet usage au climat, qui rend les Siciliens très-amoureux. Les coupables condamnés à mort, ne sont pas effrayés, pour l'ordinaire, à la vue des supplices : ils meurent avec une constance Romaine, & haranguent le peuple. Le bourreau, habillé moitié verd, moitié jaune, est obligé de les exécuter ayant le coucher du soleil. S'ils sont bien vîte expédiés, le peuple bat des mains, pour applaudir le bourreau de s'être bien acquitté de son devoir.

Les troupes de terre, tant infanterie que cavalerie, sont ordinairement sur le pied de dix mille hommes ; mais, en cas de besoin, on peut les augmenter jusqu'à vingt-deux mille. Pour les revenus, ils ne montent pas au-delà de neuf millions de livres : ils consistent principalement dans les impositions sur

les terres, les dons ordinaires & extraordinaire, trois anciens dons gratuits, les fermes, les gabelles, les droits & traites. La plus grande partie est employée à payer les tribunaux, à entretenir le Vice-Roi, les forteresses, les garnisons, &c. Les frais que tous ces objets demandent étant déduits de la somme, on peut juger que le reste, qui entre dans les coffres du Roi, n'est pas bien considérable. Mais il seroit facile, en opérant même le bien de l'Etat, de porter ces revenus beaucoup plus haut. Il ne faudroit qu'exciter l'industrie des habitans, pour tirer le plus grand parti des richesses que la nature libérale donne dans ce pays. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces récoltes abondantes en bled, qui avoient fait, avec raison, appeler la Sicile, par les Romains, *le Grenier de Rome*, de la variété prodigieuse des fruits, des vins excellens, de l'huile, des cannes à sucre, des mûriers en grand nombre pour la nourriture des vers à soie, de la manne, du saffran, enfin des simples les plus rares. J'ajoute que les paturages les plus gras sont arrosés d'une immensité d'eaux de

K ij

source, dont quelques-unes sont minérales & salutaires pour la guérison de différentes maladies ; que les bêtes à laine & à corne s'engraissant tellement, qu'on est, en certains endroits, obligé de les faigner, pour qu'elles ne suffoquent pas ; que les chevaux, autrefois très-renommés, sont encore d'une belle espèce ; que les montagnes renferment des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent ; qu'on trouve des carrières de marbre de plusieurs sortes différentes, une infinité de porphyres, de jaspes, de béril, des émeraudes, des agates, & autres pierres précieuses ; que l'île abonde en alun, en vitriol, en soufre, en salpêtre ; que les mers sont très-poissonneuses, & qu'il y a plusieurs espèces de poissons d'un goût exquis, tels que l'empereur ou *spada*, le thon, les anguilles, & sur-tout celles du Phare.

Cependant au milieu de cette abondance de toutes choses, le peuple est dans la misère. Le commerce qui pourroit dominer sur tout le Levant, est presque réduit à rien, à l'exception du bled, dont on exporte, année com-

commune , trois cents mille salmes , chaque salme valant environ cinq scutiers de Paris. Encore n'en revient - il qu'un profit médiocre aux cultivateurs , qui n'ont pas le droit de le vendre eux-mêmes : ils sont obligés de le donner à leurs Seigneurs sur le pied de la taxe. Ceux-ci sont obligés , à leur tour , de le faire porter dans des magasins appelés *Caricatori* , qui tous se trouvent au bord de la mer. On compte cinq magasins royaux , Grgenti , Sciaccia , Alicata , Jermini , & Castel-a-Mare : le bled y est reçu & conservé par des Officiers du Roi , qui prélevent des droits considérables : ils prennent deux grosses salmes sur chaque cent ; mais ils se rendent caution de la bonté de la denrée , tandis que dans deux autres magasins qui ne sont pas royaux , Siculiana & Terra - nuova , où l'on ne prend que deux petites salmes , valant un dixième de moins , on n'est pas à l'abri des fraudes. On doit encore remarquer que , comme il n'y a point de chemins faits en Sicile , & que tout doit être transporté à dos de mulet , le transport du bled y est très-cher , ce qui , réuni aux autres difficultés que

K iij

le cultivateur éprouve, le dégoûtre d'un travail infructueux pour lui-même, & l'empêche de retirer le double, & peut-être le triple des moissons actuelles.

Palerme qui, avec Messine, est l'entrepôt de tout le commerce extérieur de la Sicile, a peu, ou même point, de grands négocians nationaux. Ce sont les Génois qui l'ont envahi presqu'entièrement. Leur pavillon est le plus connu dans le port. Ils exportent toutes les productions du pays, & importent toutes les marchandises étrangères. Le Sicilien voit ainsi passer ses propres richesses dans des mains étrangères : il végète dans l'indolence, & se détruit lui-même insensiblement. La population, autrefois si nombreuse, est allée depuis long-temps toujours en diminuant. Selon une carte de la Sicile, faite en 1714, & refaite en 1744, laquelle indique exactement le nombre des habitans en chaque endroit, on voit qu'il n'y avoit, à cette dernière époque, que deux cents soixante-huit mille cent soixante-trois feux, qui s'expliquent ici à la lettre, c'est-à-dire, par autant de familles. En

comptant environ quatre individus par chaque feu , le total ne monte qu'à un million cent vingt-trois mille cent soixante-trois habitans. La nature néanmoins semble favoriser la population d'une maniere spéciale dans ce pays. Les femmes y sont d'une fécondité singuliere. Il n'est pas rare d'en voir , sur-tout à Palerme , qui ont eu jusqu'à vingt-huit enfans. A quoi donc faut-il attribuer le déperissement de l'espece humaine ? A la constitution vicieuse de l'Etat , aux loix féodales , au partage inégal des biens , dont la plus grande partie est possédée par les Seigneurs & par les Moines , à la multitude excessive des célibataires qui vont engloutir dans les cloîtres les générations futures , à l'influence du gouvernement Espagnol qui a tout engourdi. Qu'on donne de bonnes loix à la Sicile , & l'on verra ce pays si beau , si vaste , si fertile , monter rapidement au même degré de richesses , de puissance , de gloire où il étoit anciennement parvenu. Il semble n'attendre que le génie d'un Législateur.

C'est à Palerme que j'ai terminé , Madame , mes courses dans la Sicile. Je

n'ai pas vu le reste de la côte septentrionale jusqu'au Phare. Toutes mes connoissances ici m'ont assuré qu'elle n'offre rien de bien intéressant. L'agriculture y est très-négligée , & aucun monument antique digne de curiosité , ne s'y est conservé. On n'y trouve que très-peu de villes ; & les plus considérables , telles que Cefalu , Patti , Milazzo & Termini , ne méritent pas grande attention. J'aurois bien plus désiré de parcourir l'intérieur de l'isle ; mais je vous avoue que j'ai été effrayé de la difficulté des chemins qu'on m'a dit être impraticables en plusieurs endroits , sur-tout dans cette saison. S'il faut en croire un Voyageur qui prétend connoître cet intérieur , « il est » moins déchu de son ancien état , que » les côtes : il a même beaucoup gagné » sur ce qu'il étoit du tems de Strabon. » Les guerres , qui ont tant ravagé les » côtes , l'ont épargné. Les ennemis » ont toujours attaqué les villes situées » sur les côtes ; & après que celles-ci » furent désolées & détruites , celles » de l'intérieur du pays changerent de » maître , sans éprouver le fléau de » la guerre , parce que les villes dé-

„ pendantes reçoivent, sans résistance,  
 „ les maîtres que les Métropoles ont  
 „ reçus après s'être ruinées en leur  
 „ résistant. Outre cela, durant ces guer-  
 „ res, quantité d'habitans des villes se  
 „ réfugioient dans les terres avancées  
 „ & dans les montagnes de l'intérieur :  
 „ ainsi la population s'y maintenoit,  
 „ tandis qu'elle dépérissait sur les bords  
 „ de la mer. De plus, les Barons qui  
 „ possédoient des terres dans l'inté-  
 „ rieur, en faisoient des asyles pour  
 „ les scélérats des grandes villes assises  
 „ sur les côtes, où il se commettoit,  
 „ comme il arrive toujours, plus de  
 „ crimes qu'à la campagne. Enfin,  
 „ quantité de personnes qui, après les  
 „ guerres, après les impôts & après  
 „ les duretés de chaque nouveau maî-  
 „ tre, ne pouvoient plus soutenir le  
 „ luxe & les autres inconveniens des  
 „ grandes villes, se sont retirées dans  
 „ les petites, dans les bourgs & dans  
 „ les villages du milieu de l'isle. Il y a  
 „ plusieurs terres seigneuriales, où l'on  
 „ compte depuis douze jusqu'à cin-  
 „ quante mille ames. La ville de Nico-  
 „ sia, qui est au milieu des montagnes  
 „ de la vallée de Demona, renferme

K v

226 SUITE DE LA SICILE.

„ plus de vingt mille ames , tandis que  
„ Messine , qui est la capitale de cette  
„ province , en contient à peine au-  
„ tant , malgré la beauté de sa situa-  
„ tion & la commodité de son port.  
„ La ville de Piazza , dans la vallée de  
„ Noto , a dix-huit mille habitans : ainsi  
„ sa population surpassé celle de Ca-  
„ tane , la principale ville de cette val-  
„ lée. Il en est de même de plusieurs  
„ autres villes de l'intérieur „.

Un vaisseau Anglois , qui se trouve  
dans la rade de Palerme , doit partir  
incessamment pour Civita-Vecchia. Le  
Capitaine m'a offert un passage ; je l'ai  
accepté avec plaisir , parce que de là  
je serai très à portée de visiter toute  
la Toscane.

Je suis , &c.

*A Palerme , ce 10 Décembre 1758.*



## LETTRE CCCLVIII.

LA TOSCANE.

QUATRE jours de navigation m'ont suffi pour me rendre de Palerme à Civita-Veccchia. Cette ville épiscopale, sur la mer de Toscane, appartient au Pape. Avant Trajan il n'y avoit dans ce lieu, appellé *Centum Cellæ*, qu'un château magnifique, environné de très-belles campagnes. Mais cet Empereur y fit faire des jettées pour contenir la violence de la mer, & pour y construire un port. C'est un des meilleurs de l'Etat Ecclésiastique ; & depuis 1741, il est libre. Les galeres du Pape s'y tiennent ordinairement. La ville est assez bien fortifiée ; mais elle est très-peu peuplée à cause du mauvais air qu'on y respire. J'en partis bientôt pour aller joindre la grande route qui conduit de Rome à Florence. Viterbe est la première ville que je rencontrais. Elle est encore du domaine du Pape, & la capitale de la province qu'on ap-

K vi

pelle le Patrimoine de Saint-Pierre. Les maisons bien bâties , les rues pavées de larges dalles , la cathédrale où sont enterrés six Papes , le palais , l'hôtel-de-ville , la place & les fontaines ornées avec goût , tout rend cette ville une des plus remarquables & des plus jolies de l'Etat Ecclésiastique : elle est située au pied de l'ancien mont Cyminus , auquel elle a donné son nom , & formée des débris d'anciennes cités Etrusques , détruites par les Lombards. Les environs sont couverts de maisons de campagne très-belles , appartenant à des Cardinaux & aux premières Maisons de Rome.

Montefiascone , capitale des anciens Falisques , & située sur une haute montagne , est célèbre par ses bons vins muscats , & par l'épitaphe d'un Prélat Allemand , de la famille des Fugger établis à Ausbourg , & que l'on a nommé ici de Foucris. Quand il voyagéoit , il avoit coutume de se faire précéder par un de ses domestiques qui goûtoit le vin des cabarets , & qui écrivoit sur la porte de celui où il avoit trouvé le meilleur , le mot *est*. Il trouva celui de Montefiascone si excellent ,

qu'il écrivit trois fois le mot *est* en gros caractère sur la porte du cabaret où il s'étoit arrêté. Le maître fut du goût du domestique, & but une si grande quantité de vin, qu'il en mourut sur la place. On l'enterra dans l'ancienne église de *San Flaviano*; & le domestique fit graver sur sa tombe ces paroles, *est, est, est. Propter nimium est, Johannes de Foucris, dominus meus, mortuus est.* Il destina encore la dépouille de son maître à une fondation annuelle de deux barils de vin, que l'on alloit répandre sur la tombe, tous les mardis après la Pentecôte. Cet usage a duré pendant long-tems : mais le Cardinal Barberigo, Evêque de cette ville, a converti dans ce siècle, le prix de ce vin à l'achat de pains que l'on distribue aux pauvres. Du reste, le cabaret où l'on prétend que cet aventure est arrivée, subsiste encore ; il a pour enseigne un gros homme à table, avec cette inscription, *est, est, est*; & l'on a donné le nom d'*Est* au vin du canton, dont l'excès devint si fatal au Prélat Allemand.

La ville de Bolsena, presqu'entièrement ruinée, & dont on a transféré

le siége épiscopal à Orvieto , n'est remarquable que par le miracle du corporal ensanglanté à la fraction de l'hostie , pour convaincre un Prêtre qui doutoit de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Ce fut à l'occasion de cet événement que le Pape Urbain IV , qui en étoit témoin , institua la Fête-Dieu , qu'on célébre depuis chaque année. Bolsena est bâtie sur les bords d'un lac très-poissonneux du même nom , qui a environ trois lieux de diamètre , & dans lequel on voit deux petites isles habitées , l'une appelée Martina , & l'autre Bifentina. La célébre Reine Amalasonte , mere d'Atalaric , Roi des Goths , fut enfermée dans la premiere , & mise ensuite à mort par les ordres de Théodat. Aquapendente , tire son nom d'une cascade naturelle qui tombe d'un rocher , sur lequel cette petite ville est située , dans la province d'Orvieto , l'une des treize provinces de l'Etat Ecclésiaistique. Radicofani a long-tems appartenu aux Papes : c'est aujourd'hui la première place des Etats de Toscane. Tout consiste dans un château que sa position , sur une montagne élevée , mes-

encore plus à l'abri de toute insulte, que ses fortifications qui tombent en ruines. Jusques-là la route que l'on fait en grande partie sur les montagnes de l'Apennin, en venant de Rome, n'est véritablement intéressante que pour un naturaliste. On trouve sur ces montagnes plusieurs volcans éteints, de la lave, des substances vitrifiées, des pierres-ponces, & d'autres indices de l'existence de ces volcans. La montagne même sur laquelle est le château de Radicofani, n'est qu'un rocher volcanique, élevé, isolé, environné de tous côtés de marne, & composé de différentes sortes de laves. Montepulciano n'en est pas éloigné. Cette ville épiscopale, bâtie près de la rivière de Chiana, anciennement le *Clanis*, est renommée par ses bons vins. Elle a vu naître Ange Politien, un des savans qui ont le plus contribué, par leurs écrits, au rétablissement des lettres en Europe, & le célèbre Cardinal Bellarmin, neveu, par sa mère, du Pape Marcel II. De là jusqu'à Sienne, le trajet est fort court.

Les environs de cette ville sont très-fertiles & très-bien cultivés; les cam-

pagnes sont riantes, & les habitans vifs & enjoués. La ville elle-même située dans les montagnes de l'Apen-nin, est une des principales de la Toscane. Selon l'opinion la plus commu-ne, elle doit son origine aux Gaulois Sénonois, lorsqu'ils pénétrèrent en Italie sous la conduite de Brennus. Quoi qu'il en soit, elle devoit être anciennement très-considerable, puis-que les Etruriens la comptoient parmi leurs douze cités principales. Les Ro-mains y envoyèrent, du tems d'Au-guste, une colonie sous le nom de *Sena-Julia*. Après la chute de l'Empire Romain, divers tyrans s'en empare-rent : mais elle brisa leur joug, & s'é-rigea en République libre & indépen-dante, qui se soutint contre les forces de Florence & de Pise. Elle devint dès-lors célèbre par le nombre de ses ha-bitans, par leur industrie, par leur commerce & par leurs richesses. Mais la manie d'innover dans le gouverne-ment, porta la première atteinte à leur liberté. En 1200, ils avoient établi un Conseil des Neuf, qui fut bientôt cassé. Les intrigues de quelques parti-culiers le firent rétablir quelques an-

nées après. Il se trouva parmi eux un homme adroit & ambitieux , qui se rendit maître des affaires : c'étoit Pandolfo Petrucci. Usurpateur de la liberté de sa patrie , il laissa son espece de souveraineté à ses descendans , qui ne la retinrent qu'autant de tems qu'ils furent en état d'étouffer les divisions entre la noblesse & le peuple. Elles éclaterent enfin au point que les mécontents appelerent des Princes étrangers pour soutenir leurs prétentions. Les Espagnols s'en rendirent d'abord les maîtres , ensuite les François commandés par le brave Montluc qui y fut bientôt assiégé par une armée nombreuse. Il se défendit pendant dix mois , avec le courage le plus intrépide , quoiqu'il n'eût que peu de troupes , la plupart étrangères , peu de vivres & de munitions , & ne se rendit qu'après avoir obtenu la capitulation la plus honorable & la plus sûre pour la garnison & pour les habitans. Il exigea encore qu'il se retireroit librement sans signer le traité , ne voulant pas , disoit - il , qu'on vît jamais le nom de Montluc dans aucune capitulation. Philippe II , Roi d'Espagne , étant maître paisible de Sienne , la céda , avec ses dépendances , en

1557, à Côme I de Médicis, Grand Duc de Toscane, sous la clause de la tenir de lui en fief. Quelque doux qu'ait été l'empire des Princes de la Maison de Médicis, Sienne s'est dépeuplée peu-à-peu, en perdant sa liberté. Les factions ont cessé; mais la langueur & l'insoufiance ont succédé à l'amour de la patrie. On y comptoit plus de cent mille habitans: elle n'en a pas aujourd'hui vingt mille. Quoique fournie aux Grands Ducs de Toscane, on y a cependant laissé subsister une ombre de ses droits républicains. Elle a conservé des Séenateurs, un Capitaine du peuple, & des Juges particuliers.

Sienne est bâtie sur le penchant d'une montagne, dans laquelle on a creusé des souterreins qui sont fort curieux. Plusieurs maisons avec des jardins, sont adossées à cette montagne: ce qui en rend l'aspect fort agréable. Mais cette position rend les rues de la ville inégales & tortueuses; & comme elles sont pavées de briques posées sur champ, il arriva souvent qu'elles sont mal-propres. La plupart aboutissent à une place qui est au centre de la ville, & la seule qu'on ait pu y ménager. On l'appelle *la Piazza del Campo*.

Elle est entourée, en grande partie, de portiques couverts, du palais de la Seigneurie, ou Hôtel - de - ville, bâtiment décoré de fort bons tableaux, & de quelques principaux édifices. Sa forme intérieure ressemble à une coquille. Tout à l'entour on a pratiqué une terrasse assez large pour laisser passer les voitures, & où le peuple peut se placer comme sur un amphithéâtre, lorsqu'on donne quelque spectacle dans la place. Les plus fréquens sont ceux de la course & de la lutte des *Pugni* ou des coups de poingts. Ce vilain jeu expose souvent les plus faibles à se retirer avec les yeux pochés, & des contusions au visage. On inonde la place, quand on veut, par le moyen d'une fontaine abondante, revêtue de marbre, ornée de statues, & située à une des extrémités. Malgré l'ancienneté de la ville, on n'y trouve point de monumens antiques. Plusieurs bâtiments, revêtus de marbre, annoncent une certaine magnificence; mais c'est dans le goût gothique: ils n'approchent pas de ceux de Florence.

Le plus beau sans contredit, & le

seul vraiment beau , est la cathédrale. Après Saint Pierre de Rome , c'est l'édifice le plus curieux en ce genre. Quoique gothique , ce vaste vaisseau est très-majestueux. Il fut commencé dans le treizième siècle , par Giovanni da Pisa , & achevé en 1333 par Agostino & Agnolo , habiles architectes Siennois. Je ne finirois pas , Madame , si j'entreprenois de vous en faire la description. Il me suffira de vous dire que cette église est revêtue en dehors & en dedans , de marbre noir & blanc ; que le portail est percé de trois portes avec un ordre de colonnes bien entendu , & chargé dans la partie supérieure d'une multitude de statues , de bustes , de pointes ou campanilles gothiques , d'arabesques , & d'autres ornemens de ce genre , dont plusieurs ont été dorés ; que la voûte de l'intérieur est azurée ; qu'à chaque pilier sont des statues d'Apôtres & de Papes Siennois , en marbre blanc , plus grandes que le naturel ; que la coupole est soutenue par des colonnes de marbre , le maître autel composé de différentes especes de marbre d'un très-beau travail , ainsi que le tabernacle de bronze

doré , & les grands candelabres qui sont au - devant. Une des choses les plus singulieres , c'est une suite de bustes de Papes ou d'Anti-Papes , en terre cuite , que l'on voit autour de la nef , sur une espece de galerie. Ils sont au nombre de cent soixante-dix , & finissent à Alexandre III. La chapelle Chigi est d'une magnificence que rien n'égale. Construite par les ordres du Pape Alexandre VII , elle est incrustée en grande partie de lapis-lazuli , avec des ornemens de bronze doré , sur les dessins du Cavalier Bernin. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre vert ; & dans quatre niches , on a placé des statues de marbre blanc , dont deux très - belles , la Madeleine & le Saint Jérôme , sont du même Bernin. On voit aussi dans la même chapelle , deux bons tableaux de Carle Maratte , la fuite en Egypte & la Visitation. Mais ce qui captive sur - tout l'admiration , dans la cathédrale , c'est le pavé en mosaïque , & représentant les traits remarquables de l'ancien & du nouveau Testament , les Prophetes , les Sybilles , les Apôtres , ou d'autres sujets historiques. Le sacrifice d'Abra-

ham , le passage de la mer rouge , & l'histoire de Moïse qui ornent le pavé du chœur , ont été dessinés par Beca-fumi. L'exécution répond à la beauté du dessin. Ce sont des tableaux d'aussi grande maniere que les plus beaux de Raphaël. Une partie de l'ouvrage a été faite en 1424 , & une autre en 1521. Des chef - d'œuvres de peinture & de sculpture ajoutent à la beauté de cette église. On y voit des tableaux de Pé-rugin , de Raphaël , de Pinturicchio , du Calabrese , &c. & des statues précieuses de Michel-Ange , de Donatelli , de Mazzuoli. On voit même dans une grande salle , appelée la bibliothèque , à côté de la croisée à gauche , un groupe représentant les trois Graces , qu'on prétend avoir été trouvé dans les ruines de la citadelle d'Athènes , & qu'on attribue au Sculpeur Sophronisque , pere de Socrate. Cet antique , vrai ou faux , ne fait pas la gloire de l'auteur.

Je pourrois citer encore plusieurs autres églises de Sienne , décorées par des tableaux & des statues des meilleurs maîtres. Le morceau le plus remarquable , est un tableau qu'on con-

serve aux Dominicains : il a été peint sur bois par Gui de Sienne, en 1221, comme l'annonce l'inscription qu'on lit au bas, & représente la Vierge ayant l'Enfant Jesus entre ses bras. Le dessin est d'assez bonne maniere, & la couleur encore fraîche. Les Siennois prétendent que ce Gui est le restaurateur de la peinture, & disputent ce titre à Cimabué à qui les Florentins ses compatriotes, l'attribuent de concert avec le reste de l'Europe. Il est certain que le Cimabué n'est venu au monde qu'en 1240 : par conséquent il est postérieur à Gui de Sienne ; mais celui-ci n'a fait qu'un tableau au hasard ; & Cimabué en a plusieurs qui lui firent, de son tems, une grande réputation, & qui lui méritent justement la gloire d'être regardé comme le véritable restaurateur de la peinture en Italie. J'ai lu cependant dans la *Venona illustrata* du Marquis Maffei, un trait qui prouve, ce me semble, assez victorieusement que la peinture, & même la peinture à l'huile, étoient exercées en Italie, non - seulement avant Cimabué, mais encore avant Gui de Sienne. Cet auteur rapporte, qu'il

existe à Vérone des tableaux du douzième & du treizième siècle, peints à l'huile & assez bien exécutés. Il prend de là occasion de s'élever contre les écrivains de la Toscane, qui, dans la vue d'exalter leur patrie & de lui attribuer la renaissance de tous les arts, ont affecté de ne pas parler des heureuses tentatives que l'on avoit faites dans d'autres pays, pour arriver au même but. On pourroit lui répondre, que c'est un malheur pour les peuples de ne pas avoir de pareils écrivains, parce qu'ils sont, en quelque sorte, maîtres des réputations. D'ailleurs les Toscans, témoins de la protection éclatante accordée par leurs Souverains à la peinture, de l'émulation excitée parmi les artistes, des principes qu'ils ont créés ou perfectionnés, des chef-d'œuvre sortis de leurs mains, n'ont-ils pas eu raison de les regarder comme les restaurateurs de cet art enchanteur ?

Vous imaginez bien, Madame, que me trouvant à Sienne, je n'ai pas négligé d'aller voir la maison qu'habitoit Sainte Catherine, qui a si fort illustré cette ville, & qui n'est pas moins célèbre dans l'histoire civile que dans

dans celle de l'église. Née en 1347, d'un teinturier nommé Jacques Benincasa, elle embrassa de bonne heure l'institut des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique. La réputation de sa sainteté éclata bientôt. Elle fut choisie pour aller à Avignon réconcilier les Florentins avec le Pape Grégoire XI; & l'on assure que ce fut elle qui détermina ce Pontife à quitter cette ville, & à fixer sa résidence à Rome. Elle écrivit contre le grand schisme qui commençait à se former, & mourut à Rome en 1380, âgée seulement de trente-trois ans. Le Pape Pie II la canonisa en 1461. Sa maison de Sienne a été convertie en une chapelle. La plus grande pièce est remplie de grands tableaux, où l'on voit les principales circonstances de la vie de la Sainte, & ses miracles les plus signalés. À côté est une petite chambre dans laquelle J. C. lui apparoissoit, & par derrière un cabinet où elle couchoit à platte-terre. On a revêtu d'argent les briques sur lesquelles elle reposoit sa tête. Dans un oratoire tout près de là, on conserve le tableau du Crucifix qui

imprima les stigmates à Sainte Catherine. Les Magistrats de la ville le tiennent sous la clef; & l'on ne peut le voir qu'avec une permission expresse de leur part. Ces apparitions de J. C. à la Sainte étoient très-fréquentes : elle étoit instruite immédiatement par lui-même, & faisoit part des conversations qu'elle avoit avec lui à son confesseur Raimond de Capoue, Dominicain, qui fut ensuite Général de son Ordre. Les choses extraordinaires qu'il apprenoit, lui donnerent des soupçons : il se méfioit de l'imagination d'une fille, que les austérités pouvoient enflammer encore davantage. Mais un jour qu'il étoit avec elle, il vit tout-à-coup le visage de Catherine transformé en celui d'un homme de moyen âge, ayant une barbe médiocre, & dont le regard étoit si majestueux, qu'il ne pouvoit être que celui du Sauveur. Il ne fut plus alors possible au confesseur de douter : il crut à toutes les révélations de sa pénitente, dont il a écrit la vie.

L'hôpital de *S. Maria della Scala*, est un édifice vaste, bien bâti, & décoré de quelques bons morceaux de peinture. On y reçoit des malades, des

pèlerins & des enfans-trouvés. Cette ville est le siège d'un archevêché, que le Pape Pie II, *Æneas-Sylvius Piccolomini*, qui en étoit originaire, érigea en 1459. Elle a encore une université érigée en 1357, dans laquelle est une bibliothèque publique. Le goût des sciences & des belles-lettres est répandu si généralement à Sienne, qu'on y a formé plusieurs académies. Il y en a de toutes sortes, & sous des noms qui vous paroîtront bien bizarres, peut-être même ridicules. L'académie des foudroyés, ou hébêtés, *academia degli intronati*, qui fut une des premières de l'Italie, & qui joint la morale à la littérature; l'académie des grossiers, *academia degli rossi*, qui s'occupe spécialement de la poésie dramatique; l'académie sans nom, *academia degli innominati*, qui a encore pour objet les belles-lettres; l'académie des sciences, *academia fisico-critica*, dont on a des mémoires très-estimés; l'académie de botanique, *academia degli ardenti*. Enfin les Théologiens, les Médecins, les Jurisconsultes tiennent des assemblées qui sont des espèces d'académie. Tout le monde a ici la rage

L ij

d'appartenir à quelque corps littéraire, comme si les sciences gagnoient beaucoup à ces associations; & tout le monde se pique d'être savant, bel-esprit, ou a des prétentions à l'être. Mais ce sont sur-tout les improvisateurs, *poeti improvisatori*, qui dominent.

Savez-vous, Madame, ce que c'est qu'un être de cette espece? Représentez-vous un homme possédé du démon de la poésie, doué de la malheureuse facilité de parler en vers sur le champ & sur toutes sortes d'objets sérieux, plaisans, héroïques, burlesques. Se trouve-t-il dans les rues, dans les promenades, sous le masque? il défie un adversaire, vomit des tirades de vers, écoute à son tour, riposte jusqu'à ce que ce combat poétique les lassant l'un & l'autre, ils se retirent applaudis ou hués par les assistans. S'il n'est pas toujours à portée d'être animé au combat par des rivaux, ou s'ils ne sont pas dignes de lui, il ne laissera pas que de se livrer à l'impression de son enthousiasme: il récitera seul des vers; & le premier inconnu qui lui proposera un sujet quelconque, lui en fera produire trois ou quatre cents tout de suite. La fureur

poétique dont il est transporté, le met hors de lui-même : ou le voit suant, haletant, privé même quelquefois de connaissance. Pendant plusieurs jours il perd l'appétit & le sommeil, & a besoin de meilleurs restaurants pour rétablir le calme dans ses sens agités. Vous m'avouerez que son Apollon lui fait payer un peu cher ses faveurs. Ces especes de fabriques à vers ambulantes, sont fort communes dans la Toscane, particulièrement à Sienne. On y parle beaucoup d'un Chevalier Bernardino Perfetti, qui s'acquit une si grande réputation dans la poésie impromptu, *poezia extemporanea*, que non-seulement il obtint les suffrages de sa patrie & de l'académie des *intronati*, mais qu'il reçut à Rome, dans le Capitole, la couronne de laurier en 1725. On voit dans la cathédrale de Sienne, le monument qui fut érigé à sa gloire.

La haute idée que les Italiens ont du talent des improvisateurs, n'empêche pas que la plupart du tems ces vers produits à la hâte, ne soient pitoyables. Ils peuvent plaire dans le moment ; mais si on les écrivoit, ils paroîtroient, à coup sûr, découssus, extravagans,

L iij

plats, ridicules, & du plus mauvais goût. Le génie a une marche bien différente : il se contente difficilement ; il corrige ; il efface jusqu'à ce qu'il ait saisi le vrai, le beau, le naturel, qui semble ne se rendre qu'à des efforts multipliés. Horace sentoit bien les peines qu'il en coûte pour y arriver, lui qui ne déguisoit pas la difficulté qu'il éprouvoit à faire des vers : mais voyez aussi avec quelle finesse il se moque de cette espece d'improviseur de son tems, qui le défioit à qui en composeroit plus promptement, & qui se vantoit d'en produire des centaines, *sans pede in uno*. Heureusement pour la ville de Sienne, elle peut se glorifier d'avoir donné naissance à des hommes d'un mérite plus réel que tous ces improvisateurs dont elle fourmille. Je ne mettrai pas dans le nombre de ces illustres habitans, Fauste Socin, chef de la secte des Sociniens qui nient la divinité de Jesus-Christ, & qui soutiennent qu'il n'étoit qu'un homme choisi de Dieu. Mais cette ville a donné sept Papes à l'Eglise Romaine, parmi lesquels on compte les deux qui ont le plus contribué à la

grandeur & à la puissance temporelle du Saint-Siege, Grégoire VII & Alexandre III. Elle a produit d'autres personnages célèbres en plusieurs genres, des savans, de bons peintres, d'habiles architectes. On y voit encore aujourd'hui un assez grand nombre de gens d'un mérite réel. La noblesse est une des plus distinguées de l'Italie. Les habitans sont affables, polis, obligeans, d'une société très-agréable. Les femmes y sont charmantes : à la blancheur du teint elles réunissent la vivacité des plus belles couleurs. Elles jouissent d'une plus grande liberté que dans aucun autre endroit de l'Italie. La prononciation de la langue est douce, harmonieuse, & on la parle très-correctement. C'est ici proprement qu'on a lieu de dire, *lingua Toscana in bocca Romana*; c'est-à-dire, que les habitans ont la pureté de la diction de Florence, avec l'agrément de la prononciation Romaine. Tous ces avantages joints à la beauté du climat, à la pureté de l'air, à la salubrité des eaux, à l'abondance de tous les objets de consommation, attirent beaucoup d'étrangers à Sienne, où on leur con-

Seille de séjourner le plus qu'ils peuvent pour apprendre à bien parler l'Italien. Ils y sont accueillis, & ne peuvent que se féliciter des agréments qu'ils trouvent dans les sociétés.

Sienne est la capitale d'un pays, appelé le Siennois ou l'Etat nouveau, qu'on divise en province supérieure, & en province inférieure. Cette ville est dans la province supérieure. On y compte encore Casolé, petite ville assez jolie, dans un canton très-fertile; Pienza, ainsi nommée par le Pape Pie II qui y avoit pris naissance, & qu'il érigea en évêché dépendant du Saint-Siege; Chiusi, autrefois Clusium, très-célèbre sous les Etrusques, & la patrie de Porsenna, non moins illustre par sa grandeur d'ame que par le courage d'Horatius Coclès & de Mutius Scevola, qui combattirent contre lui, & qui ont immortalisé les premiers commencemens de Rome. Cette ville est aujourd'hui dans un état fort misérable, à cause d'un marais voisin qui infecte l'air. La province inférieure est presqu'entièrement formée du pays qu'on appelle *la Mamma*, qui occupe environ quinze lieues d'espace.

le long de la mer , & qui est très-marécageux & fort mal-sain (1). Les villes les plus considérables qu'on y voit , sont Grosseto , évêché , & Massa , autre évêché , où l'air est si mauvais , qu'il a donné lieu à ce proverbe Italien : *Massa ; guarda e passa.* Voilà Massa ; regarde & passe vite. Tous ces endroits sont fort dépeuplés. Au sud-ouest de la *Maramma* est le *Stato degli Prefidii* , ou les Préfides , petit pays qui a appartenu à l'Espagne jusqu'en 1707 , qu'il fut pris par les Impériaux.

(1) Le Grand Duc actuel s'occupe du dessèchement de ces marais ; & ce pays commence à jouir du fruit de son active bienfaisance. L'air y est plus salubre , & le terrain plus habitable. La direction des travaux a été confiée à M. l'abbé Ximenès , ci-devant Jésuite , habile mathématicien , qui a fait creuser des canaux , pour donner un libre cours aux eaux stagnantes , qui a élevé des digues , & exécuté divers ouvrages très-solides. Pour augmenter , ou plutôt pour rétablir la population dans la *Maramma* , le Grand Duc a promis à ceux qui voudroient s'y transporter , de leur donner des terres à cultiver , du bois pour bâtrir des maisons , & de les exempter d'impôts pendant vingt ans.

L v

Il fut cédé, par le traité de 1736, au Roi de Naples, qui y entretient un corps de troupes; & c'est pour cela qu'on lui donne le nom de *Stato degli Presidii*, ou Etat des garnisons. Il ne renferme que le territoire de la ville d'Orbitello; place assez forte qui est au milieu d'un lac, & où l'on ne peut aborder que par une langue de terre. L'isle d'Elbe est au-dessus de *la Mazzam*. Elle avoit également appartenu aux Espagnols, qui la céderent au Prince de Piombino, en se réservant le *Porto Langone*, ville où le Roi de Naples entretient encore garnison depuis la paix de 1736. Le *Porto Ferrai* appartient aux Grands Ducs de Toscane. Cosme I, tuteur du Prince de Piombino, se fit abandonner, en 1537, cette ville avec un mille de terrain à l'entour. Il y fit construire une forteresse qui, par les ouvrages qu'on y a ajoutés depuis, est actuellement une des plus considérables de l'Italie. L'isle d'Elbe a de riches mines de fer, qui ne s'y trouve pas par sillons, mais en grandes masses, dans une montagne de granit, où cent cinquante ouvriers travaillent constamment.

Indépendamment de cette île, dont la plus grande partie dépend du Prince de Piombino, il possède encore vis-à-vis dans le continent, la principauté de ce nom, qui étoit autrefois sous la domination de l'Espagne, & qui après avoir passé depuis à quelques Maisons particulières, appartient aujourd'hui au Duc de Soria, de la Maison de Buoncompagno, de Naples. Son Souverain, sous la protection duquel elle la possède, entretient une garnison dans la ville, appelée également Piombino, où est le siège d'un évêché : elle est assez grande, mais en mauvais état.

La route de Sienne à Florence, qui n'en est éloignée que de onze lieues, est une des plus belles de la Toscane. On ne fait, il est vrai, que monter & descendre, à travers une suite de collines presque continues : mais le pays est fertile & bien cultivé ; & le mélange de vignes, d'oliviers, de terres labourées, de toutes sortes d'arbres & de jolies maisons de campagne, forme des points de vue rians & très variés. Je vous avoue, Madame, qu'à l'approche de Florence, je ne pus me défendre de l'impression qu'excite l'idée

L vi

du grand & du beau. Cette ville est la nouvelle Athenes : elle renferme les chef-d'œuvres les plus précieux en architecture, en peinture, en sculpture ; elle a produit de grands hommes dans tous les genres ; elle est la patrie des sciences & des arts ; elle a le plus contribué à leur renaissance. Je ne connois pas, dans l'histoire moderne, de ville plus intéressante que celle-ci. Rome même lui doit en partie sa gloire actuelle. Léon X & Clément VII, héritiers des lumières de la Maison de Médicis, de laquelle ils descendaient, sont les deux Papes qui ont travaillé avec le plus de succès à rétablir, à embellir cette capitale du monde, à y ranimer le goût des arts éteints pendant si long-tems dans les siècles de barbarie.

Florence, en Italie, *Firenze*, est bâtie sur l'Arno, qui la divise en deux parties inégales, & que l'on y passe sur quatre ponts. La situation est magnifique. La ville est entourée de montagnes & de collines, couvertes de villages, de maisons de campagne, de champs d'oliviers & d'arbres fruitiers de toute espèce. Elle a deux lieues de

tour, & est partagée en quatre quartiers principaux, connus sous le nom de Sainte-Croix, Saint-Jean, Sainte-Marie la Nouvelle, & le Saint-Esprit. Trois sont à la droite de l'Arno ; le quatrième est à la gauche. Les maisons sont bien bâties, les rues belles & larges, bien pavées de grandes pierres, & entretenues dans une extrême propreté. On y compte sept portes, dix-sept places, dix fontaines, deux pyramides, cent soixante statues publiques, cent cinquante églises, dont quarante-huit sont paroissiales, soixante couvens de filles, vingt-huit de Religieux cloîtrés, plus de cent confrairies, plusieurs conservatoires pour les enfans pauvres & les mendians, divers hôpitaux pour les malades & les pèlerins. La population monte de soixante-seize à quatre-vingt mille habitans : elle étoit autrefois bien plus considérable, puisqu'on dit que, lorsque les Médicis parvinrent à s'en rendre les maîtres, il y en avoit trois fois autant. Mais alors on y faisoit un commerce très-considerable. Cette ville est encore le siège d'un archevêché, d'une université florissante,

la résidence des Grands Ducs, la capitale de la Toscane. Enfin de quelque maniere qu'on l'envisage, on a raison de l'appeler Florence la belle; & peut-être cet Espagnol qui disoit, pour donner idée de sa beauté, qu'on ne devoit la laisser voir que le Dimanche, n'employoit-il pas une métaphore trop outrée.

S'il faut en croire certains auteurs, Florence fut fondée par Hercule le Lybien; d'autres prétendent que c'étoit une ancienne ville des Etrusques, ou Tyrrhéniens, divisés en douze peuples qui habitoient douze villes principales, dans une étendue de pays beaucoup plus grande que n'est la Toscane actuelle, puisque l'Etrurie s'étendoit depuis la Ligurie jusqu'au pays des Sabins, & au Latium dont elle étoit séparée par le Tibre. Les Etrusques, que les Romains appellerent Toscans, avoient des connoissances assez profondes des arts. Les idoles, les instrumens de sacrifices, les statues, qui se sont conservés jusqu'à nous, l'indiquent suffisamment. Rien ne le prouve mieux sur-tout que les vases Etrusques dont on nous a donné

de si belles gravures. Leur forme est d'une élégance frappante ; & tout ce qu'on pourroit y désirer, ce seroit plus de régularité dans le dessin des figures. L'ordre Toscan, dans l'architecture doit aussi son origine à ces peuples. Ils étoient fort adonnés au culte des Dieux : mais, selon Plutarque, ils étoient les plus superstitieux de tous les hommes. C'est d'eux que les Romains avoient tiré non-seulement l'art des augures, des auspices, & toutes les cérémonies de leur Religion, mais aussi l'habillement des Rois, des Magistrats, des Pontifes & des Prêtres. Ces mêmes Romains étoient trop voisins des Etrusques, pour ne pas les rendre un des premiers objets de leur ambition & de leurs conquêtes ; ils les subjuguerent bientôt, & ils firent avec eux une confédération dans laquelle ils les traiterent plutôt en vaincus qu'en alliés.

Une si haute antiquité de Florence est disputée par d'autres savans : ils soutiennent qu'elle ne doit son premier établissement qu'à des soldats de Sylla, qui la bâtirent sur le bord de l'Arno, & qui l'appelerent *Fluentia*,

comme pour indiquer sa situation, *ad Arni fluentia*. Ce nom fut changé ensuite en celui de *Florentia*, l'an de Rome 645. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est guere fait mention de cette ville dans l'histoire, avant les *Triumvirs*, *Auguste*, *Antoine* & *Lépide*, qui y envoyèrent une colonie formée des meilleurs soldats de César. Elle devint une des villes municipales les plus considérables de l'Italie. Prise & reprise tour à tour par les Goths, les Grecs & les Lombards, elle fut enfin entièrement détruite, & les habitans dispersés, ce qui dura jusqu'à Charlemagne qui la rebâtit & la repeupla vers l'an 781. A l'exemple des autres villes principales de la Toscane, Florence eut des Souverains particuliers qui prirent d'abord le titre de Comtes, ensuite de Marquis, enfin de Ducs. La fameuse Comtesse Mathilde se trouve dans la suite de ces derniers qui avoient réussi à étendre leur souveraineté sur toute la Toscane. Après la mort de cette Princesse, arrivée en 1115, les villes se mirent en liberté. Florence, érigée en République, confia l'administration des affaires à des

consuls : elle eut de fréquens démêlés avec ses voisins, les Luquois, les Pisans & les Siennois. Malheureuse quelquefois, accablée même par ses ennemis, elle reprit néanmoins toujours le dessus, & conquit plusieurs villes & châteaux dans les environs.

Cependant elle étoit en proie à des dissentions intestines. La noblesse qui la gouvernoit, étoit divisée en deux factions, les *Blancs* & les *Noirs*, qui exciterent des troubles plus violens que dans aucune autre contrée de l'Italie. Les *Guelfes* & les *Gibelins* leur succéderent. Les guerres qu'ils susciterent furent horribles & les ravages affreux. La ville de Florence tâcha de se délivrer du joug des nobles : elle élut d'abord trente-six anciens qui avoient à leur tête un Capitaine & un *Podestat*. On leur substitua douze chefs avec le titre de *Bons-Hommes*, auxquels succéderent des *Prieurs*. Enfin les Plébéiens, maîtres de l'autorité, choisirent seulement parmi eux les *Prieurs* qui étoient au nombre de neuf, & qui ajouterent à leur titre celui de *Seigneurs*. Ils établirent aussi des Magistrats appelés *Gouverneurs*, qui

exerçoient leur autorité pendant un an, & un Gonfalonier qui changeoit tous les deux mois. Pour parvenir à ces charges, il falloit être de quelqu'une des communautés d'arts ou métiers qui divisoient toute la ville. Ce fut la raison pour laquelle les nobles se firent agréger à quelques-unes de ces classes, afin d'avoir part au gouvernement.

L'art de la laine, *arte della lana*, étoit le plus riche & le plus considérable : il fut la principale source de la puissance de Florence, & de toutes les grandes & belles choses qu'elle entreprit. Des marchands, des fabricans, élèverent alors des édifices superbes, qui subsistent encore, augmenterent les possessions de la République, & se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Toscane. Villani, un des premiers historiens de Florence, nous trace ainsi le portrait de ces hommes qui, dès le treizième & quatorzième siècles, fixoient déjà l'attention de toute l'Europe par leurs entreprises & par leurs richesses que leur vaste commerce leur procuroit. « Les viandes les plus communes & les plus viles

« suffisoient , dit-il , à leur sobriété.  
 « Les étoffes dont s'habilloient les hom-  
 « mes & les femmes , étoient , comme  
 « leurs mœurs , simples & groffieres.  
 « Des peaux tenoient lieu d'étoffes.  
 « pour le vêtement de la plupart : elles  
 « leur fournisoient aussi des bottes &  
 « des bottines. L'opulence , ajoute-t-il ,  
 « & le luxe qui regnent de nos jours ,  
 « n'ont rien produit de comparable à  
 « ce qu'avec leur vie pauvre & grof-  
 « siere , nos ancêtres ont exécuté de  
 « grand & de digne de la postérité ».

La Maison de Médicis fut une de celles qui se distinguèrent le plus dans le commerce des laines. Elle étoit déjà établie en 1250 à Florence , où l'on accorda le droit de bourgeoisie à Philippe de Médicis. Sylvestre , un de ses descendans , qui s'étoit attriré l'amour & la confiance du peuple par un esprit supérieur & par un caractère aimable & généreux , fut fait Gonfalonier en 1378. Jean de Médicis eut les mêmes qualités , & posséda la même charge ; il mourut en 1428. Cosme le Grand , ou Cosme le Vieux , son fils , joignit aux qualités de ses peres , les talents les plus rares. Possesseur d'une fortune

immense , & connu dans toutes les parties du monde où il portoit le commerce , il profita du crédit dont il jouissoit parmi le peuple , pour s'emparer de l'autorité. Il eut toute celle d'un Souverain ; & il ne lui en manqua que le titre : mais il ne s'en servit que pour subjuguer les cœurs par des bienfaits. Un de nos meilleurs écrivains , M. de Voltaire , dit à cette occasion que « c'étoit une chose aussi » admirable qu'éloignée de nos mœurs , » de voir ce citoyen qui faisoit tous » jours le commerce , vendre d'une » main les denrées du Levant , & sou- » tenir de l'autre le fardeau de la Ré- » publique ; entretenir des Facteurs & » recevoir des Ambassadeurs ; résister au » Pape , faire la guerre & la paix ; être » l'oracle des Princes ; cultiver les bel- » les-lettres , donner des spectacles au » peuple , & accueillir tous les savans » Grecs que la barbarie des Turcs for- » çoit de s'éloigner de Constantinople ».

Des ennemis jaloux de la gloire de Cosme de Médicis , ou peut-être des patriotes animés du desir de conserver la liberté de la République , réussirent

à le faire exiler. Il se retira à Venise, d'où étant rappelé un an après, il revint jouir à Florence de son autorité, de sa fortune, de ses biens immenses, de la réputation la plus éclatante, & de l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1464, & fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, où la République fit graver sur sa tombe cette courte, mais belle, épitaphe : *Cosmus Mediceus, decreto publico, Pater Patriæ*; Cosme de Médicis, par un décret public, Pere de la Patrie. Pierre de Médicis son fils, quoique dévoré par les douleurs de la goutte, & réduit à la seule liberté de la langue, eut la même prépondérance dans les affaires de l'Etat, jusqu'à sa mort arrivée en 1472. Il laissa deux fils, Laurent & Julien, que la République adopta pour ses enfans. Vous trouverez, Madame, dans l'histoire des révolutions de Florence, des détails fort intéressans sur la conspiration des Pazzi, autre Maison très-distinguée de cette ville, contre ces deux frères. Je me contenterai de vous dire que Laurent ayant épousé Clarice des Ursins, en eut un fils, qu'il fit baptiser avec beaucoup de pompe, suivant l'u-

sage de Florence; & qu'à cette occasion il y eut un tournois, où Julien de Médicis & François Pazzi parurent avec éclat. Camille Caffieri faisoit un des plus beaux ornemens de cette fête. Les deux Chevaliers en devinrent amoureux. Julien fut préféré: il épousa même Camille en secret, & en eut un fils qui fut le Pape Clément VII. Pazzi, furieux de cette préférence, anima toute sa famille, & il n'eut pas de la peine à l'entraîner, ainsi que beaucoup d'autres nobles, dans une conspiration contre les Médicis, à cause de l'envie qu'on leur portoit. Il fut décidé qu'on se déferoit des deux frères en même tems. L'occasion d'exécuter cet horrible projet ne se présenta qu'à une messe solennelle du Dimanche 26 Avril 1478. On prit pour signal le *Domine non sum dignus*. Pazzi se jette alors sur Julien, son rival, le poignarde & le précipite du haut de sa tribune dans l'église. Laurent, plus heureux, en fut quitte pour quelques blessures. Dans l'instant on arrêta Pazzi, & plusieurs autres conjurés, parmi lesquels étoit Salviati, archevêque de Pise: on les pendit, sans forme de

procès aux croisées du palais. Le danger qu'avoit couru Laurent de Médicis ne fit que le rendre plus cher au peuple : il fut déclaré Prince de la République, & se rendit digne de ce titre par ses grandes qualités, & surtout par le noble emploi de ses richesses, qui le fit surnommer le Magnifique. On l'appella aussi le Pere des Muses, à cause de la protection éclairée qu'il accorda aux savans : il accueillit ceux qui fuyoient devant la fureur des Turcs, fit rassembler de tous côtés des manuscrits, établit une académie & prépara la renaissance des arts & des sciences, qui jetterent un si grand éclat quelques années après. Il mourut en 1492, laissant deux fils, Pierre II exilé en 1494, & mort en 1504, & Jean de Médicis qui devint Pape sous le nom de Léon X, & qui fit tant d'honneur à sa Maison par la gloire de son pontificat, par son génie & par l'influence qu'il eut dans les affaires de l'Europe.

Le Pape Clement VII contribua beaucoup plus encore à l'illustration de sa Maison, en faisant épouser sa niece, Catherine de Médicis, au second fils

de François I, qui ne put se refuser aux instances réitérées de ce Pontife. Il fut également heureux auprès de Charles-Quint, qui donna une de ses filles naturelles à Alexandre, fils naturel de Laurent II de Médicis, Duc d'Urbin; & qui, en faveur de ce mariage, le fit déclarer Souverain & Duc de Florence en 1531. Ce nouveau Prince ébloui d'un bonheur si rapide, ne songea qu'à satisfaire ses passions: il fut assassiné en 1537, par Laurencin, son cousin, qui l'avoit attiré chez lui sous prétexte d'une bonne fortune. Cosme I, de la branche cadette des Médicis, lui succéda. Vainqueur de tous ses rivaux, & particulièrement des Strozzi, auxquels il porta le dernier coup à la bataille de Marone, il prit le parti des Espagnols contre les François; & pour l'en récompenser, Philippe II, Roi d'Espagne, joignit au Duché de Toscane le Siennois, & plusieurs autres domaines. L'esprit d'ambition, mais en même tems de sagesse qu'avoit Cosme I, lui fit prendre les moyens les plus propres à rendre sa Maison illustre, & à la décorer de quelque nouvelle dignité. Il obtint, en 1569,

1569, du Pape Pie V, le titre de Grand Duc; titre d'abord contesté, parce que le S. Pere n'avoit consulté ni le Sacré College, ni les Puissances de l'Europe, mais qui fut confirmé dans la suite. Cosme I en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1574. Ce fut un des plus grands hommes de son siecle. Les savans & les artistes n'eurent pas de protecteur plus ardent: il les aimait, les attira auprès de lui, & fit les plus beaux établissemens en leur faveur.

Sa postérité a régné dans la Toscane jusqu'à Jean Gaston, septième Grand Duc, & le dernier de la Maison de Médicis. Son goût pour toutes sortes de débauches, manifesté dès sa première jeunesse, l'avoit rendu incapable d'avoir des successeurs: il mourut le 9 Juillet 1737. Plusieurs années avant sa mort, on avoit disposé de ses Etats. En vertu du traité de Londres, conclu en 1718, l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe V, Roi d'Espagne, avoit été désigné pour Grand Duc de Toscane, comme en étant le plus proche héritier par sa mere Farnese: il avoit même obligé les Florentins, en 1732, à lui prêter foi & hommage.

Tome XXVIII. M

Mais lorsqu'il se fut rendu maître des royaumes de Naples & de Sicile, & que la possession lui en fut assurée par le traité de paix de 1736, il renonça à tous ses droits, sur la Toscane, en faveur de François, Duc de Lorraine, depuis Empereur, à qui ce pays fut cédé comme un équivalent du duché de Lorraine qu'il abandonna à la France. La mort de Jean Gaston rendit le Duc de Lorraine paisible possesseur de la Toscane. Ce Prince a établi à Florence, pour l'administration des affaires, un Conseil de régence, à la tête duquel est le Maréchal, Marquis de Botta, Gouverneur Général du grand duché (1).

(1) L'Empereur François I a fait cession de la Toscane, dans l'année 1765, au second de ses fils, l'Archiduc Léopold. Heureux ce pays d'avoir un Souverain particulier qui réside ! Plus heureux encore d'avoir trouvé, dans celui qui regne actuellement, la sagesse des principes, l'amour des devoirs, réunis à l'affabilité, à la bonté, aux connaissances les plus utiles & les plus variées ! Tout le monde connaît les réglemens admirables qu'il a faits & qu'il fait encore tous les jours pour le bien de l'Etat, pour le progrès des arts, sur-tout de l'agriculture, pour la réforme des loix & des mœurs.

En terminant ce tableau des principales révolutions de la Toscane, permettez-moi, Madame, d'ajouter sur les Médicis quelques réflexions que j'emprunte d'un écrivain. Cette Maison a jeté un si grand éclat, elle est si intéressante pour les amateurs des sciences & des arts, qu'on aime toujours à revenir sur elle. « Les Médicis » régnerent pendant plus de deux siècles; & quoique les Florentins conservassent toujours un ressentiment de leur liberté, ils ne purent s'empêcher de les aimer & de leur être attachés. Déchirée par des factions continues, cette République que avoit besoin de zélés défenseurs qui la missent à couvert des maux que lui avoient fait effuyer les factieux. Il est certain que la Maison de Médicis, dont elle connoissoit depuis long-tems la faine politique, pouvoit mieux la défendre qu'aucune autre Puissance; & si elle s'est contentée d'en être la protectrice, & de laisser à cette patrie, dont les Médicis furent souvent les peres, le titre de République & la liberté, sans en être moins Souve-

Mij

„ rains dans le fait, ils auroient été de  
 „ plus grands hommes. En perdant leur  
 „ liberté, les Florentins eurent le bon-  
 „ heur d'avoir pour maîtres des Prin-  
 „ ces qui ne chercherent qu'à faire  
 „ leur bonheur. La Maison de Médicis  
 „ eut l'adresse de régner par les bien-  
 „ faits autant que par l'éclat de la for-  
 „ tune & du pouvoir. Elle a eu l'art  
 „ de cacher toujours sous des fleurs  
 „ les chaînes qu'elle imposa à sa patrie.  
 „ Elle protégea toujours les belles-  
 „ lettres, & en les cultivant, elle éleva  
 „ jusqu'à elle les artistes qui se trou-  
 „ verent intéressés à la faire connoître  
 „ & à la faire aimer. C'est à ce goût  
 „ qu'elle eut pour les sciences & les  
 „ arts, que nous sommes redevables  
 „ de cette superbe collection que ren-  
 „ ferme la magnifique galerie de Flo-  
 „ rence. „

Je suis, &c.

*A Florence, ce 24 Décembre 1758.*



## LETTER CCCLIX.

## SUITE DE LA TOSCANE.

TOUT étranger qui arrive à Florence, brûle d'impatience de voir cette célèbre galerie, où sont rassemblés tant de chef-d'œuvres dans tous les genres. C'est aussi là que j'ai porté mes premiers pas & mes premiers regards. Vous ne vous attendez pas sans doute, Madame, que je vous fasse le description de toutes les curiosités qu'elle renferme ; elles forment déjà onze volumes *in folio*, sous le titre de *Museo Fiorentino*, & l'ouvrage n'est pas encore achevé. D'ailleurs ces curiosités si propres à exciter l'admiration & les transports d'un amateur qui les observe, sont bien éloignées de conserver le même intérêt dans les descriptions qu'on en trace. Comment seroit-il possible de soutenir long-tems l'attention du Lecteur ? Les détails dans lesquels on est obligé d'entrer, ne peuvent avoir que de la sécheresse ; & s'ils sont mul-

M iiij.

tipliés, ils entraînent bientôt l'é-nui par leur monotonie: Ainsi je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus remarquables.

La galerie du Grand Duc, que l'on appelle ici; *Galleria Medicea*, a été bâtie par les ordres de Cosme I. Ce Prince en confia la direction à Vasari, qui n'eut pas le bonheur de le voir terminé: le dessin de la galerie supérieure où se trouve la riche collection dont il s'agit, n'est pas de lui. Cet édifice sert en quelque sorte de jonction à deux palais, l'un appelé le Palais Vieux, & l'autre le Palais Pitti. Cosme I avoit transporté son domicile dans le premier: mais, comme il le trouva trop petit, soit pour le service du public, soit pour loger sa nombreuse famille, il fit construire la galerie dans laquelle il voulut sur-tout réunir les différens tribunaux auxquels on donne ici le nom de *gli Uffizi*, dispersés auparavant en divers endroits de la ville, & la réunit au Palais vieux par un portique très-bien imaginé pour ne pas gêner la voie publique. Quelque tems après, la Grande Duchesse Eléonore ayant fait

l'acquisition du palais occupé auparavant par la Maison Pitti, Cosme I y transféra de nouveau son habitation, qui depuis a toujours été celle des Souverains de la Toscane. Il fut question d'établir encore une autre communication de ce palais avec la galerie ; & c'est ce que le Vasari exécuta par le moyen d'un corridor couvert, qui a environ mille pas de long. Ainsi ces deux palais, quoiqu'éloignés l'un de l'autre, sont réunis par la galerie, & semblent n'en former qu'un seul.

Le bâtiment de cette galerie est composé de deux ailes, l'une à l'orient & l'autre à l'occident, & d'un corps de logis au midi, en face de l'Arno. Au-devant est une grande cour, ou plutôt une rue, d'environ cent toises de long, ornée des deux côtés de bâtimens uniformes & de portiques. On entre dans cette rue par la grande place du vieux palais, & l'on découvre tout l'ensemble de ce vaste édifice, dont l'architecture est en général de bon goût, quoique, selon des connoisseurs, elle ne soit pas à l'abri de toute critique. Le rez-de-chaussée est occupé en grande partie par

les tribunaux, *gli Uffizi*; & le premier étage, par les artistes qui travaillent pour le Grand Duc, comme ceux des galeries du Louvre à Paris. Au-dessus de ce premier étage, est la fameuse galerie où Cosme I plaça d'abord toutes les curiosités de différents arts, que ses prédécesseurs avoient amassées à grands frais, & que ses descendants ont considérablement augmentées, sur-tout le Cardinal Léopold de Médicis, fils de Cosme II & frere de Ferdinand, né en 1617, & mort en 1678.

Le vestibule qui précède la galerie, est orné d'une grande quantité de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de tombeaux, & de divers autres monumens Etrusques, Grecs & Romains. On y remarque particulièrement deux chiens-loups antiques très-beaux, deux trophées sculptés par Michel-Ange, un gladiateur antique, tenant son épée d'une main, & de l'autre son bouclier. De-là l'on entre dans la galerie, divisée en deux ailes, comme je l'ai déjà dit. Celle du levant a environ quatre cents soixante pieds de longueur, & celle du couchant un peu moins, à cause du vestibule qui est

de ce côté. Le corridor qui les réunit du côté du midi, peut avoir cent pieds. La largeur de ces salles est de vingt-un pieds, & la hauteur de près de vingt. Les plafonds sont des fresques divisées en compartimens, représentant les attributs des sciences & des arts, les vertus civiles & militaires; avec les portraits des Florentins qui, par leurs talens, ont illustré leur patrie, pendant les quatre derniers siecles, dans l'église, la guerre, la politique, la philosophie, la médecine, la jurisprudence & les arts libéraux; ce qui forme une histoire très-intéref-fante de Florence pour cet espace de tems. On y voit aussi les portraits de tous les Princes de la Maison de Mé-dicis, & de plusieurs autres person-nages célèbres. Dans l'intervalle des croisées & le long des murs, on a rangé avec autant de symétrie qu'il a été possible, cinquante-huit statues, & quatre-vingt-neuf bustes antiques. Il y en a peu de bronze parmi ces derniers: ils sont presque tous de marbre, & forment une suite complète de tous les Empereurs depuis Jules-César jus-  
qu'à Alexandre Sévere. On y a joint

M v

les concurrens & les usurpateurs , ainsi que plusieurs têtes de femmes & de filles des mêmes Empereurs. Depuis Alexandre Sévere jusqu'à Constantin , la suite n'est pas si complète. Parmi ces bustes , il s'en trouve encore d'autres des principaux personnages de la Grece & de Rome.

Malgré mon respect pour l'antiquité , j'avoue que cette collection si vantée ne m'a pas fait l'impression à laquelle je m'étois attendu. J'ai bien eu lieu de me convaincre que les productions du génie sont toujours rares , & que dans le beau tems même de l'art , le nombre des sculpteurs médiocres l'emportoit de beaucoup sur ceux qui avoient des talens distingués. Je vais seulement indiquer les statues & les bustes les plus remarquables du côté de l'art. Les statues sont Mercure pensif , Léda , Apollon touchant la lyre , Narcisse , Pâris , le Satyre Marsias , Agripine assise , une Vestale , un Athlete vainqueur tenant un vase , un petit Bacchus par Bandinelli , artiste moderne. Parmi les bustes on distingue Héliogabale , Géta enfant , Antinoüs , Marc - Aurele , Commodoel , Agrip-

pine, Séneque, Sophocle, Cicéron, Caligula, Galba, Brutus, Alexandre mourant, chef-d'œuvre pour la force de l'expression & la grandeur du caractère ; Pertinax très-beau ; Lucius-Vérus, par Michel-Ange ; il est déjà plein de vie, & d'un grand caractère, quoiqu'à peine dégrossi. On voit encore quelques groupes dans cette collection, tels que Vénus assise & l'Amour, un Bacchus & un Satyre, un Bacchus & un Faune, Hercule terrassant le centaure Nessus, antique fort beau, & une copie de Laocoon, par Bandinelli.

Douze chambres ou grands cabinets tiennent à la galerie. Comme elles n'ont point été bâties en même tems, ni par le même artiste, on n'y a observé, ni la même grandeur, ni la même symétrie : mais il n'en est aucune où l'on ne voie des choses très-rares & très-curieuses. La première, dans l'ordre où elles sont placées, est celle des *Peintres*, qui renferme les portraits des Peintres les plus célèbres d'Italie, de France, de Flandres & d'Allemagne, peints par eux-mêmes. Cette collection, si honorable pour la

M vi

peinture , est d'autant plus précieuse , que le mérite seul donne droit d'y être admis. On peut la regarder , dit un auteur , comme une histoire vivante des Peintres : elle fait connoître en même tems leur génie , leurs ouvrages , leur touche , & les traits de leur visage. Ce fut le Cardinal Léopold de Médicis qui invita les Peintres les plus distingués , vivans , à y envoyer leurs portraits : ils s'en firent tous honneur ; & les autres ont ensuite continué. Ces portraits sont au nombre de deux cents , & plusieurs sont de la plus grande beauté. La statue du Cardinal Léopold , en marbre blanc , est au milieu de la salle : il est assis , & tient divers papiers à la main , qui font allusion au goût de ce Prince pour les arts & les sciences. L'inscription qu'on lit sur la base du piédestal , apprend que Cosme III , Grand Duc , a fait ériger ce monument à la gloire de son oncle , & des beaux - arts.

La seconde chambre , dite *des Porcelaines* , en renferme de rares , de précieuses , d'anciennes du Japon & de la Chine , de toute grandeur & de toute forme. On y conserve aussi beaucoup

de vases Etrusques & de vases de terre d'Egypte. C'est par cette chambre qu'on entre dans le corridor qui communique au palais Pitti. Dans la troisième à laquelle on donne le nom des *Idoles*, on voit une suite nombreuse de Divinités antiques de bronze, Egyptiennes, Grecques & Romaines, de Talismans, lampes, trépieds, meubles & instruments de sacrifices. Après le *Museum* du Roi de Naples à Portici, c'est le plus beau en ce genre qu'il y ait en Italie. On a rangé sur deux corniches qui regnent tout autour de ce cabinet, trois cents antiques en bronze, dont quelques têtes sont de grandeur naturelle. Celles de Tibere, d'Antinoüs & de Faustine, sont d'autant plus estimées, qu'elles ont une ressemblance parfaite avec les médailles. Il y a encore dans cette salle quelques tableaux des grands maîtres; & beaucoup de petits tableaux en miniature. A côté de la porte est une colonne torse d'albâtre oriental, haute de sept pieds trois pouces, très-bien travaillée, & d'un seul morceau. On a mis au-dessus une Diane antique de marbre, d'environ deux pieds de haut. La quatrième cham-

bre , appelée *des Arts* , contient plusieurs armoires de marqueterie , où se trouve une grande quantité d'ouvrages d'ivoire , tant tournés que sculptés , mais qui n'ont d'autre mérite que l'extrême délicatesse du travail. Une chose beaucoup plus singuliere & d'une imagination bizarre , c'est une caisse dans laquelle un certain Gaëtano Zummo , Sicilien , qui vivoit sur la fin du siecle dernier , a représenté en cire coloriée au naturel , un sépulchre plein de différens cadavres , dans tous les états où ils peuvent être depuis l'instant de leur mort jusqu'à leur entiere dissolution. Quelques - uns paroissent être rongés de vers. Dans une autre caisse , il a rendu avec une vérité aussi affreuse que révoltante , plusieurs pestiférés morts ou mourans. Cette même piece est ornée de plusieurs tableaux de Peintres anciens , parmi lesquels il s'en trouve de très - beaux. La cinquième dite *des Flamands* , est entièrement destinée aux Peintres de cette nation. Il y a cent-cinquante tableaux de Rubens , de Vandick , de Métis , de Paterneff , de Wanderneff , de Breughel , de Mieris , de Gerard Dow , &c. La maniere

de tous ces artistes est connue. La sixieme chambre *des Mathématiques*, est remplie de divers instrumens de mathématiques, de physique & d'astronomie, entr'autres de deux globes, l'un céleste & l'autre terrestre, qui ont deux pieds de diametre, & d'un miroir ardent avec lequel on pourroit faire d'assez fortes expériences.

Enfin nous voici arrivés, Madame, à la septième chambre, celle *de la Tribune*, celle où la peinture & la sculpture semblent disputer à qui captivera avec le plus d'empire l'admiration des spectateurs. C'est-là que les yeux se portent d'abord sur six statues antiques du premier ordre, rangées sur des piédestaux à quelque distance du mur; mais ils s'arrêtent bientôt sur la célebre statue de Vénus, connue sous le nom de *Vénus de Médicis*, qui est dans le fond de la tribune, vis-à-vis la porte. Elle est toute nue, d'un marbre fin & blanc, dont la couleur est si belle & si nette, qu'il paroît transparent. Sa hauteur est d'un peu plus de cinq pieds; ce qui est la plus belle proportion de la taille des femmes. Elle seroit même un peu plus grande, sans l'attitude de

mouvement que lui a donnée l'artiste , en lui faisant plier en avant le genou droit , & avancer tout le corps qui est légèrement courbé. Vous avez sans doute vu tant de copies de ce chef-d'œuvre de l'art , que je ne m'arrêterai pas à vous en faire une plus ample description. D'ailleurs , si vous voulez vous en former une idée juste , vous n'avez qu'à lire ce que dit Lucien de la Vénus de Gnide dans le dialogue des amours. Tous les détails qu'il en donne , conviennent parfaitement à la Vénus de Médicis. Ce sont les mêmes formes , les mêmes levres à demi-ouvertes , le même sourire enchan- teur , la même situation des mains , la même beauté des proportions , les mêmes graces dans les contours. On ne peut pas cependant assurer que cette Vénus soit celle de Gnide , qui avoit été faite par Praxitele ; on ignore même le nom de l'artiste , quoiqu'on lise sur la base qu'elle a été faite par Cléomenes , fils d'Apolodore , Athénien : mais on révoque en doute l'authenticité de cette inscription , qui paroît avoir été mise après-coup sur un marbre rapporté sur la base. Cette statue fut trou- vée à Tivoli , dans *Villa Adriani* , mais

cassée en cinq endroits, qu'on a restaurés ou rajustés aussi bien qu'il a été possible. Des connoisseurs trouvent que les bras ne répondent pas à la beauté du reste de la figure; ce qui leur donne lieu de douter s'ils n'ont pas été restaurés: mais on assure à Florence qu'ils sont antiques.

A côté de la Vénus de Médicis, est une autre statue de Vénus, appelée Céleste ou Pudique. Son visage a un air de gravité & de modestie divin. Elle a la main droite élevée au-dessus du front, & paroît toucher une touffe de cheveux annellés. De la main gauche elle retient la draperie qui la couvre jusqu'au-dessus de la ceinture: le reste du corps est nud. Cette figure est de la plus grande beauté. Une troisième Vénus appelée *Vénus Victrix*, Vénus victorieuse, à cause de la pomme qu'elle tient à la main, est beaucoup plus grande que nature. Le voisinage des deux autres lui fait tort. Un Faune entièrement nud, jouant des cimbales, & ayant un pied sur le *scabilia*, espece de soufflet qui rendoit des sons à peu-près comme les soufflets qui sont au-dessous des oiseaux de bois, dont s'amusent les

enfans, est une des plus belles statues antiques qui aient été conservées. L'expression du mouvement est admirable. La tête & les mains ont été restaurées par Michel-Ange, mais de maniere qu'elles répondent à la beauté du reste de la figure. Les Lutteurs forment un groupe excellent trouvé à Rome vers la fin du treizième siecle. Malgré la difficulté de l'exécution, on ne trouve point de parties foibles dans cet ouvrage. Un autre non moins remarquable, est l'Espion ou le Rémouleur, *Arrotino, Rotatore*: il représente un homme entièrement nud, dans une attitude gênée, presqu'accroupi, aiguisant un couteau, mais prêtant l'oreille à une conspiration qui a donné lieu à bien des discussions, sans qu'on ait pu éclaircir encore qu'elle est la conspiration que ce Rémouleur alla découvrir ensuite au Sénat de Rome. Quoi qu'il en soit, cette figure est pleine d'expression, d'un mouvement simple & naturel. La tête sur-tout est de la vérité la plus frappante, & traitée de la meilleure maniere.

Derriere ces statues, on a rangé,

contre le mur, plusieurs petits antiques, qui ne sont pas de ce premier ordre, mais qui néanmoins ont des beautés. Les tableaux qu'on voit sur ce même mur, sont bien plus précieux. C'est-là que l'on peut dire véritablement que la peinture étale ses chef-d'œuvres. C'est-là que se trouvent les deux Vénus du Titien. Celle qui a un petit chien couché à ses pieds, est une des plus belles choses que l'on voie en Italie. L'autre Vénus n'est pas si parfaite : la couleur en paroît bise; & le choix de nature est moins agréable. C'est-là que l'on voit encore un Saint Jean-Baptiste admirable de Raphaël, deux Vierges du même auteur, une Vierge du Guide, une du Corrège, une du Titien, une d'André del Sarto, un Satyre présentant une corbeille de fleurs à une Nymphe, par Annibal Carrache; J. C. disant aux Pharisiens, *rendez à César ce qui est à César*, par Michel-Ange de Caravage, une Sainte-Famille de Parmesan. Tous ces morceaux, & plusieurs autres que je suis obligé de passer sous silence, sont dignes de la plus grande admiration, & s'il y a quelque critique à en faire, je la laisse

à des connoisseurs plus habiles que moi.

La tribune renferme encore quelques autres objets d'un grand prix, tels que deux armoires remplies de toutes sortes de vases & bijoux de cristal de roche, de lapis-lazuli, & autres matières inestimables, parfaitement travaillées. Une autre armoire est décorée de topazes, rubis, &c., & de quantité de bas-reliefs ciselés en or, & très - proprement exécutés. On a placé dans le milieu une grande table octogone, à ouvrage de rapport, imitant les fleurs & les fruits, aussi bien qu'on peut le désirer dans ce genre d'ouvrage. Ce fallon est de forme octogone, exécuté sur les dessins de Buontalenti : il prend son jour par huit fenêtres pratiquées sous la voûte, & garnies de vitres de cristal. Le plafond est en forme de coupole, incrustée de nacre de perle; & le parquet est orné de compartimens de marbre, répondant au plafond. Les murs sont tapissés de velours cramoisi. Enfin tout répond à la beauté de la destination de ce fallon; & je ne crains pas de dire que la précieuse collection qu'il

SUITE DE LA TOSCANE. 285  
renferme, mériteroit seule qu'on fit  
le voyage d'Italie.

La huitième chambre, *de l'Hermaphrodite*, prend son nom de la célèbre statue aux deux sexes qu'on y voit. Ce bel antique est de marbre blanc. L'hermaphrodite y est représenté couché sur une peau de lion. On montre dans la même pièce une infinité de dessins des plus grands maîtres, particulièrement de Michel-Ange & de Raphaël, & une armoire remplie de trois ou quatre cents tableaux en miniature, très-bien peints, que le Cardinal Léopold de Médicis faisoit transporter à Rome pour orner sa cellule pendant les conclaves. A côté de la porte est un Priape monstrueux, figure obscène qu'on a soin de recouvrir d'une tête de lion de carton peint, pour la dérober aux regards des personnes modestes.

La neuvième chambre, dite *des Médailles*, contient le plus riche médailleur de l'Italie. On y compte environ douze mille médailles, parmi lesquelles il y en a plusieurs grecques en grand bronze, toutes très-rares. Le nombre des camées & des pierres gra-

vées est , dit-on , de trois mille. Les bons connoisseurs ne font cas que d'une trentaine. Les murs de cette pièce sont couverts de tableaux des meilleurs maîtres modernes , tels que l'Albane , Suttermans , Vélasco , Pierre de Cortone , &c.

La dixième chambre , appelée l'*Ar-fenal* , est en quelque sorte , le rebut de la galerie , c'est-à-dire qu'on y a placé tout ce qu'on n'a pas jugé digne d'y entrer. On y trouve cependant des choses très-précieuses , entr'autres cent vingt cartons remplis de dessins & d'estampes des meilleurs artistes de l'Europe. A côté est un petit cabinet où l'on conserve plusieurs grands vases Etrusques , des bas reliefs , &c.

La onzième chambre porte le nom du *Tabernacle* , à cause du tabernacle & de l'autel destinés pour la magnifique chapelle de Saint-Laurent. Le travail de ces deux morceaux , qui ne sont pas achevés , & qui vraisemblablement ne le seront jamais , est cependant très-estimé : ils sont incrustés de pierres de bijouterie très-rares.

Enfin la douzième & la dernière

chambre , est la *Salle d'armes* , remplie d'armures de toute espece & de différentes nations , avec divers instrumens militaires.

J'ai déjà dit que les ouvriers qui travaillent pour le Grand Duc , avoient leur logement dans le premier étage de la galerie. C'est-là qu'on voit des tableaux en mosaïque , mais bien inférieurs à ceux qu'on exécute en ce genre à Rome. Dans ce même étage est aussi l'académie de peinture , sculpture & d'architecture , si célèbre autrefois , si pauvre aujourd'hui en habiles artistes , & la bibliotheque Magliabechi , qui porte le nom de celui à qui elle a appartenu. On y trouve des manuscrits & des livres fort rares ; elle est ouverte trois fois la semaine. Tels sont , Madame , les principaux objets de curiosité qu'on admire dans cette fameuse galerie de Florence. Je n'ai pu vous indiquer qu'une foible partie de cette immense collection , à laquelle on ne sauroit employer trop de tems & d'attention , si l'on vouloit en saisir toutes les beautés.

Vous allez me demander peut-être

s'il est possible, après cela de trouver à Florence des monumens capables de satisfaire la curiosité d'un étranger. Je vous répondrai qu'il en existe plusieurs autres dignes de ses regards & même de son admiration. Les palais & les églises ne le cedent en rien à tout ce qu'on voit de plus superbe en ce genre dans l'Italie. Mais avant que d'entrer dans quelques détails à ce sujet, permettez-moi de vous rapporter ici quelques réflexions d'un très-habille connoisseur dans les arts, & qui les honore par ses talens (M. Cochin) sur le goût d'architecture qui regne dans cette ville. « L'architecture, à Florence, est, » dit-il, en général de bon goût; ce « qui est d'autant plus à remarquer, » que dans presque toutes les autres « villes de l'Italie, le goût est entièrement corrompu. A force de vouloir chercher du nouveau, on a perdu l'idée du beau : les caprices les plus extravagans y sont devenus l'architecture à la mode, & la plus applaudie. Il en faut cependant excepter quelques artistes ou amateurs, qui frondent ces nouveautés en Italie, comme nous blâmons le mauvais goût

» goût de nos derniers tems en France :  
 » mais enfin nous voyons la fin de ces  
 » mauvaises modes , tandis que les  
 » gens de mérite , en Italie , se plai-  
 » gnent sans espérance d'amélioration.  
 » Soit que le goût trop mâle qui re-  
 » gne dans la plupart des anciens édi-  
 » fices de Florence , ait retardé par  
 » son excès contraire , la gradation in-  
 » sensible qui conduit au colifichet &  
 » au mauvais goût , il est certain que  
 » les édifices modernes de cette ville  
 » tiennent encore au bon goût. On  
 » voit , tant anciens que modernes ,  
 » de petits palais qui sont d'une grande  
 » beauté , sur-tout pour les fenêtres  
 » & les portes : mais il y a plusieurs  
 » de ces mêmes palais qui sont d'une  
 » architecture trop rustique. C'est un  
 » bien foible reproche en comparaison  
 » de ceux qu'on a droit de faire aux  
 » autres villes d'Italie , & que nous  
 » devons nous faire à nous-mêmes ».

Le palais Pitti , où les Grands Ducs de Toscane font leur résidence ordinaire , mérite à bien des égards les éloges qu'on donne aux principaux édifices de Florence. Il a conservé le

nom de Luc Pitti , citoyen très-opulent & très - distingué de cette ville , qui le fit commencer en 1460 , sur les dessins de Brunelleschi. Le dérangement survenu dans les affaires de sa famille , obligea un de ses descendants à le vendre à la Grande Duchesse Eléonore , épouse de Cosme I , qui fit ajouter les deux ailes. Les appartemens sont de la plus grande magnificence ; ils sont ornés de lambris dorés , de lustres , d'urnes , de tables incrustées de lapis-lazuli , de pierres précieuses , &c. Mais ce qui frappe le plus , ce sont des tableaux des plus grands maîtres , parmi lesquels on distingue une Vierge de Raphaël , appelée la *Madona della Sedia*. C'est un des plus beaux morceaux de ce grand homme ; & il ne laisse d'autre sentiment que celui de l'admiration. La bibliothèque est considérable , & composée de très-bons livres. On y trouve peu de manuscrits anciens & en langues étrangères : ils ont été transportés à la magnifique bibliothèque de Saint-Laurent ; mais il y en a beaucoup de modernes fort intéressans , particulièrement celui qui contient la relation des voyages de Cosme III en France .

en Angleterre, en Hollande, en Espagne & en Italie, avec les vues très-exactes de tous les endroits où il s'étoit arrêté. Le jardin du palais s'appelle *Boboli* : il a plus de cinq cents toises de long sur un terrain inégal, dont on a tiré cependant le plus grand parti pour y mettre de la variété. Des gazons champêtres & des parterres de fleurs, de grandes allées & de petits bosquets, des grottes, des nappes d'eau, des fontaines, des statues, forment le coup-d'œil le plus agréable. Parmi ces statues, on en remarque quatre de Michel-Ange, destinées au mausolée du Pape Jules II : elles ne sont qu'ébauchées; mais elles ont déjà un grand caractère.

Le palais vieux, *Palazzo Vecchio*, étoit autrefois le lieu principal où la République de Florence tenoit ses assemblées. Les Médicis l'occupèrent ensuite, lorsqu'ils s'emparerent du pouvoir suprême. Il fut bâti dans le troisième siècle, par ordre du Sénat, qui en confia l'exécution à Arnolfe, architecte célèbre. Cet édifice, quoiqu'ancien, ne manque ni de grandeur ni de noblesse : il étoit sur-tout très-propre

292 SUITE DE LA TOSCANE.

à l'usage auquel on l'avoit destiné. Il est précédé d'une place où l'on voit plusieurs statues; celle de Cosme I à cheval, par Jean de Bologne; douze autres en bronze, par le même, représentant des Nymphes & de Tritons, placés sur les bords d'un bassin formé par une très-belle fontaine, au milieu duquel s'élève une statue colossale de Neptune, traîné dans une conque par quatre chevaux marins, & suivi de trois Tritons. Ce qui frappe le plus dans l'intérieur, est une grande salle de cent soixante-deux pieds de long sur soixante-quatorze de large. Les muraillles, peintes à fresque par Vassari, représentent les principaux événemens de la République. Cette salle est encore décorée de tableaux excellens & de belles statues, particulièrement de celle de la Victoire, tenant un Captif enchaîné à ses pieds, par Michel-Ange. Le garde-meuble des Grands Ducs est dans l'étage supérieur de ce palais. Je ne crains pas de dire qu'il est inappréciable. Les richesses qu'on y conserve, sont distribuées dans des armoires. L'objet le plus précieux est un devant d'autel d'or massif,

de six pieds de long , enrichi de pierres précieuses. On l'évalue à deux millions de livres , sans compter ce qu'a coûté la main-d'œuvre. Cosme II avoit fait voeu de le donner à l'église des Jésuites de Goa , si son fils guérissait d'une grande maladie : mais celui-ci étant mort , on s'est cru , avec raison , dispensé de faire ce présent , & on l'a gardé. On conserve , dans une boîte d'or le décret du concile de Florence , tenu sous le Pape Eugène IV , pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine ; & dans une autre cassette , on conserve un manuscrit des Pandectes de Justinien , en deux volumes *in-fol.* écrit sur vélin d'une maniere lisible. Les Florentins , qui depuis long-tems ont eu la plus grande vénération pour ce manuscrit , connu sous le nom de *Pandectes Florentines* , prétendent que c'est l'original même qui a appartenu à Justinien. Il paroît du moins certain qu'il est du même tems où cet Empereur fit rédiger ses ordonnances & les décisions des Jurisconsultes. Le portique qui est vis-à-vis ce palais & qui tient à une des extrémités de la galerie , s'appelle la Loge , *la Loggia*. On y voit

N. iii.

## 294 SUITE DE LA TOSCANE.

quelques belles statues ; Judith, par le Donatello ; l'enlèvement d'une Sabine, par Jean de Bologne, morceau de grand caractere, de forte expression, & bien composé ; Persée, par Cellini ; David vainqueur de Goliath, par Michel-Ange ; Hercule terrassant Caïcus, par Bandinelli.

Les anciennes & illustres Maisons de Florence ont des palais, qui sont presque tous bâtis d'une maniere uniforme, c'est-à dire, dans le goût simple, solide, mais un peu rustique de l'ordre Toscan. Il est naturel que cet ordre, ayant pris naissance dans ce pays, s'y soit soutenu : il s'y est du moins ranimé depuis le quinzième siècle, & il est assez rare qu'on s'en écarte. Outre le mérite de l'architecture, plusieurs de ces palais renferment des curiosités très-remarquables. Tel est le palais Ricardi, bâti par Cosme l'ancien. On l'appelle à Florence, l'asyle & le berceau des Lettres. Il le fut en effet. Eh quel est l'homme sensible aux talens de l'esprit, qui puisse voir cet édifice sans un sentiment de plaisir mêlé de respect ? Dans nombre d'excellens tableaux qu'on y remarque, il en est un de Jacques

Bassan, d'une composition fort singuliere. Il représente l'Amour nu dans la boutique d'un chaudronnier. Un garçon veut le chasser à coups de houssines, & la femme du chaudronnier s'avance pour lui donner une claque sur le derrière. Cette maniere de traiter un sujet d'amour, n'est pas assurément noble; mais qui fait s'il ne fait pas allusion à quelque anecdote célèbre du tems? Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs tableaux de ce Peintre pour le ton vigoureux de couleur. La bibliothèque de ce palais, une des mieux composées de Florence, possède un ancien manuscrit de l'histoire naturelle de Pline, très-connu parmi les savans: on le croit du neuvième siècle; mais il est imparfait.

Les palais Strozzi, Corsini, Salviati, Gerini, Arnaldi, &c., renferment encore des collections précieuses de statues, de tableaux, de dessins, de bronzes; car toutes les personnes considérables se piquent ici de former de pareilles collections, parce qu'on les regarde comme un fonds assuré dans des circonstances fâcheuses. Aussi les conservent-on avec soin, &

On ne se détermine à les vendre que dans un grand dérangement des affaires. Je pourrois citer encore d'autres édifices qui ne sont pas moins dignes de l'attention des curieux : la maison de Buonarotti , habitée par Michel-Ange , où l'on voit les peintures qui représentent les principales actions de la vie de cet artiste , le premier de l'Italie & même du monde entier ; l'Académie ou école d'équitation , dont le manège est d'une belle architecture ; la Ménagerie , dont la cour très-vaste & très-belle , est entourée d'une galerie couverte , de laquelle on voyoit les combats des bêtes féroces qu'y donnaient les Médicis ; le Jardin des simples , fort bien entretenu , où se trouvent des appartemens , dans lesquels l'académie de botanique tient ses séances ; les quatre ponts bâtis sur l'Arno , particulièrement celui de la Trinité , le plus beau de tous , d'une hardiesse & d'une légéreté qui étonnent ; les places décorées de fontaines , de statues , de pyramides , l'une desquelles élevée dans la place de la Trinité , est d'un seul morceau de granit d'ordre dorique , &

se trouvoit autrefois à Rome , aux Thermes d'Antonin ; l'hôpital général de *Santa Maria nuova* , dont les bâtimens vastes , & la chapelle enrichie de bons tableaux , méritent d'être vus ; plusieurs autres établissemens de charité , entretenus avec le plus grand soin. Mais il est tems , Madame , de vous faire connoître quelques autres monumens plus remarquables , qui servent à l'embellissement de Florence. Je commence par la cathédrale qu'on appelle *Santa Maria del Fiore*.

C'est un édifice vaste qui a quatre cents vingt-six pieds de longueur , & trois cents soixante-trois de hauteur , à compter jusqu'au sommet de la croix. Il fut commencé en 1296 , tems où le goût gothique dominoit généralement : mais une observation bien honorable pour la ville de Florence , c'est que ce bâtiment fait avant le renouvellement des arts , n'est point dans ce goût barbare , & qu'on y reconnoît au contraire les bonnes règles de l'architecture , telles qu'on les suivoit dans les beaux tems de la Grece & de Rome. Ce fut un certain Arnolfe , disciple de Cimabué , qui forma le plan

N. v.

général, & qui le fit exécuter en partie. Brunelleschi, le plus habile architecte de son tems, fit construire la coupole qui s'élève du milieu de l'église. Elle est octogone & a quatre-vingt-huit pieds neuf pouces de haut, sur cent quarante pieds de diamètre. L'exécution en est si parfaite, que Michel-Ange lui-même disoit qu'il étoit très-difficile de l'imiter, & impossible de la surpasser. Zuccheri & Vasari y ont peint le Jugement dernier. L'extérieur de cette église est entièrement revêtu de marbre blanc & noir. Le pavé est également de marbre dessiné avec beaucoup d'art. Des deux côtés on a placé les statues & les portraits des grands hommes qui ont illustré la République de Florence. Le chœur qui répond au-dessous de la coupole, est fermé par une colonnade de marbre blanc, d'ordre ionique, terminée par une corniche & une petite galerie, avec des bas-reliefs & des statues, dont quelques-unes sont très-belles. On voit encore dans cette église une méridienne tracée sur le pavé, en 1467, par Toscanelli, astronome de Cosme l'ancien, & renouvelée de nos jours par le P. Ximenès, qui en a donné une ample description. C'est

le plus grand instrument d'astronomie que l'on connoisse. L'église de Florence, érigée en archevêché en 1420, est sur-tout célèbre par un concile écuménique qui s'y tint en 1439. Le Pape Eugene IV, l'Empereur Paléologue, & le Patriarche de Constantinople, s'y trouverent. On y fit la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine, comme on peut le voir dans une inscription en marbre qui est auprès de la sacristie. Malheureusement cette réunion ne fut pas de longue durée; mais elle rétablit alors la paix dans l'Eglise.

Le *Campanile*, ou le clocher, est tout près de la cathédrale. C'est une tour d'architecture gothique, bâtie sur les dessins de Giotto, haute de deux cents cinquante-deux pieds, sur une largeur de quarante-trois pieds à chaque face, & incrustée de marbre de différentes couleurs. On y monte par un escalier qui a quatre cents six degrés, & du haut l'on découvre parfaitement toute la ville de Florence & la campagne qui présente le plus superbe spectacle par son étendue & sa variété. Vis-à-vis de la cathédrale est une

N vi

église en forme octogone, qu'on appelle *le Baptistere*, & qu'on dit avoir été un temple de Mars : elle est revêtue de marbres polis, & décorée de seize grosses colonnes de granit. Mais ce qui la rend encore plus recommandable, ce sont trois portes de bronze, dont une sur-tout paroifsoit si belle, à Michel-Ange, qu'elle méritoit, disoit-il, d'être la porte du Paradis. Elle est d'André Ugolini de Pise, & les deux autres, de Lorenzo-Ghiberti. Toutes les trois, sont ornées d'excellens bas-reliefs. L'église du Saint-Esprit, desservie par les Augustins, est remarquable par la beauté de son architecture, par une magnifique chapelle du Saint-Sacrement, & par le grand autel placé sous un baldaquin qui est porté par de très-belles colonnes.

S. Marc est une église des Dominicains, fort célèbre, de même que leur couvent. C'est-là que demeuroit le fameux Jérôme Savonarole, qui fut brûlé sur la place du vieux château en 1498, à cause de ses déclamations violentes, contre la Cour de Rome, & sur-tout contre Alexandre VI. Vous savez, Madame, que dans la dispute qu'il eut

avec les Cordeliers , il défia en plein Sénat , un des Moines de cet Ordre qui lui étoit le plus opposé , de passer avec lui à travers un bûcher , pour éprouver , par le jugement de Dieu , lequel des deux avoit tort ou raison . J'ai lu quelque part « que Jean Canuc- » ci , l'un des Sénateurs , opina qu'il » valoit mieux faire cette épreuve dans » un cuvier plein d'eau ; qu'elle seroit » moins périlleuse , & le miracle non » moins éclatant en faveur de celui » qui en sortiroit sans être mouillé » . L'église de Saint-Marc renferme de fort bons tableaux . On y remarque sur-tout la chapelle de Saint-Antonin , Archevêque de cette ville , avec une très-belle coupole , sur les dessins de Jean de Bologne ; le tombeau d'Angel Politien , mort en 1494 , & celui de Pic de la Mirandole , qui , à l'âge de dix-huit ans , savoit vingt-deux langues , qui s'outint à Rome , à l'âge de vingt-quatre ans , des thèses sur toutes les sciences , *de omni scibili* , qui quitta sa principauté pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude , & qui se retira à Florence , où il mourut en 1494 , âgé de trente six ans .

Dans l'église de Sainte-Croix, une des plus belles de Florence, & qui appartient aux Cordeliers, on voit les tombeaux de deux personnages bien plus célèbres : l'un est celui de Michel-Ange, dont le buste est orné de trois couronnes, avec ces paroles d'Horace : *Ter geminis tollit honoribus.* Voici la traduction de l'épitaphe qui est au bas du mausolée de ce grand homme : « A la mémoire de Michel-Ange Buonarotti, de l'ancienne famille de Scimoni, Sculpteur, Peintre & Architecte connu de tout le monde par la voix de la renommée. Léonard, à l'instigation du sérénissime Prince Cosme de Médicis, a fait poser ce monument à l'honneur d'un oncle cheri & à qui il devoit beaucoup, après avoir fait transporter ses os de Rome, & les avoir renfermés dans cette sépulture de ses ancêtres, en 1570 : il a vécu quatre-vingt-huit ans ». L'autre tombeau est celui de Galilée, ce philosophe immortel à qui l'on doit tant de découvertes dans l'astronomie & la physique. Viviani, un de ses plus illustres élèves, avoit eu l'intention d'élever ce monument à la

gloire de son maître, mort en 1642. Il n'exécuta pas son projet : mais la Maison Nelli, héritière de ses biens comme de ses talents, l'a réalisé en 1737. Il est assez singulier de voir les cendres de Galilée, qui eut de si vifs démêlés avec l'Inquisition, reposer dans une église, dont les Religieux qui la desservent ont le titre d'Inquisiteurs dans toute la Toscane, à l'exclusion des Dominicains qui l'occupent par-tout ailleurs. Du reste, le tribunal de l'inquisition n'a, dans ce pays, rien d'odieux que le nom. Il n'a ni prisons ni familiers; & quand il veut faire arrêter quelqu'un, il est obligé d'implorer l'autorité du Souverain, qui nomme trois Commissaires pour assister à toute la procédure. S'ils y reconnoissent la moindre passion, ils se retirent & rompent par-là toutes les délibérations.

L'église de *la Nunziata* & le couvent des Servites de qui elle dépend, sont remplis d'excellens morceaux de peinture. On voit dans un cloître un tableau célèbre d'André del Sarto, connu sous le nom de la *Madona del Sacco*. On dit que ce nom lui est venu, ou de

ce que Saint Joseph y paroît appuyé sur un sac, ou de ce que ce Peintre le fit pour un sac de farine dont il avoit besoin dans un tems de disette. Ce morceau passe pour son meilleur ouvrage. La tradition rapporte que Michel-Ange & le Titien ne pouvoient se lasser de le regarder & d'en faire l'éloge. Le même André del Sarto a peint, dans un autre cloître, la vie de Saint Philippe Benizzi, natif de Florence, & fondateur de l'Ordre des Servites, vers l'an 1232. La nef de l'église est soutenue par des piliers revêtus de marbre de différentes couleurs : & le plafond est en stucs blancs à compartimens dorés. On conserve dans la chapelle de l'Annonciation de la Vierge, un tableau qu'on dit avoir été peint par les Anges. Voici à quelle occasion. Le Peintre chargé de faire ce tableau, ne savoit comment donner à la Vierge l'air céleste dont il s'étoit formé l'idée. Vivement occupé de son projet, il s'endort ; & à son réveil, il est bien étonné de voir une tête qui lui paroît si belle, qu'il ne doute pas que les Anges n'aient pris son pinceau & sa palette, pendant son sommeil, pour la former : il crie au miracle, & dit à

tout le monde de le croire sur son récit. On s'empresse ensuite d'orner cette chapelle qui est en effet un chef-d'œuvre de magnificence par les bas-reliefs de Jean de Bologne, l'autel, les gradins, le tabernacle, les candélabres, les lampes, mille *ex vota*, enrichis de pierreries.

Tant de richesses accumulées dans une église vous étonneront sans doute, Madame. Vous aurez peine à croire qu'on en puisse trouver de plus frappantes dans une autre. Suivez-moi dans l'église de Saint-Laurent, & vous allez voir jusqu'à quel point la dévotion Italienne se permet le faste & la prodigalité. Laissons à part l'architecture, louée par les uns, critiquée par les autres, quoiqu'exécutée sur les dessins de Brunelleschi : mais remarquez en passant, la tombe de Cosme l'ancien, avec cette belle inscription dont je vous ai déjà parlé, *Cosme de Médicis, par un décret public, Pere de la Patrie*. Remarquez encore dans une autre chapelle, un tableau d'André de Sarto, dont l'idée est bien singulière, mais dont la beauté du coloris & la manière large de ce grand Peintre lui

sont tout pardonner ; c'est le Pere éternel attaché sur une croix , d'où il explique à Adam & Eve le mystere de l'Incarnation de son Fils , & de la Rédemption des hommes. Entrons dans la sacristie , qu'on appelle aussi la chapelle des Princes. O ! Michel - Ange , que ton génie paroît ici sublime ! A quel point de perfection as-tu porté , dans ce monument , l'architecture & la sculpture ! Que ces deux statues du Jour & de la Nuit , qui accompagnent le mausolée de Julien de Médicis , Duc de Nemours , & frere de Léon X , sont admirables ! Quelle noblesse , quelle vérité d'expression dans celle de la Nuit ! Non , ce n'est pas une statue froide & inanimée , c'est une femme plongée dans un doux sommeil , qui respire & qui vit. Dans un second tombeau , celui de Laurent , Duc d'Urbino , pere de Catherine de Médicis , sont deux autres figures , le crépuscule du soir & l'aurore. Un feu de composition , un caractère de dessin inimitable , une maniere fiere & grande , des formes belles & savantes se font remarquer dans ces quatre morceaux ; & quoiqu'ils aient des parties

SUITE DE LA TOSCANE. 307  
qui ne foient pas entièrement terminées, ils ne laissent pas que de captiver l'admiration des artistes & des conniseurs.

Mais ce n'est pas tout. Passons dans la chapelle des Médicis, qui est une dépendance de l'église de Saint-Laurent. La richesse des matieres, la grandeur du deffin en général, & la beauté des détails, ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit une des plus belles choses qu'on puisse voir en Italie, & même dans le monde entier. Cette chapelle, de forme octogone, fut commencée en 1604, par Ferdinand I. Il vouloit y placer le Saint-Sépulchre de Jérusalem, qu'il se proposoit d'acquérir : elle devoit servir en même tems de sépulture à tous les Princes de sa Maison. Depuis cette époque, on n'a cessé d'y travailler & d'y employer chaque année des sommes considérables. Cependant elle n'est pas encore achevée, & vraisemblablement elle ne le sera jamais. Le revêtement des pilastres qui soutiennent la corniche, est en entier de jaspes, d'agathes orientales, de calcédoines, de lapis-lazuli, & autres pierres précieuses ; les chapiteaux sont

de bronze doré. Les armes de toutes les villes de la Toscane sont incrustées parmi ces différens ornemens. On a travaillé en mosaïque, avec les pierres les plus fines, les émaux des écussons, ainsi que les couronnes & les supports. Le pavé est de marqueterie en marbres choisis ; un des pans de l'octogone est destiné à l'autel qui est en réserve dans la galerie. La porte principale ou grillage qui doit répondre au fond du chœur de l'église Saint-Laurent, sera dans le pan vis-à-vis. Les six autres sont occupés par six grands tombeaux faits sur les dessins de Michel-Ange. Quatre sont de granit d'Egypte & deux de granit oriental. Sur chacun est un coussin de jaspe sanguin, avec une couronne ducale d'or massif, enrichis l'un & l'autre de rubis, de topazes & autres pierreries. On a pratiqué dans l'épaisseur du mur, des niches revêtues de marbre noir, dans lesquelles sont les statues en bronze doré de Cosme I, François, Ferdinand I & Cosme II, avec des inscriptions faites de calcédoine, incrustées dans les cadres de porphyre. Les statues de Ferdinand II & de Cosme III

ne sont pas encore en place. Au reste, il n'y a que deux de ces tombeaux qui soient entièrement finis. M. Cochin déclare qu'on ne peut rien voir de plus parfait, pour la beauté de leur forme, & le goût grand & mâle avec lequel ils sont décorés.

La bibliothèque de Saint - Laurent, si connue dans le monde littéraire, sous le nom de *Bibliotheca Mediceo-Laurentiana*, est au-dessus du cloître de cette église. La galerie où elle est placée, a été bâtie par Michel-Ange. C'est-là que se trouvent environ trois mille manuscrits, rassemblés avec tant de soins & de dépense par Cosme l'ancien, Laurent son frere, Pierre fils de Cosme, & Laurent le Magnifique. Le Grand Duc Cosme I ne voulut pas jouir seul d'un trésor si précieux, acquis par ses peres : il le rendit public, & établit un bibliothécaire, qui jusqu'à présent a toujours eu un successeur. Il y a des manuscrits dans toutes les langues, en Hébreu, en Grec, en Latin, en Chinois, en Arabe, en Caldeen, en Syriaque, en Sclavon, en Provençal, en vieux François, en Italien, &c. Il n'est point de savant qui ne connoisse l'im-

## 310 SUITE DE LA TOSCANE.

Portance de plusieurs de ces manuscrits, dont on s'est le plus heureusement servi pour corriger les éditions des auteurs anciens & pour rectifier les textes. Les plus précieux sont un Virgile, un Tacite, un Boccace, & un manuscrit Syriaque, qui, dit-on, est le plus ancien. On a mis, dans toute la longueur de la bibliothèque, deux rangs de pupitres sur lesquels plusieurs manuscrits reliés sont arrêtés avec une chaîne; & vis-à-vis de chaque pupitre est un banc pour la commodité de ceux qui veulent consulter quelque manuscrit.

J'aurois sans doute, Madame, bien d'autres choses à vous dire des curiosités de Florence. Plusieurs églises, par exemple, dont je ne fais pas ici mention, ont de quoi satisfaire le goût des connoisseurs les plus délicats, tant pour l'architecture que pour la peinture & la sculpture; & ce qui est capable, selon moi, de faire le plus d'impression sur leur esprit, c'est qu'on y voit le bon goût se débarrassant des entraves du mauvais, & les premiers efforts du génie ne le cédant pas aux derniers. Voilà ce qui distingue Flo-

rence de toutes les villes d'Italie ; elle a eu la gloire d'avoir tiré les arts du sein de la barbarie , & de les avoir bientô: portés au comble de la perfection.

Les édifices qui sont dans les environs de la ville n'approchent pas de cette magnificence. On y voit néanmoins des monuments de l'art , qui sont très-dignes de fixer l'attention des Voyageurs. Les maisons de plaisir , dispersées en très - grand nombre dans des campagnes fertiles & riantes , forment un coup-d'œil enchanteur. On doit sur-tout en remarquer une qui appartient à la famille des Micchelozzi , & dans laquelle le célèbre Guichardin écrivit son histoire : elle est située sur la colline *Bello Sguardo* , ainsi nommée , parce que de là toute la ville & ses environs se présentent sous le point de vue le plus pittoresque. Les Grands Ducs de Toscane ont plusieurs maisons de campagne : il est même peu de Souverains en Europe , qui en aient en aussi grand nombre : & ce qui doit donner une bien grande idée des richesses des Médicis , c'est qu'ils avoient acquis ou

fait bâtir presque toutes ces maisons, avant qu'ils eussent l'autorité souveraine à Florence. On en compte neuf principales, Poggio Impériale, Pratolino, Lambrogiana, Castello, Petraio, Carreggi, Lapeggi, Artiminio, & Poggio à Caiano. Dans cette dernière, qui est à trois lieues de Florence, le célèbre André del Sarto a peint sous diverses allégories, l'histoire de la Maison de Médicis. Le Poggio Impériale, à demi-lieu de la ville, est la plus remarquable de ces maisons de plaisance. On y arrive par une grande allée double de cyprès & de chênes verds. Le bâtiment est sur une hauteur, à laquelle on monte insensiblement, & d'où l'on a une vue charmante. Il a peu d'apparence à l'extérieur; mais il est vaste & bien distribué. Les appartemens sont remplis de meubles précieux, en mosaïque, en cristal de roche, en lapis-lazuli, en jaspes, en agathes orientales, &c. On y voit encore une nombreuse collection de tableaux, mais la plupart sont communs; & ceux qui méritent une certaine attention, se réduisent à sept ou huit. Une statue d'Adonis, par

Michel-

## SUITE DE LA TOSCANE. 313

Michel-Ange, est ce qui m'a le plus frappé, parce que j'y ai reconnu une maniere différente de celle de ce grand artiste. Ce n'est point cette maniere fiere & sublime qui distingue presque tous les morceaux sortis de ses mains : mais sous des traits gracieux il a laissé exprimer à son ciseau un jeune homme de la plus grande beauté.

Pratolino est une autre maison de campagne du Grand Duc, à deux lieues environ de Florence, du côté de Bologne, sur des collines qui joignent les montagnes de l'Apennin. Le Grand Duc François, fils de Cosme I, la fit construire en 1575. Le bâtiment n'offre rien de bien remarquable : mais c'est un endroit délicieux pendant l'été. De grandes allées d'arbres toujours verds, des terrasses, des amphithéâtres, des grottes, des fontaines, des bassins, des jets d'eau, des machines hydrauliques qui font jouer des orgues & mouvoir des statues ; tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de mieux artistement travaillé par la décoration des jardins, se trouve réuni dans celui de Pratolino.

*Tome XXVIII.*

O

Rien cependant n'est aussi singulier qu'une statue colossale de l'Apennin, qui a plus de soixante pieds de haut, & qui est au bout d'un parterre vis-à-vis l'escalier du château. Elle est faite de grands quartiers de pierre, entassés les uns sur les autres & liés avec tant d'art qu'à une certaine distance la statue paroît assez bien proportionnée; mais à mesure qu'on approche, les traits d'abord grossis disparaissent enfin; & de près ce n'est qu'un monceau de pierres sans aucune forme. On pénètre dans l'intérieur, & l'on se trouve dans une grotte remplie de coquillages & de jets d'eau. Par-derrière est un dragon volant, qui verse de l'eau en abondance. On y attribue cette statue singulière à Jean de Bologne.

A deux milles de Florence, se trouvent les ruines de Fiésoli, assez intéressantes pour un amateur d'antiquités. C'étoit une des douze principales villes des Etrusques. Dans quelques restes de murs qui subsistent encore, on voit des pierres d'une grandeur démesurée, qui sont ou simplement posées les unes sur les autres, ou liées

avec une légère couche de ciment.

« Ce fut par une trahison insigne, dit  
 » un auteur, que les Florentins s'em-  
 » parerent de cette ville. Après de fré-  
 » quentes guerres, les deux peuples  
 » paroisoient être en paix, lorsque le  
 » 6 Juillet 1010, jour de la tête de S.  
 » Romulus, les Florentins, sous prétexte  
 » d'être amenés par la circonstance du  
 » jour, se répandirent dans la ville  
 » avec des armes cachées sous leurs  
 » habits. Ils égorgèrent la plupart des  
 » habitans, pillerent les maisons &  
 » commirent un si grand ravage, qu'il  
 » ne resta sur pied que les anciens mo-  
 » numens qui s'y voient encore. La  
 » citadelle résista cependant, & ne se  
 » rendit qu'après un long siège. Cette  
 » conquête enrichit beaucoup la ville  
 » de Florence ». Elle força les habitans  
 à venir s'établir dans son enceinte. De  
 ce nombre étoient les Pazzi, les Strozzi,  
 les Guadagni, les Canigiani, les Fer-  
 rucci, &c. qui ont joué dans la  
 suite un si grand rôle dans la Capi-  
 tale. Tout ce qui reste actuellement  
 sur pied à Fiésoli, confiste dans la ca-  
 thédrale d'ancienne architecture gothi-

O ij

que, bâtie sur une montagne, dans un séminaire, une maison pour les Chanoines, un couvent de Franciscains, & quelques maisons de particuliers. L'Evêque, qui a conservé sa juridiction, ses prérogatives & ses revenus, réside à Florence même, dans un palais qui est de son diocèse.

On trouve encore dans les environs de Florence, quelques églises qui présentent des objets de curiosité. Celle de *San Francesco al Monte*, occupée par les Peres de la Retraite de la province réformée de Toscane, est bâtie sur une colline qui domine la ville, & d'où l'on jouit d'un point de vue superbe. L'église de *San Miniato*, construite en 1013, a un chœur formé sur le modèle des choeurs de la primitive église, & fait en entier de pieces à rapport de marbre & de porphire. On a pratiqué presqu'au milieu de l'édifice, deux escaliers de marbre, qui contribuent beaucoup à sa décoration. Tout près des murs de la ville, est un couvent avec une église appelée la *Pace*, & bâtie par la Grande Duchesse Christine, pour des Feuillans

qu'elle fit venir de France, & qu'elle mit sous la protection immédiate des Souverains qui se sont chargés de leur entretien.

A cinq cents pas environ, hors la porte *San Gallo*, par laquelle on arrive de Bologne à Florence, est un arc de triomphe, élevé à la gloire de l'Empereur François I, lorsqu'il fit, le 30 Janvier 1739, son entrée solennelle dans cette dernière ville, avec son auguste épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, qui a depuis montré sur le trône un si rare assemblage de toutes les vertus. Selon des connoisseurs, cet arc est trop chargé d'ornemens & de figures médiocres : mais il est d'une solidité à braver les injures du tems. La statue équestre du prince, placée sur le fronton, est en bronze, de même que quelques autres figures symboliques, & les ornement en relief. Dans les environs sont des allées en patte d'oie, qui forment une des promenades les plus fréquentées de Florence, par la multitude des carrosses & des gens de pied qui s'y rendent

O iiij

318 SUITE DE LA TOSCANE.  
particulièrement les jours de fête, &c  
qui forment un spectacle très-agréable  
& très-animé.

Je suis, &c.

*A Florence, ce 5 Janvier 1759.*



## LETTRÉ CCCLXX.

*SUITE DE LA TOSCANE.*

LE carnaval, qui vient de commencer à Florence, m'a donné lieu de faire quelques observations particulières sur cette ville. Il offre un spectacle presque unique en Italie. On voit alors les femmes, celles même qui passent pour être les plus honnêtes, aller seules, à la faveur du masque, dans les rues, aux promenades, aux spectacles, monter du parterre aux loges, pour chercher les personnes qu'elles veulent voir. Dans toutes les autres villes de l'Italie, cela paroîtroit si étrange, qu'elles feroient bientôt suivies par une foule d'hommes, & qu'elles courroient même risque d'être insultées : mais les Florentins sont trop polis pour ne pas témoigner les plus grands égards aux femmes, & même à tout le monde en général. Aussi, pour le dire ici en passant, la Toscane est-elle de tous les

O iv

pays de l'Italie, celui où l'on voyage avec le plus de sûreté : on n'y trouve ni assassins, ni voleurs. Je vous laisse à penser, Madame, avec quelle impatience les femmes doivent attendre ici le tems du carnaval, & combien il doit leur paroître agréable. Ce n'est pas que dans le reste de l'année les mariis, au moins ceux d'un certain rang, les tourmentent beaucoup par leur jaloufie ; elle n'est plus aujourd'hui, dans toute l'Italie, que le partage du petit peuple, qui paroît encore ne pas entendre raillerie sur cet article. Mais tous ceux qui se piquent d'avoir le ron du monde, sont aussi débonnaires là-dessus que dans le reste de l'Europe. Ce qui fait le charme du carnaval pour les dames de Florence, c'est qu'elles sont alors délivrées de leurs éternels figisbés. Vous connaissez assez cette espece d'amis de la maison. Empressés à plaire dans les commencemens, ils s'arrogent bientôt des droits tyranniques, & finissent souvent par devenir les êtres les plus importuns & les plus odieux. C'est particulièrement dans cette ville que la figisbéature, dit-on, avoit autrefois établi son empire : elle y tombe actuellement d'une maniere

assez sensible. On y peut jouir de la société des femmes ; & il faut convenir qu'elles gagnent infiniment à être connues, elles sont vives, enjouées, spirituelles, très-polies, principalement envers les étrangers ; & ce qui vous surprendra peut-être, eu égard aux usages qui s'observent en France, c'est qu'elles poussent la politesse jusqu'à céder aux hommes à qui elles croient devoir des attentions, la place d'honneur dans leurs carrosses & dans les spectacles. Elles sont moins remarquables par leur beauté que par l'art de plaire qu'elles possèdent à un degré éminent, & sur-tout par l'agrément de leur langage. La langue Italienne si douce, si flexible, si harmonieuse par elle-même, acquiert dans leur bouche des grâces singulieres ; & certainement elles la parlent infiniment mieux que les hommes ; je ne fais pourquoi ceux-ci se sont persuadés qu'une prononciation forte & même dure, qu'ils affectent d'une manière très-sensible, est plus belle, plus sonore & plus majestueuse. Un étranger ne peut pas s'y faire, ni même les autres Italiens. On croiroit que la douceur de la langue a totalement

O v

disparu, quand un Toscan la parle; on ne reconnoît pas même une grande partie des mots, à cause de ses gutturales & de ses aspirations trop marquées. En vain il affecte le plus grand purisme; en vain il se pique, soit dans la conversation, soit dans les ouvrages, d'être très-correct dans le langage, & de l'emporter même en cela sur tous les autres peuples de l'Italie: il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il quitte son pays, il est obligé de quitter sa prononciation pour être entendu, surtout s'il parle en public; & de là vient ce dicton si usité dans toute l'Italie: *lingua Toscana in bocca Romana*, la langue Toscane doit être parlée par une bouche Romaine, parce que c'est à Rome en effet que la prononciation est la plus exacte.

Les Anglois préfèrent Florence à la plupart des autres villes d'Italie: il n'est pas rare d'en voir parmi eux qui y font un séjour de plusieurs années consécutives. Ils y sont attirés, soit par la salubrité de l'air & la douceur du climat, soit par les agréments qu'ils y trouvent. Les étrangers des autres nations n'y sont pas reçus.

aussi bien qu'eux, parce qu'en général ils ne peuvent pas faire une aussi grande dépense. Les Anglois prodiguent l'argent : si c'est le premier & le plus beau de tous les titres pour être parfaitement accueilli en Italie , ils doivent l'être encore plus à Florence , où l'on prétend que l'intérêt se développe avec beaucoup plus d'énergie que dans toutes les autres contrées. Seroit - ce , comme quelqu'un l'a dit , parce que les Flôrentins sont moins riches que leurs voisins , à l'exception des Romains qui sont pauvres & affamés ? Je n'en crois rien. Quoiqu'il n'y ait pas ici cet amas de richesses qui font la splendeur de quelques pays de l'Eruope , cependant l'état florissant de cette ville & même de la plus grande partie de la Toscane , prouve que les habitans sont dans une certaine aisance. C'est plutôt une passion innée , une soif naturelle de l'or , qui leur inspire cette singuliere avidité qui les distingue. On ne sauroit croire jusqu'à quel point leur esprit fin & rusé leur donne des moyens pour satisfaire leurs desirs à cet égard. En voici un trait qui m'en a fourni des preuves convaincantes.

Q vi

J'étois un de ces jours au *Bottegone*, grand café qui est sur la place de la cathédrale, & qui est le rendez-vous presque général des hommes, en attendant le spectacle. J'avois pris des glaces, & en partant je voulus payer; mais le limonadier me dit que *il Signor L\*\*\** avoit payé pour moi. Jugez de ma surprise: je n'avois jamais vu cet homme; & je ne concevois pas comment un inconnu pouvoit être aussi généreux. Il ne me vint pas d'abord dans l'esprit qu'il pouvoit y avoir quelque motif caché. Mais je fus à peine sorti du café, que je fus à quoi m'en tenir. Mon homme m'aborde au détour d'une rue: il me dit qu'il avoit pris la liberté de payer mes glaces, pour avoir occasion de se faire reconnoître; & il m'ajouta qu'il étoit un pauvre gentilhomme, que le dérangement de ses affaires.... Je l'interrompis aussitôt, & je m'empressai de lui témoigner ma reconnoissance. Je pourrois vous citer plusieurs autres traits à-peu-près pareils, pour attraper de l'argent.

La considération que l'on a pour les

Anglois à Florence , fait que l'on y adopte volontiers leurs usages & leurs modes. Presque toutes les femmes de condition sont habillées à l'Angloise. Les bourgeois ont conservé l'habillement antique & national. Il sied à merveille à celles qui sont bien faites. C'est une espece de casaquin qui serre la taille & qui se boutonne un peu au-dessous du menton jusqu'à la ceinture. Je ne puis mieux le comparer qu'à un habit d'Amazone. Elles portent quelquefois des robes qui se boutonnent de même , avec des manches qui finissent sans bottes. La coiffure des femmes mariées consiste dans une cornette fort élevée en papillon pointu par les côtés. Les filles , particulièrement celles qui sont à marier , ne paroissent jamais en public sans une petite coiffure de gaze noire transparente , qui descend jusqu'au bas du visage. L'habillement des paysannes est encore plus agréable. De simples jupes bleues ou rouges , des corps sans manches , tout autour des épaulettes de longs rubans qu'elles laissent voltiger , des cheveux nattés en rond derrière la tête , des

fleurs entremêlées dans leurs cheveux , de petits chapeaux de paille ornés également de fleurs ; tout cela forme un des plus jolis ajustemens qu'on puisse voir , & donne à ces paysannes un air de coquetterie , que la fraîcheur de leur teint & leurs graces naturelles rendent encore plus piquant. Je suis très-persuadé que ces femmes seules suffroient pour éloigner les Florentins du goût dépravé dont on les accuse , & dont il est question dans l'épitaphe du Dante à Ravenne : *Pravi Florentia mater amoris.*

Les assemblées & les spectacles partagent ici le tems des personnes de condition , comme dans toutes les autres villes de l'Italie. Rien de plus brillant que ce qu'on appelle les conversations , *converzationi* , principalement dans les bonnes maisons : elles m'ont paru même beaucoup plus intéressantes que partout ailleurs. Les amusemens y sont variés ; & l'on reconnoît le ton du grand monde dans les personnes qui composent ces assemblées. On doit même dire qu'en général toutes les sociétés à Florence sont

infiniment agréables. Il y regne beaucoup de gaieté, de vivacité, de plaisanterie. Les impromptu, les épigrammes y sont prodigués; mais ce sont plutôt des jeux d'esprit que des traits dictés par la malignité. La politesse est le caractère distinctif des Florentins; & même dans toute l'Iralie, il n'est point de ville où les mœurs soient plus douces, plus aisées & plus sociales que dans celle-ci. Les salles de spectacle n'offrent rien de bien remarquable, ni pour la construction, ni pour la grandeur des édifices. Il y a deux (1) théâtres, le grand & le petit, où l'on joue, soit des opéra, soit des comédies, pendant toute l'année, excepté l'Avent & le Carême, & le vendredi de chaque semaine. Les spectacles sont très-brillans, à cause de la multitude de dames qui s'y trouvent, & qui sont toutes parées avec

---

(1) Le Grand Duc régnant a permis, il y a trois ou quatre ans, d'élever à Florence autant de théâtres qu'on voudroit. C'est aux entrepreneurs à savoir concilier leurs intérêts avec cette liberté indéfinie. Un pareil règlement est très-propre à exciter l'ému-  
lation parmi les acteurs; & le public ne peut qu'y gagner.

beaucoup de goût. Mais il en est ici comme dans tout le reste de l'Italie. On ne prête l'attention qu'autant que la pièce paroît intéressante. Y trouve-t-on des morceaux foibles, on cause, on joue, on va dans les différentes loges, on sort sans se gêner. Les troupes sont pour l'ordinaire fournies du nombre suffisant d'acteurs : mais s'il se trouve un rôle vacant, un habitant de la ville, né avec du talent pour la déclamation, ne fait pas difficulté de le remplir, & de monter sur le théâtre, sans qu'il ait à craindre le moindre blâme de la part de ses concitoyens. J'ai vu un fort honnête bijoutier, & fort considéré pour la régularité de ses mœurs, se charger du rôle d'arlequin, qu'il rend de la maniere la plus plaisante.

Le plus beau & le plus magnifique de tous les spectacles de Florence, est celui de la course des chevaux, qui se fait vers la Saint-Jean. L'espace est de seize cents quatre-vingt-quatorze toises, depuis la porte du Pré jusqu'à celle de la Croix. On met la plus grande attention à bien dresser les chevaux ; & il en est de si agiles,

qu'en moins de quatre minutes ils parcourent cet espace : ils ne sont pas conduits, comme en Angleterre, par des jokeis. On les abandonne à eux-mêmes ; & rien de plus curieux que de voir leur vivacité, leur ardeur, & les moyens singuliers qu'ils emploient pour disputer & obtenir la victoire. Le jour où se font ces courses est véritablement un jour de fête pour Florence : on s'y rend de toutes les villes voisines. Les fenêtres & les rues sont remplies d'une foule immense de spectateurs. Les personnes riches se montrent dans la plus grande somptuosité, tant pour les habits que pour les voitures ; & tout concourt à former le spectacle le plus varié & le plus amusant. Il en est de même pour les courses de chars qui se font aussi quelquefois vers le même tems dans la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

La douceur du Gouvernement contribue à entretenir dans les habitans de Florence, ainsi que dans tous ceux de la Toscane, cet empressement à jouir des fêtes publiques, cette joie, cette satisfaction qu'on remarque parmi eux. Quoique le Grand Duc soit un Mo-

narque absolu , cependant il ne se fera de son autorité que pour le bonheur de ses sujets. J'ai déjà remarqué que les Médicis eurent toujours l'adresse de cacher sous des fleurs celle qu'ils usurperent sur leurs compatriotes ; & l'on doit avouer , que la douceur de leur domination contribua beaucoup à les rendre moins sensibles à la perte de leur liberté. M. de Montesquieu dit quelque part dans ses Lettres , qu'en passant à Florence , il vit le principal Ministre du Grand Duc , sans faste , sans cortege , assis devant sa porte , avec un chapeau de paille sur la tête , & prenant tranquillement le frais. Heureux , ajoute-t-il , le peuple chez lequel un pareil personnage paroît avoir aussi peu d'occupations ! Les successeurs des Médicis ont suivi leurs principes : ils ne se sont appliqués qu'à enchaîner les cœurs par les bienfaits , & ils y ont réussi. Ce n'est pas que l'administration n'ait toute la vigueur nécessaire pour entretenir l'ordre dans toutes les parties. Il y a trente-six collèges , dans lesquels réside l'autorité souveraine , & qui sont tous fixés à Florence. Le premier est le *Conseil d'Etat* , divisé en

quatre départemens , savoir , celui des affaires intérieures , celui des affaires étrangères , celui des finances , & celui du militaire. Les directeurs de chacun de ces départemens donnent des audiences réglées certains jours de la semaine. *La Consulie Royale* est le Conseil légal du Prince , pour les affaires de grâce & de justice. En son absence , c'est le Gouverneur Général de la Toscane , actuellement M. le Maréchal Botta , qui y préside. On appelle *Magistrat Suprême* , un Tribunal composé de cinq Sénateurs qui changent tous les quatre mois , & qui sont spécialement chargés de rendre la justice aux personnes attachées à la Cour. La *Rote* ou le Conseil de justice , composé de six Conseillers ou Auditeurs , connoît de toutes les causes civiles. Quant à la justice criminelle , elle est exercée par un tribunal appelé l'*Office des Huit de Garde-Balie* , auquel ressortissent toutes les causes de cette espece , excepté celles du Siennois , & des territoires de Pistoia & de Pontremoli. Le *Conseil de Deux-Cents* , composé des chefs de famille de Florence , ne s'assemble que six fois par an. C'est un

reste de l'ancienne administration républicaine : aujourd'hui toutes les affaires dont le Conseil prend connoissance , sont très-subordonnées à l'autorité du Souverain. Parmi les autres tribunaux , on doit distinguer l'*Annona* , ou le Conseil des vivres , la *Chambre de Commerce, des Arts & des Manufactures*, l'*Office de Proconsul* qui a l'inspection sur tous les Juges , Avocats , Procureurs , Notaires & gens de plume. Il se trouve dans toute l'étendue du Grand Duché des sieges inférieurs qui relevent des Collèges : ils consistent en quarante - un Vicariats , grands & petits , lesquels sont subdivisés en Podesteries ou Bailliages. Les Vicaires ont le droit d'exercer tout-à-la-fois la justice civile & criminelle , & les Podestats la justice civile & mixte seulement ( 1 ).

---

(1) Le Grand Duc actuel a fait , en 1772 , de grandes réformes dans l'administration de la justice. Les Juges , auparavant électifs , sont à présent déterminés dans toutes les causes , tant en première qu'en seconde instance. On discute & termine de vive voix les procès qui ne passent pas dix écus. Un seul Juge suffit pour ceux qui ne passent pas

Le Grand Duc nomme à tous les archevêchés & évêchés de ses Etats. On en compte trois des premiers & quinze des seconds , à quoi l'on doit ajouter quatre préлатures qui jouissent des droits épiscopaux , savoir l'abbaye de Bagno , l'abbaye de Saint-Ellero , l'abbaye de Trois-Fontaines , & l'archiprêtre de Sestino. Depuis 1750 , on a fait bien des réformes dans tout ce qui concerne les affaires ecclésiastiques. Le Gouvernement ne cesse de prendre toutes sortes de précautions pour em-

---

trois mille écus ; & il ne faut que trois Juges pris dans les tribunaux respectifs pour ceux qui excedent cette somme. On est tenu d'expédier , en six mois , les causes de la première instance , & en quatre celles de la seconde ou des suivantes. Il n'en coûte rien aux pauvres pour obtenir la justice : ils ne payent pas même aux Chancelleries. Les criminels qui ne sont pas à leur aise , sont défendus gratuitement par un Avocat. On prend toutes les précautions possibles pour ne pas confondre l'innocent avec le coupable. Après la sentence , la Consulte royale revient encore sur le procès : elle examine si le cas est gracieable , ou si la peine peut être commuée. L'humanité fait toujours entendre sa voix auprès des Juges compatissans. Toutes ces loix font l'éloge du Gouvernement présent.

pêcher le Clergé de faire de nouvelles acquisitions. Il a été particulièrement défendu , par la loi d'amortissement , de disposer en faveur des mains - mortes , d'une somme au - dessus de 500 livres , encore faut-il que cette somme ne passe pas le vingtième du patrimoine du testateur. Quant à la pratique de la Religion qui , selon les lois de l'Etat , ne peut être que la Religion Catholique , il est facile de reconnoître que le peuple est dégagé de cette dévotion superstitieuse que l'on remarque dans les autres contrées de l'Italie. Je ne crois pas cependant qu'il soit plus instruit ; il est plutôt indifférent sur plusieurs points auxquels on met ailleurs un plus vif intérêt. La seule chose à laquelle les habitans de la Toscane paroissent être encore attachés , c'est d'éclairer les Madones pendant la nuit ; usage plus utile qu'on ne pense peut-être , parce que ces illuminations volontaires de la part de presque tous les propriétaires de chaque maison , dispensent les villes des frais qui seroient indispensables sans cela pour éclairer les rues. Les Ecclésiastiques & les Religieux sont en très - grand nombre ; mais en

général ils jouissent de peu de considération, à l'exception de ceux qui tiennent le premier rang, soit par leurs lumières, soit par leurs richesses, soit par leurs prérogatives. Comme le partage des biens du Clergé n'est pas moins inégal ici que dans tous les autres pays Catholiques, il en résulte que, par la très-grande quantité d'Ecclésiaстiques, plusieurs languissent dans la misère. Il arrive de-là que quelques-uns sont obligés de prendre des professions bien peu analogues à leur caractère. On en voit qui donnent des leçons d'escrime, d'autres qui se font entrepreneurs de spectacles, d'autres qui..... Mais il en est qui honorent leur état par leurs vertus, & qui rendent la Religion respectable par leur zèle & par leurs travaux.

Les revenus du Souverain montent à 2,500,000 écus : mais il faut en défaudre les intérêts qu'on est obligé de payer aux monts-de-piété qui sont une espece de banque, & qui depuis long-tems ont prêté des sommes considérables aux Grands Ducs. Ces revenus sont formés de ce qu'on appelle les *Decime gran Ducali*, qui consistent en taxe sur la valeur des productions

de la campagne ; du *Testatico*, c'est-à-dire, de la capitation à raison de trois livres par paysan ; du sel, du tabac, des douanes, des étapes, des péages, du papier timbré, de la mouture des grains, des décimes ecclésiastiques, de l'impôt sur les cartes, sur le sucre, le café, le cacao, la viande, le vin, enfin sur toutes les espèces de denrées qu'on introduit dans les villes. Indépendamment de ces revenus, le Grand Duc a des biens patrimoniaux qui sont très-confidérables. Tous ces objets dirigés avec le plus grand ordre & la plus grande économie, mettent ce Prince en état d'avoir une cour brillante. Il a une garde noble à cheval, & un corps de chasseurs aussi à cheval, auprès de sa personne. Les troupes de terre consistent en six mille hommes, y compris les Invalides, & le tout ne forme qu'un seul régiment, divisé en différens bataillons : mais en cas de besoin, on pourroit les augmenter jusqu'à trente mille hommes. On répartit ces troupes à Florence, à Livourne, & à Porto-Ferraïo. Les Invalides sont placés dans les forteresses & dans les tours situées le long.

long des côtes de la mer. L'hôpital militaire est à Prato, avec un chef qui a le titre de commandant.

Je vous ai déjà dit quelque chose, Madame, des richesses immenses que le commerce procuroit autrefois à la Toscane. Selon une chronique manuscrite qui se trouve dans la bibliothèque Magliabechi, il y avoit à Florence, dans le quinzième siècle, deux cents fabriques de laine, qui fournisoient des marchandises pour la valeur de quatre cents mille florins d'or, dont la moitié étoit un profit net pour les fabricans. Aujourd'hui toutes ces manufactures de laine si renommées, sont tellement déchues, qu'on est obligé de tirer de France, de Hollande & d'Angleterre, tous les draps fins : on ne fabrique plus que de gros draps qui servent à l'usage du peuple. En revanche, les manufactures de soie sont florissantes. On fait beaucoup de satins, de taffetas, de velours & de bas de soie. On travaille même des étoffes d'or & d'argent : mais tous ces ouvrages assez généralement estimés pour la solidité, sont dépourvus de ce goût agréable qu'on remarque dans ceux de

*Tome XXVIII.* P

France : ils coûtent même davantage ; & de là vient que la consommation en diminue tous les jours. J'en excepte cependant les étoffes teintes en noir : elles sont fort recherchées , parce que nulle part on n'a porté aussi loin qu'en Toscane , & sur-tout à Florence , l'art de teindre en noir. Les manufactures de toile & de linge de table , sont un objet plus considérable : il s'en fait une grande consommation dans toute l'Italie. Les clincailleries , la faïence , la porcelaine , les ouvrages en mosaïque qui se font à Florence , ont encore beaucoup de débit : mais ce qui l'emporte , ce sont les chapeaux de paille , de toutes les formes & de toutes les couleurs : on entend à merveille l'art de les travailler ; & il s'en trouve de très-élégans qui coûtent jusqu'à deux louis d'or. L'Allemagne & l'Angleterre en tirent une grande quantité. On a poussé l'industrie jusqu'à faire des habits de la même matière.

Les productions naturelles du pays deviennent de jour en jour plus abondantes , parce que l'agriculture fait sans cesse de nouveaux progrès. Elle ne commença à fleurir en Toscane ,

que sous le gouvernement des Médicis. Jusqu'à cette époque on l'avoit négligée pour s'adonner au commerce. A la mort même de Cosme I, il y avoit encore les trois quarts du grand Duché qui étoient couverts de bois. Aujourd'hui il y en a plus de la moitié de cultivée, & divisée en quatre - vingt mille portions ou héritages occupés par autant de familles. C'est un spectacle véritablement enchanteur pour un étranger, que de voir la culture de presque toutes ces portions. Dans la même ferme sont réunis les grains, la vigne, l'olivier, les fruits, les légumes, & toutes les productions nécessaires à la vie. Le terrain est en général bon, quoique les deux tiers soient un pays montueux. Dans les endroits naturellement moins fertiles, on y supplée par le travail & l'industrie. De toutes parts on reconnoît les effets de l'activité des habitans. Aussi n'y a-t-il point en Italie de contrée où l'agriculture soit plus florissante, & par la protection particulière dont l'honneur à présent le Souverain, elle ne peut manquer d'être bientôt portée au plus haut point où elle puisse arriver. Tout ce

## 340 SUITE DE LA TOSCANE.

qu'il seroit permis de desirer , ce seroit une plus grande quantité de prairies pour augmenter les bestiaux. Du reste , le bled y réussit parfaitement. On seme pour l'ordinaire huit à neuf cents mille boisseaux de grains , & on en recueille jusqu'à quatre , cinq ou six millions. Les vins ne sont pas moins abondans , & quelques-uns mêmes sont fort recherchés par les étrangers. L'huile forme encore une branche de commerce assez considérable , & l'on en trouve qui peut égaler celle de Provence. Pour la culture des vers à soie , on peut la regarder comme une source réelle de richesses. On estime que la récolte de soie monte , année commune , jusqu'à cent quatre-vingt-quatorze mille livres pesant. Si l'on joint à tout cela le safran & le lin qu'on cultive particulièrement dans le territoire de Florence , l'immense quantité de châtaignes qui servent de nourriture à la plus grande partie des habitans des montagnes , & dont il se fait encore une exportation considérable ; les essences de rose , de fleur d'orange & d'autres fleurs ; les différentes sortes de liqueurs ; les citrons

& les limons qui sont excellens & en très-grande abondance ; les forêts ; le charbon fossile ; les carrières de pierre & de marbre ; les salines, les mines ; les eaux thermales ; les différentes rivières navigables ; les ports de Livourne & de Porto-Ferraïo, qui sont si heureusement situés pour la vente de toutes les productions territoriales, sur-tout lorsque la Méditerranée est le siège de la guerre ; on conviendra sans peine que la Toscane est un des pays les plus riches & les plus fortunés de l'Italie, que cet Etat, qui n'a pas plus de quarante-cinq lieues de long sur trente de large, l'emporte sur d'autres bien plus considérables. Le mauvais air dans certains cantons, & le débordement de quelques rivières qui descendent de l'Apennin, sont à peu-près les deux seuls inconvénients qu'on y éprouve : mais leurs suites funestes deviennent journellement moins sensibles par le desséchement des marais, par l'écoulement qu'on procure aux eaux stagnantes, & par les travaux qu'on fait sur les rivières pour les contenir dans leur lit. Le P. Ximenès, Jésuite, a fait exécuter des ouvrages si solides

P iii

sur l'Ombroné , que ses inondations ne sont plus à craindre. Celles de la Chiana & de l'Arno , causent encore , il est vrai , des dommages aux campagnes voisines , & l'Arno sur-tout inonde quelquefois les quais & les rues adjacentes de Florence : mais la plupart du temps c'est l'affaire de quelques heures , parce qu'on est venu à bout de régler le cours de ce fleuve.

D'après les notions que je viens de vous donner , Madame , sur l'état actuel de la Toscane , vous ne serez pas surprise qu'elle soit très-peuplée à proportion de son étendue : elle l'est même beaucoup plus que d'autres pays renommés par le nombre des habitans qu'ils contiennent. On prétend qu'elle l'étoit autrefois davantage : j'ai de la peine à le croire , puisque les deux tiers du grand Duché , comme je l'ai déjà observé , étoient alors couverts de forêts ; ce qui suppose nécessairement une population très-foible. Celle dont on parle tant pour le territoire de Florence ne prouve qu'en faveur de ce canton. On dit qu'en 1299 on pouvoit y mettre cent mille hommes sous les armes , trente mille dans la

ville , & soixante - dix mille dans le reste du comté. On peut en conclure seulement , si je ne me trompe , que le commerce y avoit attiré un grand nombre d'habitans , soit nationaux , soit étrangers , mais toujours au détriment du reste du pays. Quoi qu'il en soit , selon un état que j'ai sous les yeux de la population actuelle de la Toscane , il se trouve que le nombre des habitans distribués en deux mille cinq cents cinquante-neuf paroisses , monte à 945,063 , y compris 5549 Moines , 144 Hermites , 9349 Religieuses , 8355 Prêtres séculiers , & 3529 autres membres du clergé.

Une heureuse vivacité d'esprit , une conception prompte & facile , une imagination brillante & moins fougueuse peut-être que dans les parties plus méridionales de l'Italie , rendent ces habitans propres en général à tous les arts & à toutes les sciences. La Toscane peut se vanter même d'avoir été la patrie de leurs premiers restaurateurs ; & voilà ce qui , par-dessus tout , établit sa gloire ; voilà ce qui rendra son nom cher & précieux aux savans de tous les siècles. Quels grands hom-

P iy.

mes elle a produits dans tous les genres ! Le Dante, Petrarque & Boccace ont été les créateurs de la poésie Italienne. La Prose n'a pas moins d'obligations à ce même Boccace, qui paroît l'avoir portée au plus haut point de perfection. Machiavel s'est souvent égaré dans la politique ; mais personne n'a mieux développé les profondeurs de cette science. Guichardin s'est élevé à toute la majesté de l'histoire. Galilée est regardé, à juste titre, comme le pere de la géométrie & de la physique moderne. On doit à Toricelli l'invention du barometre ; à Salvino, celle des lunettes pour la vue. Aggiunti, Viviani, furent des Mathématiciens célèbres. Améric Vespuce a immortalisé son nom, en le donnant au Nouveau Monde. Les premières découvertes sur la gravure, en 1460, sont attribuées à Marso-Finiguerra, qui a du moins beaucoup perfectionné cet art, s'il ne l'a pas imaginé. Michel-Ange est le premier Sculpteur de l'univers : Donatello marche sur ses traces. La peinture doit son rétablissement, en Europe, à Cimabué & à Giotto. Enfin, Lulli a la gloire d'avoir le premier fait con-

noître les charmes de la musique en France.

Je ne puis, Madame, que vous indiquer rapidement les noms de tous ces personnages célèbres, originaires de la Toscane: je suis même obligé d'en passer plusieurs autres sous silence; mais vous trouverez dans quantité d'ouvrages des détails approfondis sur l'histoire littéraire de ce pays, laquelle forme le monument le plus beau & le plus intéressant pour l'esprit humain. Je me contenterai de vous dire que les efforts de tous ces grands hommes étoient secondés par des académies utiles alors, parce que leurs travaux étoient multipliés, qu'elles servoient de communication aux lumières respectives, & que la médiocrité n'avoit aucun prétexte pour y avoir entrée. Déjà, sous Cosme l'ancien, le pere de la patrie, l'académie Platonique avoit été établie en 1469. Son petit-fils, Laurent le Magnifique, lui donna une meilleure forme. L'objet principal étoit d'expliquer & de commenter Platon, pour lequel on étoit pénétré de la plus profonde vénération, & qu'on regardoit comme

P. 4

le plus grand Philosophe qui eût jamais existé. On traitoit encore dans les conférences des regles de la langue Italienne , des causes de sa corruption , des moyens de la rétablir : & c'est sur ce modele que se sont formées ensuite les académies des belles-lettres. Les troubles survenus à Florence & qui coûterent la vie à quelques membres de l'académie Platonique , en causerent la dispersion en 1521 : elle fut rétablie en 1600 ; mais le tems approchoit où la philosophie spéculative devoit faire place à la vraie physique , aux recherches & aux observations , dont Galilée avoit inspiré le goût ; & telle fut l'origine de la fameuse académie *del Cimento* , ou de l'Expérience , la premiere de l'Europe , où l'on s'occupa de la maniere de philosopher la plus naturelle , la plus utile , & dans laquelle on a fait ensuite de si grands progrès. Le Grand Duc Ferdinand II , jeta les premiers fondemens de cette académie en 1651 : mais elle ne dut sa véritable consistance , en 1657 , qu'au Cardinal Léopold , son frere , ce protecteur si éclairé des sciences & des arts. C'étoit dans son palais que s'as-

sembloient les membres , presque tous distingués par leurs talens & par leurs connoissances. Tel étoit Viviani , premier Mathématicien du Grand Duc de Toscane , & dont la réputation répan- due dans les pays étrangers , lui mérita , de la part de Louis XIV , une pension en 1664. Il voulut éterniser sa recon- noissance , en faisant bâtir une très- belle maison sur laquelle il mit cette inscription : *Ædes à Deo datæ* , pour faire allusion au nom de *Dieu-Donné* , que reçut ce Monarque en venant au monde. Viviani dirigea long-tems les travaux de l'académie *del Cimento* , dont il fut le chef sous le Cardinal Léopold. Le Comte Laurent Magalotti en étoit le secrétaire ; & c'est lui qui a publié le recueil des expériences. Paul del Buono est connu par les instrumens qu'il a imaginés , soit pour reconnoître l'im- pressibilité de l'eau , soit pour compa- rer entr'elles les pesanteurs des li- quides : il est le premier qui ait imaginé en Europe de faire éclore les œufs dans un fourneau à la maniere des Egyp- tiens. Il suffit de nommer Borelli , Profes- seur de mathématiques à Florence & à Pise , pour donner idée de son mé-

P vj

rite. On a de lui un Traité fort estimé sur le mouvement des animaux, *de motu animalium*, & un autre sur la force de percussion, *de vi percussione*, dans lequel on trouve des observations curieuses & des vues neuves. Cet auteur, qui a augmenté la longue liste des savans dont la fortune est au-dessous du mérite, & qui mourut dans la pauvreté à Rome, où la Reine Christine l'avoit appelé, avoit inventé plusieurs machines pour l'académie *del Cimento*. Elles sont rapportées, ainsi que les expériences & les dissertations des autres membres, dans le recueil qui parut en 1667, & où l'on traite de la pression de l'air, la compression de l'eau, le froid, le chaud, la glace, l'aimant, la vertu électrique, les odeurs, le son, le mouvement de projection, la lumiere, &c. Depuis cette époque, il n'a point paru d'autre recueil. L'académie même ne subsiste plus depuis long-tems; & la ville de Florence se trouve actuellement réduite à deux académies, celle des *Apatisles*, & celle *della Crusca*. La première est à proprement parler, une académie de belles-lettres: elle s'assembla

de tems en tems dans une salle de l'université ; & tout le monde est admis à y lire des ouvrages en quelque langue que ce soit. Son nom vient d'un mot grec , qui signifie sans passion. On veut sans doute faire entendre par là qu'elle adopte tout sans partialité. Cette qualité est bien précieuse & bien importante dans toute association littéraire. Je veux croire que les Apatistes soutiennent leur beau titre par les autres qualités requises dans des académiciens ; mais il faut convenir qu'ils ne sont pas encore parvenus à la célébrité dont jouissent ceux qui composent l'académie *della Crusca*. C'est la reine & la modératrice de la langue Italienne ; voilà son titre. La perfection de la langue , la poésie , & l'éloquence , voilà les objets de ses travaux : ils sont grands & très-dignes d'occuper de beaux - esprits : mais peut-être trouverez-vous minutieuses , & même bizarres , les allégories sous lesquelles on représente ces travaux. La dénomination de *Crusca* , qui signifie du son , vient du son & du blutoir que l'académie a pris pour devise , avec ces paroles , *il più bel fior ne coglie, il en*

tire la plus belle fleur. Tout est emblématique dans la salle d'assemblée. La chaire est en forme de trémie , & les degrés sont en forme de meule. Le Directeur est assis sur une espece de meule ; le siege des autres membres ont la forme de hottes ; le dossier est une pelle à four , ainsi que les cadres où sont les portraits des académiciens. Une pétrissoire sert de table : on enferme dans une trémie les ouvrages qui sont destinés à des lectures publiques ; & celui qui lit , a la moitié du corps passé dans une espece de blutoir. Je ne sais si tous ces meubles ont pu être , comme on le dit , de grands objets d'émulation. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette académie a été la moins oisive peut-être des trois ou quatre cents corps littéraires répandus sur toute la surface de l'Italie. Elle a publié un dictionnaire de la langue Italienne , en six gros volumes *in-folio*. C'est sans doute un dépôt précieux de cette langue , & qui doit servir à la fixer pour toujours : mais il n'a pas plus échappé aux critiques que tous les autres dictionnaires faits & à faire. On se plaint qu'il est incomplet ,

rempli d'erreurs, & qu'il auroit très-grand besoin de changemens, & d'additions.

Les Académiciens eux-mêmes sont exposés à des critiques encore plus fortes de la part des bons esprits. On prétend que dans leurs ouvrages ils ne s'attachent qu'à la correction & à la pureté du style, attention pénible & recherchée, qui dégénere souvent en pé-dantisme : du reste il n'est rien de plus frivole pour le fond des pensées. Les *prose Fiorentine*, par exemple, qui consistent en discours, en panégyriques, en oraisons funebres des plus illustres membres de l'académie *della Crusca*, sont vides d'idées & dépourvues de grands mouvemens de l'éloquence. Ce n'est pas que les moyens manquent à Florence pour faire briller les lettres. On ne peut certainement refuser beaucoup d'esprit & de dispositions naturelles aux habitans. Il regne parmi eux une liberté de penser qui ne se trouve dans aucune autre ville de l'Italie : ils peuvent s'exercer sur toutes les matieres qui n'attaquent ni la Religion ni le Gouvernement; & les Moines dont on se plaint tant ailleurs, ne les tiennent point courbés

sous l'empire des préjugés. Mais, par une de ces révolutions qui ne font que trop ordinaires dans les sciences, il est arrivé qu'elles languissent aujourd'hui dans un pays où elles avoient jeté autrefois un si grand éclat. On ne peut pas en rejeter la cause, comme quelques-uns l'ont dit, sur l'inaction qu'inspire le climat, puisqu'il n'a pas été un obstacle pour les grandes choses qu'on a exécutées dans les derniers siècles. Il est plus vraisemblable d'attribuer l'engourdissement actuel au Gouvernement qui n'excite pas assez l'émulation, & plus encore au goût de la société, de la galanterie, des amusemens & des fêtes qui ont affaibli l'amour de l'étude, la curiosité & les talents. Aussi est-il assez rare de voir de bons ouvrages publiés par les Florentins. Je ne connois aujourd'hui parmi eux que trois ou quatre auteurs qui méritent d'être cités. Le Docteur Lami a des connaissances très-variées : il publie toutes les semaines une feuille de nouvelles littéraires, dans laquelle on trouve du goût, de la sagacité, de la critique. Les mémoires qu'il a donnés sur les antiquités de Florence &

de la Toscane, annoncent une grande érudition : mais ce n'est que de l'érudition ; il y a bien du fatras & du verbiage. Le Docteur Cocchi, Professeur d'anatomie, est presque le seul Médecin de mérite, dans un pays qui fourmille de Médecins, ainsi que le reste de l'Italie. M. Tangioni a donné l'histoire naturelle & la description de la Toscane ; ouvrage qui fait honneur à ses lumières & à son exactitude. Pour les sciences abstraites, on ne trouve que le P. Léonard Ximenès, Jésuite, connu dans toute l'Europe comme grand astronome, & dont les talens d'un habile ingénieur le rendent particulièrement utile à la Toscane. Quelques auteurs publient encore de tems en tems de petites dissertations & d'autres brochures, pleines de bon sens & de solides connaissances : mais il est fâcheux qu'ils se bornent à des productions aussi légères ; elles ne suffisent pas pour faire juger de toute l'étendue de leur mérite. Je ne parle ni de cette foule de Poëtes, de faiseurs de sonnets & de vers douceux, ni de ces improvisateurs, qui ne sont pas moins multipliés ici qu'à

Sienne. Il est impossible à un homme de goût de soutenir la lecture de ces pieces , la plupart extravagantes & absurdes. J'ai voulu lire quelques poésies d'une improvisatrice célèbre , la Corilla , qui a fait imprimer entr'autres un poëme dédié à l'Impératrice Reine. Je vous avoue que je n'ai pu voir sans étonnement , qu'elle jouit d'une réputation des plus brillantes , au point que quelques personnes ne craignent pas de vouloir la faire passer pour une des merveilles de l'Italie. Elle est tout au plus , si l'on veut , la Sybille moderne de Florence , en qui le désordre des pensées n'est pas moins sensible qu'il l'étoit autrefois dans les feuilles de la Sybille de Cumæ.

L'état actuel des arts à Florence & dans toute la Toscane , n'est pas plus florissant que celui des sciences & de la littérature. A l'exception de la gravure qui semble , depuis quelques années , sortir de la médiocrité à laquelle elle étoit condamnée , on ne voit dans ce pays ni de grands Peintres , ni de grands Sculpteurs. Tout le mérite de ces artistes modernes consiste à savoir copier , avec assez de ref-

semblance, les superbes originaux de leurs prédecesseurs, qu'ils ont sous les yeux. Il ne faut pas croire cependant que les ouvrages des grands hommes qui ont illustré l'école de Florence, soient tous dignes de cette admiration sans bornes, que le goût éclairé se permet si rarement. M. Cochin, dont je me fais toujours plaisir d'adopter le sentiment, quand il est question des arts, me paroît avoir là-dessus des vues si justes & si vraies, que je ne crois pouvoir mieux faire que de vous les rapporter, Madame, en terminant cette Lettre. Voici ses expressions.

« L'école ancienne de Florence a produit quantité de Peintres qui ne sont pas sans mérite : cependant il en est bien peu qui aient acquis quelque célébrité. Les églises sont remplies de tableaux de quantité de différents maîtres, que néanmoins on croiroit tous du même, tant ils sont du même goût, du même caractere de dessin, de la même maniere de draper, & de la même couleur. La couleur en est très-grise & foible; le dessin grand, mais maniére, dans :

## 356 SUITE DE LA TOSCANE.

» le goût de Michel-Ange Buonarotti,  
» qui a été le chef de cette école. Ce  
» sont de ces tours de figures si sou-  
» ples, qu'on est tenté de les croire  
» impossibles, de ces grands contours  
» chargés, qui semblent tordre les  
» membres; de ces graces outrées qui  
» ont du grand, mais qui ne présen-  
» tent l'idée que d'une nature imagi-  
» naire. On n'y voit point de Colo-  
» ristes ni de ces Peintres remplis de  
» feu, qui osent hasarder des irrégu-  
» larités pour produire des beautés  
» qui en dédommagent furabondam-  
» ment, & qui font le charme de la  
» peinture. L'école de Florence a reçu  
» tout son éclat des célèbres Sculp-  
» teurs qu'elle a produits. De là s'est  
» ensuivi que l'on s'est principalement  
» & presque uniquement attaché au des-  
» sin, à une correction & à une gran-  
» deur de formes qui dégénere faci-  
» lement en maniere. On a beau dire  
» qu'elle est grande: une grande ma-  
» niere qui ne tient pas à la nature,  
» ne vaut guere mieux qu'une plus  
» petite, qui s'en écarte également.  
» La vérité est le but: le manquer d'une

„ façon ou d'une autre est presque  
„ égal.

„ Il suit encore de cette façon d'étudier qu'amene une école presque entièrement dirigée par des Sculpteurs,  
„ qu'on dessine trop long-tems avant que de se hasarder à peindre; qu'on ne s'attache qu'aux contours, & à placer les dedans avec exactitude,  
„ sans considérer la nature du côté des effets de la lumiere & des couleurs  
„ qui est la partie la plus essentielle de la peinture. On peut s'en assurer par l'examen des dessins des maîtres Florentins, qui sont d'un fini extrême, & ombrés de petites hachures, qui marquent l'exactitude & la servitude.

„ Mais aussi on peut dire, à la gloire de l'école Florentine, qu'elle a produit les plus excellens Sculpteurs, & en plus grand nombre que toutes les autres villes de l'Italie, au contraire de la ville de Venise, qui a donné tant de grands Peintres, & n'a point formé de Sculpteurs. Il est vrai que ces Sculpteurs de Florence sont maniérés, parce qu'ils ont

358 SUITE DE LA TOSCANE.

„ plutôt imité Michel-Ange que la  
„ nature & l'antique : mais néanmoins  
„ ils sont savans, corrects & de  
„ grand goût „.

Je suis, &c.

*A Florence, ce 12 Janvier 1759.*



## LETTRE CCCLXXI.

## SUITE DE LA TOSCANE.

JE viens, Madame, de faire le tour presque entier du grand Duché de Toscane. J'ai voulu connoître par moi-même un pays si intéressant : mais je vous épargnerai l'ennui des détails minutieux ; je ne parlerai que des lieux les plus remarquables. La première ville que j'ai trouvée en dirigeant ma route du côté de l'orient de Florence, est Arezzo, anciennement *Aretium*, qui n'en est éloignée que de dix-huit lieues. Sa situation sur une petite colline, au milieu d'une plaine fertile en grains, en vignes & en oliviers, est très-agréable. La disposition des bâtiments & des rues bien pavées & régulières, ajoute à sa beauté. La place publique est décorée d'un édifice qu'on appelle les *Loggie*, où se trouve la douane, le théâtre & un portique de dix-huit arcades, & long de quatre cents pieds, pour se promener à cou-

## 360 SUITE DE LA TOSCANE.

vert. Cet édifice, bâti par Vasari qui le commença en 1573, est imposant & majestueux. Mais ce qui contribue le plus à distinguer cette ville, c'est un établissement bien digne d'honorer l'humanité. Dès l'an 1262, il s'y est formé une association ou confrérie, sous le nom de *Fraternita*, laquelle jouit d'environ cent mille livres de rente. On emploie le revenu à marier des filles, à donner du pain aux pauvres, & à d'autres œuvres de charité. Arezzo est le siège d'un évêché, qui, pour les revenus, est le plus considérable de la Toscane. L'évêque a le titre de Prince de l'Empire. On compte environ douze mille habitans dans la ville, qui est gouvernée par un corps de Magistrats tirés de la Bourgeoisie, à la tête desquels est le Gonfalonier, toujours membre de la noblesse : mais rien ne se fait sans la participation du Gouverneur, nommé, dans le pays, *Regio Comissario*, & que le Grand Duc change tous les trois ans.

Cette ville étoit une des douze principales de l'Etrurie. On prétend qu'elle devoit son nom d'Aretium, à Aretia, surnom de Vesta, femme de Janus. Elle

Elle fut ravagée par Sylla, parce qu'elle avoit pris parti contre Rome, dans la guerre sociale. Rétablie bientôt après, elle eut l'avantage de compter dans le nombre de ses citoyens les plus illustres, Mécene, favori d'Auguste & protecteur déclaré des beaux génies de Rome. Dans la décadence de l'Empire, Arezzo partagea le sort des autres villes d'Italie. Les Goths & les Lombards y commirent des dégâts affreux. Un de ses Evêques, nommé Guido Petra-Mala, s'empara de l'autorité dans le quatorzième siècle : il y régna en tyran : mais il ne laissa pas que de rendre de très-grands services. Il fortifia la ville, fit applanir les rues, & conduisit la guerre avec succès contre le Pape Jean XII. Les Aretins en proie pendant long-tems aux factions des Guelfes & des Gibelins, étoient cependant devenus assez puissans pour tenir tête aux Florentins : ils remportèrent même quelquefois sur eux des avantages considérables, & secouerent le joug que ceux-ci leur avoient imposé, en achetant leur ville de Louis, Duc d'Anjou, qui étoit parvenu à s'en rendre le maître. Enfin ils furent obligés de se

*Tome XXVIII.*

Q

soumettre à la domination de Charles-Quint , qui donna tout leur territoire à Alexandre de Médicis. Indépendamment de Mécene , cette ville se fait gloire d'avoir donné naissance à Gui d'Arezzo , Moine Bénédictin , qui floriffoit vers l'an 1021. C'est lui qui est l'auteur de la maniere dont on se sert encore de nos jours pour noter le plain-chant & la musique , & qui substitua aux six lettres de l'alphabet Romain qu'on employoit autrefois dans la musique , les syllabes *ut , re , mi , fa , sol , la* , qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne de Saint Jean , *Ut queant laxis &c.* Je ne fais si les habitans de cette ville peuvent également se féliciter d'avoir vu naître parmi eux cet infame satyrique , Pierre d'Arezzo , plus connu sous le nom de l'Aretin , qui naquit en 1462 , & mourut en 1557. La hardiesse brutale avec laquelle il outrageoit les Souverains , le fit surnommer *le Fléau des Princes*. François I & Charles-Quint furent assez bons pour acheter son silence : ils lui envoyeroent des présens qui , loin de le calmer , ne faisoient qu'augmenter sa rage. Certains Princes d'Italie moins complaisans ,

employerent le bâton pour le faire taire ; & ce moyen devint efficace. Des ouvrages obscènes où les turpitudes de la dépravation la plus outrée sont dévoilées, & l'irréligion de ses maximes, ont contribué à le faire regarder comme un des hommes des plus abominables qui aient jamais existé. Il fut un temps où le fameux Concino Concini, Maréchal d'Ancre, qui étoit des environs d'Arezzo, eut en France une réputation peut-être encore plus déshonorante. Sa faveur auprès de Marie de Médicis & de Louis XIII, suscita contre lui la haine publique qui se permit toutes sortes d'excès. La postérité plus équitable ne lui trouve d'autres crimes que ceux des ambitieux qui savent profiter des circonstances pour s'élever ; & le nombre de ces hommes dans chaque siècle devroit avoir appris, ce semble, à ne pas trouver leurs entreprises bien extraordinaires.

Cortone, autre ville épiscopale au-delà d'Arezzo, près de la route de Rome, est située sur une haute montagne, & peut renfermer quatre mille habitans. Quelques auteurs veulent qu'elle soit

Q ij

l'ancienne *Corytus*, dont la fondation étoit bien antérieure à celle de Troie. On ne peut douter du moins qu'elle n'ait été une des douze villes principales des Etrusques, alliée des Romains du tems d'Annibal, & dans la suite colonie Romaine. Les barbares la ruinerent presqu'entièrement dans le cinquième siecle : elle se rétablit si bien qu'elle devint célèbre par son commerce & sa population. Le vif intérêt qu'elle prit aux Gibelins, qui causèrent tant de maux à l'Italie par leurs querelles avec les Guelfes, lui fit donner le titre de *nid des Gibelins*. Après avoir long-tems joui de la liberté, elle passa, en 1325, sous la domination d'un de ses citoyens, nommé Raméri Cafali, qui eut six successeurs. Ladislas, Roi de Naples, s'en étant emparé en 1409, la vendit aux Florentins, qui l'ont conservée depuis. Les murailles de la ville prouvent son antiquité très-reculée : elles sont formées de pierres énormes, posées les unes sur les autres, sans chaux, & sans aucune espece de ciment. On voit encore les ruines d'un temple de Bac-

chus, & celles de quelques bains. Les plus beaux édifices modernes sont la cathédrale, le palais public, celui de l'Evêque, & celui du Gouverneur, dans lequel se trouvent le théâtre & la salle de l'académie. Cette dernière est une des plus renommées de toute l'Italie. Fondée en 1726, sous le nom d'*Académie des antiquités Etrusques*, par Marcello Ridolfino & Philippe Venuti, gentilshommes de cette ville, elle dut une illustration rapide à l'abbé Baldelli, leur oncle, qui donna un cabinet d'antiquités, lequel s'est beaucoup accru dans la suite, & dont on a publié, en 1750, une collection en gravures, sous le titre de *Musæum Cortonense*. L'académie a mis encore au jour, sur les mêmes objets, sept volumes de dissertations qui ont mérité les suffrages de tous les savants.

En partant de Cortone, je m'engageai dans les montagnes de l'Apennin; mais la difficulté de la route fit que je gagnai le plutôt qu'il me fut possible, San-Giovani, chef-lieu d'un pays où la grande quantité de bitume & de charbon fossile qu'on y rencontre, prou-

Q iij

ve qu'anciennement il a été élaboré par le feu : il est actuellement très-peuplé, & produit en abondance des grains, des vignes & des légumes. A peu de distance de San-Giovani, on voit un pont très-remarquable, bâti non par le Diable, comme le disent les gens du pays, mais par les Romains, à qui les entreprises les plus hardies ne coûtoient rien, quand ils y voyoient quelque objet d'utilité. On le nomme *il ponte à gli Strolli*. Il est d'une seule arche en plein cintre, & très-grande, au-dessus d'un torrent. D'un côté, il pose sur une montagne taillée à pic, & de l'autre sur un pilastre énorme, semblable à une tour. La célèbre abbaye de *Vallombrosa*, ou Vallombreuse, est à quelques lieues de San-Giovani. C'est dans ce lieu, tout couvert de hêtres & de sapins, & infesté par des brigands, que se retira Saint-Gualbert, & y jeta les premiers fondemens de son institut en 1030. On remarque que ce fondateur d'un Ordre monastique, est le premier qui a reçu des Frères lais ou convers, distingués par état des Moines de chœur, qui étoient

clercs, ou propres à le devenir. Du reste, la règle qu'on suit à Vallombreuse, est à-peu près la même que celle de Saint Benoît ; mais outre l'abbaye, il y a des ermitages séparés pour ceux qui veulent vivre en anachorètes. Les Camaldules, fondés en 1059 par Saint Romuald, ont le même privilège. Le chef-lieu de leur Ordre se trouve à Camaldoli, d'où ils ont tiré le nom de Camaldules. Cette habitation est bien propre à des solitaires. Les environs couverts d'une forêt de sapins, offrent un air sauvage ; & l'on se sent pénétré d'une sainte horreur, quand on y arrive. La maison est considérable par son étendue. Sur le haut d'une montagne voisine, on a bâti des ermitages au nombre de soixante. Aujourd'hui l'Ordre des Camaldules est partagé en cinq congrégations, qui ont chacune leur Général.

Prato est sur la route qui conduit de Florence à Lucques. Cette ville assez considérable est située dans une plaine charmante & fertile. Elle a de bonnes murailles, plusieurs palais & plusieurs églises très-belles, en particulier celle de la cathédrale, toute revêtue de

marbre. On y distingue encore cinq hôpitaux, dans l'un desquels on reçoit des enfans trouvés, & deux *ceppi* ou troncs, dont les revenus considérables sont employés à faire des aumônes ou à doter des jeunes filles. Les habitans, qui peuvent être au nombre de douze mille, sont très-industrieux; c'est une des villes de la Toscane, où le commerce est le plus florissant. On y fabrique une grande quantité de draps, de chapeaux, de toiles, de vases de cuivre, &c. Les Florentins s'étant emparés de cette ville en 1353, la prirent de la liberté. En signe d'hommage, elle envoie tous les ans au Grand Duc, la veille de la Saint-Jean, deux embassadeurs qui lui présentent une certaine quantité d'ortolans gras, de chapons, de jeunes oies, de poulets, & une belle génisse des plus grasses.

Pistoia, évêché, n'est pas moins remarquable par les charmes de sa situation, au pied de l'Apennin, dans un endroit qui commence à s'élever & qui domine une plaine vaste & fertile. Les rues, les places, les palais, les églises, n'ont peut-être d'autre défaut que d'être surchargés d'ornemens: le

marbre y est employé jusqu'à la prodigalité. La population ne va pas au-delà de neuf à dix mille habitans , nombre bien peu considérable en proportion de l'étendue de la ville qui a deux milles & demi de circuit. On y fabrique beaucoup de fusils & de pistolets , & on y travaille très - bien le fer. Dans le voisinage sont des moulins qui font aller des filières , où l'on réduit les barres en fil de fer de différentes grosseurs.

J'avois tant entendu parler du feu perpétuel que l'on voit sortir de la terre près du village de Pietra-Mala , que je ne pus résister à l'envie que j'avois d'examiner moi-même ce phénomene si curieux. Cet endroit peu éloigné de Fiorenzuola , est à dix lieues de Florence , sur la route qui conduit à Bologne. Le terrain d'où sort ce feu perpétuel , peut avoir dix à douze pieds en tous sens : il est sur le penchant d'une montagne à mi-côte. On n'y voit ni fente ni crevasse , mais il est parfemé de cailloux & tout-à-fait stérile. A peu de distance néanmoins la végétation reprend toute sa vigueur : le grain & les herbes com-

Q v

munes y viennent très-bien. La flamme est plus vive dans un tems de pluie & d'orage , que dans un tems serein. Le froid & la neige ne l'arrêtent pas ; ce n'est que le grand vent qui l'éteint , ou qui du moins suspend son activité. Quand on creuse le terrain , elle sort avec plus de force. Elle a quelque chaleur , & brûle le bois , le papier & les autres matieres qui peuvent aisément s'enflammer. Il est tout naturel que le peuple regarde cette flamme toujours subsistante , comme un effet des plus furnaturels. Les Naturalistes moins prévenus , n'ont pas cependant encore trouvé , jusqu'à présent , une explication satisfaisante de ce phénomene (1).

---

(1) M. de la Lande , M. Ferber, le Baron de Dietrich même dans ses notes sur l'ouvrage de Ferber , ne disent rien de positif à cet égard. Mais ce dernier Savant, ayant depuis répété à Paris les expériences de M. Volta (sur l'air inflammable des marais ) , a continué à développer cette partie de la doctrine des Gas. La flamme de Pietra-Mala est produite par un Gas inflammable , tel qu'il s'en trouve dans presque tous les endroits où il y a de l'eau stagnante, & même au bord des rivières. Ce sont des portions

Les uns regardent ce feu comme les restes d'un volcan éteint depuis long-tems; & ils apportent en preuve les pierres calcinées, les vitrifications, les scories de fer, &c., qu'on apperçoit dans les environs. Les autres croient que c'est l'annonce d'un volcan qui deviendra très - redoutable, lorsque le fer se rencontrera en assez grande quantité avec le soufre; & déjà l'on ressent quelquefois des tremblemens de terre, qui se communiquent même jusqu'à Florence. Dans deux endroits du même canton, on voit des feux semblables, & l'on trouve dans un pré qui est à demi - mille de Pietra - Mala, une fontaine dont l'eau

de ce Gas enflammé, que les gens de la campagne appellent *Esprits - Folets*. On imite très-bien cette opération de la nature, en mettant en certaine proportion de l'huile de vitriol, de l'eau & de la limaille de fer, dans une fiole à médecine, que l'on tient bouchée quelques minutes: l'air qui s'en dégage ensuite est susceptible d'être allumé, & fait explosion, si l'on débouche la fiole sur une bougie allumée. *M. Mercelle, Géographie comparée.*

Q vi

appelée *Aqua buia*, s'allume, quoique froide, comme de l'esprit-de-vin.

La proximité de Lucques, en Italien *Lucca* ou *Luca*, m'a engagé à faire une excursion hors de la Toscane, pour voir cette ville qui est le siège d'une petite République, dont le territoire n'a pas plus de huit lieues en tout sens, mais qui, par la sagesse de sa politique & de son gouvernement, est venu à bout de conserver la liberté & d'entretenir l'abondance dans son sein. Le pays soumis à sa domination est d'une abondance singulière : il faut aussi convenir qu'il est supérieurement cultivé. Les habitans savent tirer parti du plus petit morceau de terre. L'huile & la soie y réussissent à merveille, & forment l'objet principal de son commerce qui enrichit l'Etat. Dans l'intérieur, on trouve des montagnes qui sont toutes couvertes, jusqu'au sommet, de vignes, d'oliviers, de châtaigniers & de mûriers. Dans la partie qui avoisine la mer, sont des prairies où se nourrit une immense quantité de bestiaux. La population est si nombreuse, que dans ce petit pays qui contient une ville considérable &

cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans, dont vingt ou trente mille sont en état de porter les armes. Suivant le rapport de la population à l'étendue du terrain, il se trouve que dans chaque lieue quarrée, il y a mille huit cents soixante-trois personnes; ce qui est le double de ce que l'on trouveroit en France dans une estimation pareille. Les impositions ne vont pas au-delà de 600,000 livres. Le gouvernement est Aristocratique. Deux cents quarante ou deux cents cinquante nobles composent alternativement tous les deux ans, le Sénat en qui réside la suprême autorité législative. Il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un Gonfalonier & neuf Conseillers, nommés *Anziani*, anciens, qui changent tous les deux mois, & qui, pendant le tems de leur administration, sont entretenus dans le palais aux dépens de l'Etat: mais ils n'ont que le droit de proposer au Sénat les objets des délibérations. Le Gonfalonier a le titre de Prince de la République, & jouit de tous les honneurs du Souverain.

L'exercice de la justice est confié à cinq Judges ou Auditeurs, qui ne doivent jamais être pris parmi les Lucquois. L'un d'eux, nommé *Podesta*, décide des causes criminelles qui doivent cependant être revues par le Sénat, sur-tout lorsqu'il est question de peine de mort. On est très-sévere pour tout ce qui concerne la police, & l'on réprime avec force toutes sortes d'injustices : le port d'armes pour les nationaux est puni des galères ; mais on ne néglige rien pour entretenir dans le peuple l'abondance, la sûreté, & surtout l'esprit de liberté. Tous les ans on fait, le Dimanche de *Quasimodo*, une procession solennelle pour remercier Dieu d'avoir rendu la liberté à la République. Le Sénat veille avec la plus grande attention, à toutes les parties du bien public. Jamais la disette ne se fait ressentir : on a des magasins prêts au besoin. S'il survient des maladies épidémiques dans les campagnes, l'Etat envoie des Médecins qu'il paie. L'égalité républicaine regne par-tout. Les nobles sont dans l'heureuse impossibilité de nuire. On ne

connoît ni Ducs , ni Comtes , ni Marquis. Point de luxe particulier : le luxe public est le seul permis. On ne souffre ni pauvres , ni fainéans , ni mendians , ni vagabonds ; les loix sont très-rigides à cet égard. Ne jugez-vous pas , Madame , que cette petite République est un modèle d'un excellent Gouvernement , & que les habitans doivent y trouver le bonheur ?

La ville de Lucques , siège de cette République , est située dans une plaine environnée de montagnes , & couverte de villages , de hameaux & de maisons de campagne. Elle est régulièrement fortifiée , & peut avoir trois milles de tour. Les remparts & les places d'armes des bastions sont décorés de très-beaux arbres qui forment une promenade fort agréable. Les rues pavées de grandes pierres , sont larges , & les maisons assez bien bâties ; cependant on ne trouve point d'édifices de grande importance. Le palais de la République n'est frappant que par sa vaste étendue : on y voit un arsenal fourni d'armes pour plus de vingt mille hommes. La Cathédrale , dédiée à S. Martin ,

est d'une architecture gothique , du plus mauvais goût , sur-tout pour l'extérieur. Dans une chapelle , on remarque un crucifix de bois de cedre , assez mal travaillé , quoique les Lucquois prétendent que la tête a été faite par un Ange ; de là vient le nom de *Volto Santo* qu'on lui donne. Il a une couronne de pierres précieuses & des pantoufles de velours cramoisi. On ne le découvre que trois fois par an , ou dans les besoins pressans de l'Etat. La tradition rapporte que ce crucifix s'est transporté de lui-même de l'église de Saint-Ferdinand , dans celle de Saint-Martin ; & c'est en mémoire de cette translation qu'on fait tous les ans une procession solennelle. Quarante - six grosses lampes d'argent brûlent nuit & jour autour de cette chapelle remplie de vœux & de témoignages de la vénération publique. L'évêché , qui dépendoit immédiatement du Pape , a été érigé en archevêché en 1726. On trouve à Lucques peu de choses remarquables du côté des arts : à l'exception de quelques tableaux assez bons qui sont dans les églises , tout le reste

est assez médiocre. La porte principale de la ville a pour inscription, ce seul mot écrit en lettres d'or : *Libertas*, liberté : il est aussi la devise de la République. Les seuls restes d'antiquités qui subsistent, consistent dans un amphithéâtre. On ne peut douter que Lucques ne soit très-ancienne : on n'en connaît pas même l'origine. Elle fut une des villes principales des Etrusques, & devint dans la suite colonie Romaine. Dans le tems des Goths & des Lombards, elle éprouva les mêmes révolutions que la Toscane. Après la mort de la Comtesse Malthilde en 1115, elle se forma en République, & embrassa successivement le parti des Guelfes & des Gibelins. Castruccio Castracani, célèbre Capitaine, s'empara de l'autorité souveraine en 1316 ; mais les Empereurs lui rendirent la liberté qu'elle a particulièrement conservée depuis 1430, & quoique l'Empereur la regarde comme fief de l'Empire, elle n'est pas moins indépendante que Venise. Les Lucquois ont cependant toujours eu la politique de rechercher la protection de quelqu'Etat considérable. Je ne dois

pas oublier de vous dire que cette République a, pour son commerce, un petit port, nommé *Via-Regia*, dans lequel sont quelques habitations & une tour fortifiée.

En revenant sur mes pas pour aller m'embarquer à Livourne, je me rendis en peu de tems de Lucques à Pise. Cette dernière ville, capitale d'un pays qu'on appelle le Pisan, est située dans une plaine couverte de vastes prairies, & assez fertile en grains, en fruits & en légumes, dans les endroits où l'on peut la cultiver, mais exposée à des inondations fréquentes de l'Arno qui la traverse. Autrefois ces inondations causoient des dommages considérables; & la plaine de Pise étoit même inhabitable: mais après que les Médicis se furent rendus maîtres de ce pays, ils ne cessèrent de faire travailler à des canaux & à des levées pour empêcher les débordemens de l'Arno. Cependant, malgré tant de soins, il reste encore des marais qui infestent l'air dans quelques cantons.

La ville de Pise est de nos jours une des plus tristes preuves des révolutions humaines. Remarquable par son

antiquité, honorée du titre de colonie Romaine, & soumise au même sort que le reste de l'Italie dans le tems de l'invasion des Barbares, elle répara si bien ses pertes que, dès le onzième siecle, elle devint très-puissante sur mer, & posséda plus de deux cents galeres. Ses habitans enleverent aux Sarrasins l'île de Sardaigne, Palerme en Sicile, la ville de Bona en Afrique, & les îles Baléares. « Ils allèrent, dit un auteur moderne, avec cent vingt galeres à l'expédition de la Terre-Sainte, & se signalerent beaucoup aux sieges d'Antioche & de Jérusalem. Cette expédition ouvrit aux Pisans la voie à la domination des mers les plus éloignées & au plus vaste commerce .....; & tandis que les croisades appauvrissaient les autres Princes Chrétiens, les Pisans en retiroient des avantages & des richesses immenses. Cette Puissance se maintint dans toute sa splendeur jusqu'en 1284, époque à laquelle les Génois, dans une bataille navale, leur enleverent quarante-neuf galeres, & leur firent environ dix mille prisonniers. Cette défaite & la des-

» truction du port de Pise par ces  
» mêmes Génois l'année suivante , &  
» en 1290 , furent le commencement de  
» la décadence de la République de  
» Pise. Elle déchut encore davantage  
» par ses guerres contre les Guelfes ,  
» c'est-à-dire , contre les Génois , les  
» Lucquois & les Florentins , & par  
» l'ambition de ses propres citoyens  
» qui vouloient asservir leur patrie ,  
» comme firent le Comte Ugolin ,  
» Pierre Gambacorta , Jean dell'Agne-  
» lo , Jacques Appiano & son fils Gé-  
» rard , qui , en 1399 , vendit Pise &  
» son territoire à Galéas Visconti ,  
» Duc de Milan , pour la somme de  
» 200,000 livres. Galéas la revendit  
» aux Florentins pour la même somme ,  
» & ceux-ci s'en emparerent par la voie  
» des armes , en 1406 ; & quoique les  
» Pisans , animés par la présence de  
» Charles VIII , Roi de France , eussent  
» recouvré leur liberté en 1499 , ils  
» furent de nouveau subjugués par les  
» Florentins en 1509. Depuis cette  
» époque , la ville de Pise n'est plus  
» rentrée dans son premier état de li-  
» berté , & a éprouvé le même sort  
» que le reste de la Toscane ».

Malgré son état de dépérissement, Pise est encore la seconde Ville de la Toscane. Elle contient environ vingt mille ames ; mais d'après la grandeur de son enceinte , il pourroit y en avoir trois fois autant. On prétend que dans le onzième siecle , on en comptoit jusqu'à cent cinquante mille. Elle est partagée en deux par l'Arno , bordé de très-beau quais & d'édifices de la plus belle architecture. On traverse le fleuve sur trois ponts qui forment une perspective très-agréable . celui du milieu est de marbre. Les rues sont larges , droites & pavées de grandes dalles comme à Florence : mais il leur manque ce qui en fait le principal ornement , la multitude & le mouvement des passans : & de là vient que l'herbe croît dans quelques-unes. Un aqueduc conduit de très-bonnes eaux dans la ville où elles sont distribuées en quatorze fontaines publiques & plus de cent vingt particulières ; & depuis les travaux qu'on a exécutés dans la campagne voisine pour purifier l'air , celui qu'on respire à Pise est excellent , même en été. D'ailleurs le climat est

si doux, qu'on s'apperçoit à peine de l'hiver.

La cathédrale, dédiée à l'Assomption, est un édifice ancien, mais majestueux : il fut commencé en 1063, & terminé en 1092, sur les dessins de Bruschetto. Il devint presqu'entièrement la proie des flammes dans le seizième siècle ; mais il fut réparé par les Grands Ducs. Ses trois portes de bronze ont paru si belles à quelques personnes, que, dans leur enthousiasme, elles ont dit que c'étoit les portes du Temple de Jérusalem : cependant les reliefs qu'on y voit, sont presque tous mauvais & demi-gothiques. L'intérieur de l'église présente des objets plus intéressans. Les Pisans y ont employé les riches dépouilles enlevées aux Sarrasins lorsqu'ils les chassèrent de Palerme. Une très-belle nef & deux doubles bas-côtés sont soutenus par quatre rangs de colonnes superbes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental, & douze de beau marbre. On est surtout frappé de deux colonnes de verd antique d'une grosseur énorme, &

d'une autre de brocatelle d'orient , qui passe pour le morceau le plus précieux que l'on connoisse en ce genre. La voûte est dorée & ornée de peintures : le pavé au-dessous de la coupole est un ancien ouvrage en mosaïque. Plusieurs tableaux des plus grands maîtres , & des mausolées avec des statues très-bien travaillées , contribuent encore à l'embellissement de cette église.

Le Baptistere en est voisin : c'est une autre église en forme de rotonde , où l'on baptise exclusivement tous les enfans de la ville : elle est entièrement de marbre & d'une belle architecture , quoique gothique. La voûte forme un écho qui répète si distinctement les sons , que ce que l'on dit à voix basse contre un côté de la muraille , s'entend au côté opposé , & que si l'on frappe d'une canne contre terre , le retentissement en dure aussi long-tems que le tintement d'une cloche. C'est l'effet de toutes les voûtes elliptiques. On voit dans cette église une superbe chaire , construite par Nicolas Pisano. Les reliefs qui la décorent , sont d'une espece d'albâtre oriental , & représentent le Jugement dernier :

ils portent perpendiculairement sur sept petites colonnes, dont les unes sont de granit oriental, les autres de porphire des monts Pisans, & quelques-unes de brocatelle : trois de ces colonnes sont appuyées sur des lions du plus beau marbre. Le *Campo Santo*, cimetière de la ville, est une cour de quatre cents cinquante pieds de long, autour de laquelle regne un vaste portique qui a soixante croisées ou arcades, qui est pavé de marbre, & orné de peintures de Cimabué, de Giotto, d'Orgagno, & de quelques autres Peintres anciens ; peintures précieuses par leur antiquité & par l'idée qu'elles donnent des premiers essais de l'art, & des progrès qu'il a faits insensiblement. On y voit encore des inscriptions, des épitaphes, & des tombeaux antiques peu remarquables, si l'on en excepte un dont l'architecture est traitée d'un très-grand goût, & dans lequel est une figure couchée assez belle. Ce qu'on appelle proprement *Campo Santo*, champ sacré, contient dans le centre de la cour, environ neuf pieds de terre que les Pisans apportèrent de Jérusalem dans le treizième siècle. On prétend

prétend que les cadavres qu'on y dépose , sont entièrement consumés en deux jours.

*Il campanile torto*, le clocher tortu, qu'on appelle aussi *Torre pendente*, la tour penchée , est de tous les monumens de Pise peut - être - le plus curieux , du moins le plus singulier. Cette tour , commencée en 1174 , sur les dessins de Guillaumie d'Almon , finie par Bonauno Buocci & Thomas de Pise , a environ cent quatre-vingt-huit pieds de haut , & un escalier de cent quatre - vingt - treize marches , très-aisé & bien éclairé. Sa forme est un cylindre environné de huit rangs de colonnes de marbre posées les unes sur les autres. Quand on est sur le haut , la campagne offre de tous côtés un spectacle magnifique : mais si l'on regarde du côté que la tour penche , & que l'on descende un plomb perpendiculairement jusqu'au bas par le moyen d'une ficelle , on est fort étonné de le voir s'éloigner de quinze pieds de la base en arrivant à terre. Vafari croit que cette tour ne penche que « parce que ses fondemens » n'ayant pas été bien assurés sur un

*Tome XXVIII.*

R

## 386 SUITE DE LA TOSCANE.

» terrain mou , elle s'est affaissée , &  
» que sa rotondité , jointe à la liaison  
» des pierres , contribue à sa solidité.  
» D'autres croient qu'après que les  
» quatre premiers ordres furent faits ,  
» on s'apperçut de l'affaissement du  
» terrain ; qu'alors l'architecte ne vou-  
» lant pas démolir ce qui étoit déjà  
» bâti , fit assurer les fondemens , &  
» imagina de donner à cette tour la  
» hauteur convenue , en faisant les co-  
» lonnes des trois derniers ordres plus  
» longues du côté qu'elle penche , que  
» de l'autre ; ce qui donne à la tota-  
» lité de la masse son point d'appui ,  
» & fait en même tems une construc-  
» tion fort singuliere : mais cette opi-  
» nion paroît détruite par l'éversement  
» opposé à l'inclinaison. Quoi qu'il  
» en soit , elle n'est pas moins solide ,  
» puisqu'elle existe depuis plus de six  
» cents ans ».

L'église de Saint-Etienne , dont la façade est de marbre blanc de Carrare , & dont l'intérieur est orné de colonnes de porphire , de fort bons tableaux , de beaucoup de drapeaux , de queues de cheval , & d'autres dépouilles enlevées aux Turcs , appartient aux Chevaliers dits de Saint-Etienne. C'est le

grand Ordre de la Toscane. Le Grand-Duc Cosme I l'institua en 1561, en l'honneur de Saint Etienne Pape & Martyr, & en Mémoire de la victoire remportée le 6 Août, jour où l'on célèbre la fête de ce Saint. L'objet principal de cet établissement étoit de défendre les côtes de Toscane, contre les incursions des Corsaires. Les Chevaliers qui, par une bulle de Pie V, en 1572, jouissent des mêmes priviléges que ceux de Malte, étoient obligés de servir trois ans fur les galeres, avant d'être admis irrévocablement dans l'Ordre : mais depuis long-tems ils ne vont plus en course, & il n'y a même plus de galeres pour leur service. Cependant l'Ordre jouit toujours d'une grande considération. Il faut, pour y être reçu, faire preuve de noblesse de quatre quartiers, tant de pere que de mere, non compris le présent. Il y a plusieurs Commanderies, depuis quatre jusqu'à six mille livres de rente. Le Grand-Prieur réside à Pise, qui est le chef-lieu de l'Ordre. L'intention du fondateur avoit été de peupler cette ville, en obligeant les Chevaliers qui ne font pas leur

### 388 SUITE DE LA TOSCANE.

caravanes , d'y passer deux ans. Ils peuvent se marier ; mais ceux qui ne le sont pas , doivent demeurer dans le Palais de l'ordre où ils sont très-bien logés. Les Officiers principaux , après le Grand-Maître , dont la dignité est attachée aux Souverains de la Toscane , sont le Grand-Prieur , le Grand-Connétable , le Grand-Trésorier , le Grand-Chancelier , & le Grand Conservateur. Le chapitre général se tient tous les trois ans ; & tous les Officiers doivent y assister , à moins de grandes raisons. L'habit distinctif des Chevaliers est blanc avec des revers rouges , & une croix rouge & octogone sur le côté gauche : mais ordinairement ils ne portent qu'une petite croix d'or attachée à un ruban couleur de feu.

Cosme I ne se contenta pas de cet établissement pour tâcher de rétablir la population à Pise ; il donna tous ses soins pour perfectionner l'université fondée en 1343 , & lui assura un revenu de plus de cent mille livres , qui se prennent sur les décimes ecclésiastiques de la Toscane. Toutes les sciences y sont enseignées par quarante Professeurs. Le Grand-Prieur de l'Or-

dre de Saint-Etienne en est proviseur général, & veille à l'observation des réglemens. Des savans du plus grand mérite ont illustré cette université. Tels furent Accurse, Bartole, Césalpin, Alciat, & plusieurs autres distingués en différens genres : mais aucun n'a autant contribué à sa gloire que le célèbre Galilée, qui étoit né à Pise. On y trouve encore aujourd'hui des personnes d'un grand mérite. Le goût des bonnes études s'y est soutenu, & il est peu de villes en Italie où elles se fassent aussi bien qu'en cette université. Plusieurs collèges en dépendent ; & dans tous il y a des places pour des écoliers entretenus aux dépens des Grands Ducs ou de différentes villes de la Toscane, qui ont droit d'y nommer. Elle a de plus un jardin de botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un observatoire où se trouvent des instrumens de prix, & une bibliothèque nombreuse & choisie, à l'usage des Professeurs.

Tous ces établissements formés à Pise, & le séjour de trois mois que la Cour y fait tous les ans, sont ce qui contribue le plus à faire subsister les habitans.

R iii

Le commerce y est totalement tombé ; & c'est ce qui rend inutile un grand bâtiment de marbre, nommé *la Loggia di Mercanti*, autrement la Bourle. Le Gouvernement s'occupe présentement à introduire dans cette ville quelques nouveaux arts. Heureux s'il peut venir à bout d'y réveiller l'ancienne industrie des habitans ! Je passe, Madame, sous silence quelques autres édifices, dont les descriptions enflent, ce me semble, assez inutilement les volumes des autres Voyageurs. Je ne parle pas de treize couvens de Moines, & de seize de Religieuses, qui se trouvent dans l'enceinte de la ville. Je me contente de vous dire qu'il s'est tenu à Pise deux conciles célèbres, l'un en 1134, où fut excommunié l'Anti-Pape Anaclet, & l'autre en 1409, où furent déposés deux Anti-Papes, & où l'on élut Alexandre V. Le siège épiscopal, presqu'aussi ancien que le Christianisme, & auquel les Empereurs, les Comtes & Marquis de Toscane, & sur-tout la Comtesse Mathilde, avoient attaché de grands priviléges, fut, en 1117, érigé en archevêché, & en pri-

matie de Sardaigne & de Corse. Je dois encore ajouter, pour la gloire de cette ville, que c'est à un de ses habitans, Léonard Fibonacci, que nous devons les chiffres Arabes, qu'il apporta du Levant.

A quatre milles de Pise, sur la route de Lucques, sont des bains célèbres, même dès le tems de Pline, & connus sous le nom de Bains du mont Pisano, *Bagni del monte Pisano*, ou *del monte di S. Giuliano*. Le chemin par lequel on y arrive est une promenade des plus agréables qu'on puisse voir. On peut y aller aussi par eau. Ces bains font au nombre de douze; & chacun d'eux porte le nom de quelque Divinité de la fable, comme de Jupiter, de Junon, &c. La chaleur de l'eau n'est pas la même à toutes les sources: la plus chaude est de trente-deux degrés au thermometre de Réaumur, & la moins chaude va un peu au-dessus du vingt-quatrième degré. « Toutes » ces eaux font de même nature, » douces, potables & tempérées: elles » contiennent de la terre, du sel alkali, » de l'air, du feu, des exhalaisons » minérales, qui ressemblent un peu

R. iv.

» au soufre ; mais chacune de ces matières en assez petite quantité. Leur usage est bon contre les enflures, les ulcères, les abcès, les gangrènes, les luxations, les fractures, les fièvres, les maladies chroniques & articulaires, contre l'hypocondrie, &c ». On y a fait en différens tems, beaucoup de réparations. L'Empereur François I, Grand Duc actuel de Toscane, les a sur-tout portés à leur perfection par les travaux utiles qu'il y a ordonnés. On y trouve actuellement des bâtimens décens & commodes. Ces bains sont devenus un séjour délicieux. Des personnes de tous les rangs & de toutes les nations y viennent de toutes-parts; & la beauté de la situation, l'agrément du lieu, tous les plaisirs réunis, invitent même à les prendre sans raison de santé.

On ne compte de Pise à Livourne, que quatre lieues qu'on peut faire par terre ou par eau. Livourne étoit anciennement une méchante bourgade, qui n'est devenue une place considérable que depuis que les Florentins, sur la fin du quinzième siècle, lui accordèrent de grands priviléges pour y

attirer des marchands. Le commerce en effet a rendu cette ville florissante : elle est bien bâtie, les rues larges & bien pavées, sont si régulieres, que de la grande place on voit les deux portes de la ville. Un des quartiers est percé de plufieurs canaux ; & c'est la raison pour laquelle on l'appelle la *Nouvelle Venise*. Le nombre des habitans monte à quarante mille, parmi lesquels on compte dix mille Juifs qui ont un quartier séparé & une belle synagogue : ils y jouissent de plus de priviléges qu'en aucun autre endroit de l'Italie. Aussi y a-t-il un proverbe qui dit : *Sarebbe meglio battere il Gran Duca che un Ebreo* ; il vaudroit mieux battre le Grand Duc qu'un Juif. Toutes les sectes sont également tolérées à Livourne : on n'y inquiète personne en fait de Religion ; & le tribunal de l'Inquisition n'exerce son autorité que sur les Catholiques, encore est-il fort doux & modéré. Parmi les principaux édifices, on distingue le dôme, église d'architecture gothique ; mais où l'on voit une belle voûte ; le palais ducale où loge le Grand Duc lorsqu'il vient à Livourne, le grenier à sel, les ma-

R v

gasins de tabac & d'huile, l'arsenal, le lazaret, un grand bâtiment où l'on enferme les esclaves pendant la nuit, & la manufacture où l'on travaille le corail, qu'on tire en grande partie des côtes de Sardaigne & de Corse, & des environs de Bizerta en Afrique, près de Tunis. On ne fauroit croire par combien de mains il passe, avant de parvenir à la forme qu'il doit avoir, & quels soins on apporte pour choisir les quatorze nuances qui en font varier le prix.

Le port n'a pas plus de vingt brasées de profondeur, & se combleroit aisément, si l'on n'avoit le plus grand soin de le nettoyer : il est défendu par un mole qui s'étend à plus d'un mille dans la mer, & par deux petits forts qui sont aux extrémités de ce mole. Les vaisseaux de guerre ne peuvent point y entrer ; ils jettent l'ancre sur la côte qui est une espece de rade. La Darse ou Darsine est comme un second port, ou plutôt une partie du grand, laquelle s'avance le plus dans la ville, & qu'on ferme avec des chaînes. C'est près de là qu'on construit les vaisseaux & les galères, & qu'on

voit une fontaine publique, décorée d'une statue colossale en marbre du Grand Duc Ferdinand I, avec quatre statues en bronze d'esclaves Turcs attachés à la base. J'ai lu quelque part que ce monument a servi de modèle à celui qu'on a élevé à la gloire de Henri IV, sur le Pont-Neuf à Paris, & que le même artiste avoit exécuté l'un & l'autre : mais par une bizarrerie singuliere, il se trouve que ce qui est le plus défectueux dans l'un, est précisément ce qui vaut le mieux dans l'autre. Ainsi la statue de Henri IV passe pour être belle ; celle du Grand Duc Ferdinand est assez médiocre. Tout au contraire, les quatre esclaves de celle-ci méritent l'attention des connoisseurs ; & ceux de la statue de Henri IV ne font gueres dignes de leurs regards.

C'est un spectacle aussi curieux qu'intéressant, de voir la quantité de vaisseaux qui viennent de toutes parts au port de Livourne. On en compte ordinairement douze à quinze cents. Les Arméniens & les Juifs sont les courriers de toutes les nations, dont plusieurs entretiennent des Confuis qui jouent dans cette ville un rôle très-

R vi

distingué. Le plus grand commerce qu'on y fait, consiste en marchandises de toute espece qu'on dépose dans des magasins, & qui sont envoyées de là dans toutes les parties du globe : les principaux objets sont le coton filé ou brut, le café, sucre, épiceries, soufre, alun, lacque fin, cacao, anis de Rome, baies de laurier, & toutes sortes de poisssons salés. On fait encore un commerce considérable des productions de la Toscane. Les Anglois & les Hollandais fréquentent beaucoup ce port. Les François y envoyoient autrefois beaucoup de draps : ils y envoient encore des étoffes de Lyon, des clin-clailleries, des modes, des tabacs, des vins, des eaux-de-vie, &c. Les droits de la douane peuvent rapporter, par an, environ trois cents mille livres.

Me voici, Madame, sur le point de mon départ pour la Sardaigne, d'où je me propose d'aller de là en Corse. J'ai trouvé un vaisseau qui doit appareiller incessamment pour la premiere de ces deux îles. Je n'ai pas cru devoir manquer cette occasion, pour parcourir quelques autres villes qui me restoient à voir dans le Pisan. On

m'a dit d'ailleurs qu'elles méritoient peu d'être vues, à l'exception peut-être de Volterra, située sur une montagne assez haute, & dans laquelle est un évêché. Cette ville est ancienne, & figuroit parmi les douze principales des Etrusques. Ses murailles, dont on voit encore des restes, sont composées de grosses pierres de taille, liées sans aucun ciment. On dit que Volterra avoit autrefois cent mille habitans au moins : elle n'en a présentement guere plus de quatre mille. La peste de 1550, de 1630 & de 1633, l'a dépeuplée presqu'entièrement. Dans le voisinage on trouve des salines qui fournissent de sel la plus grande partie de la Toscane. Les mines sont placées sous des couches d'albâtre, au-dessous desquelles passent différentes sources d'eau, dont on retire le sel en la manière accoutumée, c'est-à-dire, en faisant bouillir cette eau dans des chaudières. Une de ces sources, celle de San - Giusto, donne sur cent livres d'eau, trente-six livres de sel, ce qui est beaucoup plus considérable qu'en France, où l'on ne retire sur la même quantité d'eau, qu'environ seize livres.

Du reste on prétend que ce sel de Volterra, qui est très-blanc & très-fin, reste chargé d'une terre calcaire, alkaline. On ne le vend la livre que deux à trois sols de France. On compte en tout treize sources qu'on appelle dans le pays *Moïa*; mais il n'y en a que quatre dont on se serve. L'une appartient au Grand Duc qui l'affirme, & les autres à la communauté de Volterra.

Je suis, &c.

A Livourne, ce 25 Janvier 1759.



## LETTER CCCLXXII.

## SARDAGNE ET CORSE.

LE trajet de Livourne en Sardaigne est si court, & le vent que j'ai eu a été si favorable, qu'en peu de tems je suis arrivé dans cette île. Je vous avoue, Madame, qu'à son premier aspect je n'ai pu m'empêcher de témoigner ma surprise. Je ne m'attendois pas à trouver ce pays aussi beau, aussi fertile, aussi bien en ordre qu'il est actuellement. Il me paroît qu'on ne le connoît pas, ou qu'on n'en a qu'une idée très-fausse dans le reste de l'Europe; & je ne doute pas qu'avec le tems il n'enrichisse le Souverain qui le possède, & qu'il ne figure parmi les autres Etats les plus considérables.

L'île de Sardaigne qui, depuis plusieurs siecles, porte le titre de royaume, est, après la Sicile, la plus grande des îles de la Méditerranée: elle a plus de cinquante lieues de long sur trente de large. Un bras de mer qu'on tra-

verse en moins d'une heure, lorsque le tems est calme, la sépare au cap Bonifacio, de la Corse à laquelle elle paroît avoir été réunie anciennement. Elle est coupée par des rivieres, par des torrens, par des montagnes & par des collines qui ne sont pas moins fertiles que les vallées & les plaines. Tout autour de l'ile on trouve plusieurs ports, dont les plus sûrs sont *Porto Conde*, *Porto Torre*, *Porto Seuso*, & celui de Cagliari, qui étoit autrefois très-renommé. Outre ces ports, la Sardaigne est encore à l'abri des incursions des Barbaresques, par plusieurs tours placées dans les différentes îles qui l'avoisinent. Les chaleurs y sont assez modérées. Les vents brûlans du midi sont tempérés par ceux qui viennent du côté du nord; de sorte que le climat y est très-doux. La position de cette île la rendroit un des séjours les plus fortunés de la terre, sans les fâcheuses influences du mauvais air qu'on y éprouve pendant deux ou trois mois de l'année. Ce sont les étrangers sur-tout qui y sont le plus exposés. Comme ils sont dans l'habitude de ne rien craindre à cet égard, ils

ne prennent aucune précaution ; ils se promènent à toutes les heures du jour & de la nuit, & ils échappent rarement à un fléau qui a les suites les plus funestes. Au reste, ces malignes influences ne se font pas également sentir dans toutes les provinces. Il faut peu de précautions pour s'en garantir dans celles de Cagliari & de Sassari : mais les provinces d'Oristano & d'Alghieri, sont celles où il est moins facile de les éviter.

On trouve en abondance, dans la Sardaigne, tout ce qui peut être nécessaire à la vie ; volaille, gibier, bêtes fauves, fruits, melons délicieux, légumes de toute espèce, grains aussi bons que ceux de la côte de Barbarie, huile excellente, plusieurs espèces de vins, dont les moindres seroient fort agréables pour la boisson ordinaire, s'ils étoient un peu moins fumeux : on en fait cependant d'assez délicats pour pouvoir être comparés à ceux de Syracuse. Les bestiaux fournissent beaucoup de laines & de peaux qui, par leur bonté, excitent l'empressement des étrangers. Les chevaux sont encore plus estimés : ils sont bien

faits, ont la taille un peu plus haute que les chevaux Barbes, & en ont la tournure, la vivacité & les autres agrémens. Il n'y a pas long-tems qu'ils étoient presque tous sauvages : ils erraient dans les plaines où l'on étoit obligé de les prendre avec des lacqs. Aujourd'hui on a établi & l'on entretient avec le plus grand soin, des haras ; & il n'est pas douteux qu'il n'en résulte bientôt une branche de commerce très-considerable. Les dogues sont de la plus belle espece : on en voit qui sont comparables aux plus forts de l'Angleterre. Il ne tient qu'aux habitans d'avoir, quand ils voudront, une marine florissante : ils ont dans leur île des bois admirables pour la construction & la maturé des vaisseaux. Jusqu'à présent ils ne se sont guere adonnés qu'à la pêche : il est vrai qu'elle est des plus abondantes sur leurs côtes. La sardine, qui tire son nom de cette île, y est en profusion. On y pêche encore beaucoup de thon & de corail. Ce dernier objet pourroit devenir beaucoup plus lucratif qu'il ne l'est actuellement, si l'on savoit le travail-ler ; mais je crois qu'on s'occupe à

former des manufactures en ce genre , pour concentrer dans le pays les richesses qui ont passé jusqu'ici entre les mains des étrangers , par le défaut d'industrie dans les nationaux. Il faut cependant convenir qu'elle s'est déjà réveillée sur quelques autres articles , par exemple , sur le sel , le soufre , l'alu , qui se trouvent en très - grande quantité dans l'île , & dont on fait déjà un commerce avantageux. Les montagnes contiennent encore des mines d'or , d'argent , de fer , de cuivre , & des carrières de plusieurs especes de marbre.

Les premiers habitans de la Sardaigne , portoient le nom d'Ioléens. Les Phéniciens , & après eux les Carthaginois , s'y établirent & y firent le commerce. Des Carthaginois elle passa aux Romains , & ne fit avec la Corse qu'une seule province. L'air y étoit alors si mal - sain , qu'on croyoit ne pouvoir mieux punir les criminels , qu'en les y envoyant en exil. Les Vandales s'en rendirent les maîtres dans le cinquième siecle. Bélisaire la reprit & la soumit à la domination des Empereurs d'Orient , qui la garderent jus-

qu'à ce que les Sarrazins , s'étant emparés de la Sicile en 669 , étendirent bientôt après leurs conquêtes sur la Sardaigne. Quelques historiens prétendent que l'Empereur Louis I fit présent de cette île au Saint - Siege. On n'avoit pas consulté les Sarrazins sur cette cession : ils se maintinrent dans leur possession , tant que les Papes ne furent pas assez puissans par eux - mêmes pour les en chasser. Jean XVIII prit une autre route : par une bulle de l'an 1004 , il fit don de la Sardaigne à quiconque pourroit s'en emparer. « Les » Pisans , dit un auteur moderne , le » tenterent , & parvinrent enfin , avec » le secours des Génois , en 1016 , à » l'occuper toute entiere. Sous eux , » l'île fut partagée en quatre provin- » ces ou principautés , qui portoient » les noms de Cagliari , d'Oristagni , » de Torres & de Galluri. Chacune de » ces provinces étoit soumise à un Juge » ou Prince , qu'on nommoit quelquefois » Roi ; & cette dignité passoit de tems » en tems à la branche féminine de ce » Juge , Prince ou Roi , après sa mort. » Comme le Pape voyoit de mauvais » œil la souveraineté des Pisans , &

» qu'elle étoit pour ceux-ci un objet  
 » de contestation avec les Génois, cha-  
 » que Juge se trouvoit presqu'indépen-  
 » dant dans sa province, & y ressem-  
 » bloit à un Roi. En effet, l'Empereur  
 » Frédéric en décerna à Pavie le titre  
 » à Barison, Juge d'Oristagni en 1164;  
 » mais les autres Judges s'unissant con-  
 » tre lui, dévasterent son territoire.  
 » D'un autre côté, les Pisans s'oppo-  
 » serent de tout leur pouvoir à cette  
 » nouveauté, & à force d'argent, ils  
 » parvinrent à déterminer l'Empereur,  
 » en 1166, à prononcer en leur fa-  
 » veur, & à leur donner l'investiture  
 » de la Sardaigne. Cela n'empêcha pas  
 » les Papes Innocent III & Honorius  
 » III, de chercher à la réduire sous la  
 » domination du Saint-Siege. Leurs ef-  
 » forts furent couronnés du succès;  
 » car non-seulement les Pisans furent  
 » contraints, à deux reprises, de faire  
 » à la Cour de Rome une cession de  
 » cette île, mais encore les Judges se  
 » virent obligés de prendre l'investi-  
 » ture de la main des Papes, & de  
 » leur payer un tribut. Cependant la  
 » souveraineté du Saint-Siege ayant  
 » été attaquée de différens côtés, &

» les Pisans s'étant de nouveau rendus  
 » maîtres de l'île en 1267, le Pape Bo-  
 » niface VIII la donna, ainsi que celle  
 » de Corse, à Jacques, Roi d'Arragon,  
 » sous la réserve d'un tribut annuel.  
 » Les Arragonois ne parvinrent à une  
 » paisible possession de la Sardaigne,  
 » qu'en 1324, après une longue guerre  
 » avec les Pisans & les Génois. Elle de-  
 » vint ensuite une partie de la Monar-  
 » chie d'Espagne, qui y entretenoit  
 » un Vice-Roi, & elle y demeura unie  
 » jusqu'en 1708 qu'elle fut occupée  
 » par les Anglois pour Charles III, de-  
 » puis Empereur sous le nom de Charles  
 » VI, à qui la possession en fut assurée  
 » par la paix d'Utrecht. En 1717 elle  
 » fut prise par les Espagnols. En 1718  
 » l'Empereur la céda au Duc de Savoie  
 » en échange de la Sicile, & ce Prince  
 » s'en mit en possession en 1720,.

Victor Amédée ne se vit pas plutôt  
 Souverain de la Sardaigne, qu'il s'oc-  
 cupa des moyens les plus efficaces pour  
 rendre ses nouveaux sujets heureux. Il  
 ne falloit rien moins que le génie de  
 ce Prince pour en venir à bout. Lors-  
 que cette île étoit sous la domination de  
 l'Espagne, elle pouvoit être regardée

comme un pays habité par des Sauvages. Les vols, les assassinats, & les crimes les plus atroces, y étoient aussi fréquens que dans l'île de Corse. Les Vice-Rois destinés à la gouverner songeoient moins à tirer ce beau pays de la barbarie où il croupissoit, qu'à s'y enrichir. Tous ceux qui se rendoient coupables de quelque crime, avoient une ressource assurée dans les montagnes ou dans les cavernes qui leur servoient de retraite. Il en reste encore aujourd'hui, & ils sont connus sous le nom de *Bandits*; ils ne s'écartent de leurs asyles que pour enlever de force ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance : mais il s'en faut bien que le nombre soit aussi considérable qu'il l'étoit autrefois. En 1718, on en comptoit plus de dix-huit mille : on en compte à peine actuellement deux mille. Les habitans des villes trouvoient auprès des Vice-Rois, moyennant de l'argent, de même que les Seigneurs auprès des Magistrats, tout l'appui dont ils avoient besoin. Il n'étoit pas possible qu'un particulier qui n'avoit pour lui que des titres, pût obtenir justice. L'impunité étoit por-

tée au dernier point. Tous ces désordres ont cessé depuis long-tems. Victor Amédée commença par nommer des Vice-Rois sur la fermeté & sur la probité desquels il pouvoit compter : il établit des Intendans dans chaque province, un Conseil souverain & des Juges particuliers dans chaque district. Il en coûta sans doute beaucoup de soins & de peines pour contenir des peuples qui ne connoissoient ni lois ni Souverains. La rigueur ne fut pas moins nécessaire que la prudence & la sagesse pour y parvenir. En voici un trait que je tiens d'un François que j'ai trouvé à Cagliari, où il réside depuis plusieurs années, & qui a bien voulu me communiquer d'autres détails sur un pays qu'il connoît parfaitement.

» Plusieurs Vice-Rois, me dit-il, » avoient tâché de diminuer le nom- » bre des assassinats, quand le Comte » d'Apemont, en 1728, donna un » exemple de sévérité autant que de » justice. Une des premières dames de » Cagliari avoit soupé tranquillement » avec son mari qui jouissoit de la » meilleure santé, mais qui le lende- » main

» main fut trouvé mort dans son lit ,  
 » sans aucune apparence , ni de con-  
 » fusion , ni de blessure , ni de poison.  
 » Ce trait réveilla l'attention du Vice-  
 » Roi. La dame fut d'autant plus aisé-  
 » ment soupçonnée de ce meurtre , que  
 » l'on savoit qu'elle étoit fort liée avec  
 » un Officier qui , dans ce moment ,  
 » étoit absent. Le Comte d'Apremont  
 » prit toutes les précautions accoutu-  
 » mées pour faire examiner le cada-  
 » vre & pour découvrir la cause de  
 » mort. Les Chirurgiens du pays l'ayant  
 » assuré qu'il ne leur étoit pas possi-  
 » ble de la reconnoître , il donna or-  
 » dre à son Chirurgien d'aller lui-  
 » même en faire la visite. Celui-ci crut  
 » s'appercevoir que le cœur du mari  
 » avoit été percé avec une épingle ,  
 » laquelle , vu l'embonpoint de cer-  
 » homme , avoit pu ne point laisser de  
 » trace extérieure. Cette dame fut d'a-  
 » bord arrêtée. On lui trouva une  
 » grosse épingle d'or dont elle se ser-  
 » voit pour relever ses cheveux , &  
 » avec laquelle elle avoua avoir percé  
 » le cœur de son mari dans les pre-  
 » miers momens de son sommeil. Elle  
 » avoit compté sur l'impunité , moyen-

*Tome XXVIII.*

S

## 410 SARDAIGNE ET CORSE.

» nant une somme d'argent , comme on  
» le pratiquoit peu de tems aupara-  
» vant ; & c'est ce qui l'engagea à faire  
» l'aveu de son crime. Le Vice-Roi la fit  
» pendre le lendemain , malgré les ins-  
» tances & les réclamations de toute  
» la noblesse de Cagliari ». Peut-être ,  
Madame , trouverez-vous ce jugement  
trop sévere & précipité ; peut-être la  
cause de la mort de cet homme étoit-  
elle naturelle. Combien de personnes  
trouve-t-on mortes dans leur lit , par  
des accidens très - ordinaires ? L'aveu  
de la femme n'étoit pas une preuve  
contre elle. La crainte , la pusillanimité ,  
l'horreur de la situation dans laquelle  
elle se trouvoit , pouvoient le lui ar-  
racher. Ce n'est pas sûrement la pre-  
miere fois que vous avez entendu  
faire de pareils contes ; & vous avez  
toujours reconnu qu'ils n'étoient fon-  
dés que sur des bruits populaires.  
Quoi qu'il en soit , on prétend que  
cet exemple de sévérité fit une telle  
impression , que depuis cette époque  
on a vu diminuer insensiblement le  
nombre des assassinats.

Un second objet qui n'occupa pas  
moins essentiellement Victor Amédée

quand il eut pris possession de la Sardaigne, ce fut de donner à ce pays une forme de gouvernement stable & solide. Pour assurer son autorité, il y fit d'abord passer quelques régimens d'infanterie, & ordonna la levée d'un régiment de dragons, sous le nom de Dragons de Sardaigne. Les Officiers qui composerent ce corps, n'y entrent qu'à condition de faire un séjour permanent dans l'île, pour éviter la dépense & l'embarras d'embarquer souvent de la cavalerie. L'économie étoit alors de la plus absolue nécessité. Les revenus du Roi n'étoient pas encore fixés; & la première année il fut obligé de prendre sur ses propres finances, pour fournir à tous les frais de cette nouvelle administration: mais les réglemens qu'il fit, furent marqués au coin d'une sagesse si profonde, que dès la seconde année, on retira de la Sardaigne des sommes suffisantes pour payer les troupes, les Officiers placés dans les différentes villes en qualité de Gouverneurs, de Commandans, &c., & les Magistrats nommés pour administrer la justice. Ce ne fut cependant qu'au bout de vingt ans,

Sij

qu'elle put être exactement rendue dans tous les différents districts du royaume : mais l'exactitude à cet égard est telle aujourd'hui, qu'il n'est point d'Etat du Roi de Sardaigne, qui soit plus soumis & plus tranquille que celui-ci. Je dois même ajouter que tout y est si bien en ordre, que le pauvre a la facilité, comme dans les autres pays soumis au même Monarque, de recourir des Judges subalternes aux Judges supérieurs, & de porter même ses plaintes aux pieds du trône. L'intrigue, la faveur, l'intérêt, ont rarement lieu dans la décision du procès. La loi est si claire, que chacun sait à quoi s'en tenir, sans oser sortir des bornes qui lui sont prescrites : & les établissemens sont si solides, qu'ils ne souffrent aucune altération.

Ce bienfait de la paix & de la tranquillité intérieure, n'est pas le seul que la Maison de Savoie ait rendu aux habitans de cette île. Les mœurs se sont infiniment adoucies. La noblesse attirée dans le continent par les fréquens voyages que ses divers intérêts l'obligent de faire à la Cour de Turin, a perdu cette rudesse qui

caractérise les Insulaires : elle ne se distingue plus que par des manières aisees & prévenantes. Toutes les classes de la société ont également participé à cette heureuse révolution. D'un autre côté, les sciences & les lettres n'ont pas peu contribué à l'accélérer. On n'a rien négligé pour les faire fleurir. On a veillé avec la plus grande attention sur l'éducation de la jeunesse. On a fait les plus sages réglemens pour réformer les études & pour établir de bons maîtres dans les écoles publiques. Tant de soins n'ont pas été inutiles. La Sardaigne possède déjà des savans d'un mérite distingué : j'ai eu l'avantage d'en connoître quelques-uns à Cagliari & à Saffari, qui m'ont frappé par la variété de leurs connoissances. Certains ont publié des ouvrages remplis d'une bonne & solide érudition. Peut-être les connoisseurs peuvent-ils y désirer cette fleur de goût qui leur assure les suffrages de tous les tems & de tous les peuples. L'art de la Typographie est déjà porté, à Cagliari, à un point de perfection qui peut le disputer aux presses les plus renommées de l'Europe. J'ai vu des

S iij

livres imprimés dans cette ville, aux-  
quels il n'est possible de rien désirer  
pour la beauté des caractères & du pa-  
pier.

Les femmes, qui ont une si grande  
influence sur les moeurs générales, joi-  
gnent à leurs grâces naturelles ce sen-  
timent, ce désir de plaire, cette dou-  
ceur aimable, qui en relevent si fort  
le prix. On ne reconnoît plus, au  
moins dans celles d'une condition dis-  
tinguée, les manières brusques & gro-  
sieres, la férocité de caractère, qui  
sembloient ne mettre aucune différence  
entr'elles & les hommes. Le langage  
se perfectionne tous les jours. C'étoit  
autrefois un mélange corrompu de  
l'Espagnol & de l'Italien, & il se con-  
serve encore parmi le peuple : mais,  
comme on ne parle plus dans les éco-  
les, dans la chaire & dans le barreau,  
que l'Italien, il est probable que la gé-  
nération suivante n'aura d'autre langue  
que l'Italienne. Sous le Gouvernement  
Espagnol, l'habillement des Sardes  
étoit comme leur langue, moitié sui-  
vant le costume d'Espagne, & moitié  
suivant celui d'Italie. Aujourd'hui, dans  
les grandes villes, on est à-peu-près  
habillé comme dans le reste de l'Eu-

rope. Bien des paysans , & particulièrement les bandits , sont encore vêtus comme on représente Robinson Crusoë dans son île déserte. Une espece d'habit de peau de mouton avec une petite veste sans manches , un bonnet , un sabre , ou plutôt une arme du pays plus courte , mais plus dangereuse , puisqu'elle réunit le tranchant à une longue pointe ; voilà ce qui forme leur acoutrement aussi bizarre que redoutable.

Je ne puis , Madame , vous rien dire de bien positif sur la population de la Sardaigne. J'ai lu quelque part qu'elle montoit à un million d'habitans. Je suis bien convaincu que ce nombre est exagéré : cependant , s'il faut en juger par la quantité des villes & des villages , ce pays doit être assez peuplé ; & malgré l'opinion que l'on a de la mauvaise qualité de l'air , on voit plusieurs personnes parvenir à un âge très-avancé. On divise ordinairement la Sardaigne en deux parties , où se trouvent deux caps principaux , celui de Cagliari au midi , & celui de Saffari ou Longodori au nord. Quelques auteurs la divisent encore en quatre par-

ties ; savoir le *capo Cagliari*, l'*Arborea* qui a pris son nom de la quantité de bois qu'elle contient, le *Longodori* & le *Gallura*. Je m'en tiendrai à la division actuelle en huit provinces, qui sont celles de Cagliari, de Villa-di-Glésias, d'Oristano ou d'Oristagni, d'Alghieri, de Bosa, de Saffari, de Castel-Arragonese, & de Terra-Nuova. Ce sont les villes principales qui ont donné le nom à ces différentes provinces. On compte trois archevêchés, Cagliari, Oristano & Saffari, & cinq évêchés, savoir, celui de Villa-di-Glésias, le seul suffragant de Cagliari, celui d'Alès, suffragant d'Oristano, & ceux d'Alghieri, d'Ampurias & de Bosa, suffragans de Saffari. Il y avoit autrefois jusqu'à dix-huit villes épiscopales : mais on a cru devoir faire des réunions, soit à cause du peu d'étendue des diocèses, soit à cause de la modicité des revenus. Parmi les villes fortifiées, Cagliari, Saffari & Castel-Arragonese, font les plus considérables.

Cagliari est la capitale du royaume. Située sur une colline du côté de la mer, & au nord d'un grand golfe qui

porte son nom , elle a un port commode & avantageux. Son enceinte est assez vaste. On la divise en haute & en basse ville. On voit dans la haute de beaux édifices , une église sur-tout entièrement revêtue de marbre. La ville basse , qui est sur le bord de la mer , n'est pas aussi agréable : elle est mal-propre & mal bâtie en général. Outre la Cathédrale , on compte cinq églises paroissiales , dont trois sont collégiales , dix-huit couvens d'hommes , cinq de filles , & une université florissante , depuis qu'on l'a réformée. Le Vice-Roi fait sa résidence pendant six mois de l'année , à Cagliari : il passe les six autres à Sassari. Le Chancelier du royaume réside aussi dans la première de ces deux villes : il prend le titre de Juge Royal & Apostolique , & décide de tous les différends qui peuvent s'élever entre la juridiction civile & la juridiction ecclésiastique. L'audience royale est composée d'un Président appelé Régent , de quatre Judges pour le civil , de quatre autres pour le criminel , d'un Avocat - Fiscal , d'un Substitut , d'un Avocat des pauvres , d'un Procureur-Fiscal , de deux Secrétaires .

S y

& d'un Procureur des pauvres. Tous les autres tribunaux de l'île ressortissent à celui-ci ; & dans plusieurs cas , les parties peuvent y porter leurs causes , & delà au Conseil Royal de Sardaigne établi à Turin , lequel est composé d'un Président , d'un Régent de robe , d'un Régent de cappe & d'épée, de deux Conseillers d'état , d'un Avocat-Fiscal & d'un Procureur.

Parmi les autres villes que j'ai vues en allant de Cagliari à Saffari , il n'en est point qui méritent grande attention. Celle d'Alghieri est cependant assez jolie. On dit que l'Empereur Charles-Quint ne pouvoit la quitter , lorsqu'il s'y arrêta à son retour de Tunis en Italie. Le port en est très- bon. Le corail qu'on y pêche sur les côtes , est le plus estimé de tous ceux de la Méditerranée ; & c'est peut-être à cause de cela que cette ville s'appeloit anciennement *Corax*. Saffari est la seconde ville du royaume : elle est située sur la riviere de Torrès , à peu de distance de la mer , & du cap auquel elle a donné son nom. Une plaine qui l'environne , couverte presque en tout tems de fleurs & de verdure , fournit en

abondance toutes les choses nécessaires à la vie. On y nourrit une grande quantité de bestiaux. L'enceinte de la ville est assez grande ; & tant au dehors qu'au dedans de ses murs, on trouve treize couvens d'hommes & trois de filles. Les églises, ainsi que beaucoup d'autres qu'on voit en Sardaigne, particulièrement celles des Jésuites, ne laissent pas que d'avoir de la somptuosité : mais le goût Espagnol y domine ; & c'est vous prouver qu'on s'est plus attaché au luxe des ornemens, qu'à la noble & élégante simplicité qui doit en faire le principal mérite. Dans le nombre des choses curieuses qu'on fait beaucoup valoir à Saffari, on ne manque pas de faire remarquer une fontaine, nommée la fontaine de Rosello. Les habitans de l'île, qui n'ont jamais rien vu d'aussi beau, la mettent non-seulement au-dessus des plus magnifiques de Rome, mais ils n'en parlent qu'avec transport, *Chi non vede Rosello, disent-ils, non vede mondo.* Saffari est le siège d'un tribunal où se décident beaucoup d'affaires : il n'est composé que d'un Juge civil, d'un Juge criminel, d'un Pro-

curé - Fiscal, d'un Avocat & d'un Procureur des pauvres, & de deux Secrétaires. Le petit nombre de personnes employées à l'administration de ce royaume, est ce qui m'a le plus frappé, sur-tout quand on considère combien elles sont multipliées chez d'autres peuples qui passent pour être plus policiés : mais les Rois de Sardaigne ont toujours la plus grande attention à choisir des Magistrats aussi savans qu'intégrés & laborieux pour rendre la justice ; ils ont fait choix également de Prélats, dont la science & les moeurs pouvoient être propres à instruire & à édifier des peuples qui vivoient dans une crasse ignorance. Enfin les Vice-Rois, les Gouverneurs des provinces, les Commandans, paroissent jusqu'à présent avoir agi de concert, pour seconder de leur mieux les bonnes intentions des Souverains.

Je ne prétends pas dire, Madame, que la Sardaigne soit encore parvenue à ce degré de puissance, de richesse, & même de civilisation où elle peut arriver. On a beaucoup fait sans doute ; mais il reste beaucoup à faire. On a déjà mis en valeur plusieurs petits

îles qui avoisinent la Sardaigne, & dont les plus considérables sont Asinaria, Bucina, San-Antiogo, San-Petro, &c : il est possible d'en tirer encore un plus grand parti, tant du côté de l'agriculture que du commerce. Mais tout promet le succès le plus assuré. Tout enfin annonce dans ce royaume une heureuse régénération, dont les suites deviendront toujours plus sensibles avec le tems.

Je vous ai déjà dit, Madame, que lorsque le vent étoit favorable, il falloit moins d'une heure pour traverser le détroit de San-Bonifacio, qui sépare la Sardaigne de la Corse. Je n'ai pas mis plus de tems pour faire ce trajet. A mon arrivée dans cette dernière île, j'ai vu de toutes parts le feu de la guerre & de la discorde. La plus grande partie des habitans, enflammés de l'amour de la liberté, sont sous les armes pour se défendre contre les Génois qui se disent leurs Souverains. Ceux-ci ne négligent rien de leur côté pour contenir ce pays sous leur domination; mais la haine que les Corfes leur portent est si violente, qu'elle doit

causer tôt ou tard quelque grande révolution dans cette île. Ils feront tous leurs efforts pour secouer, comme ils disent, le joug tyrannique, dont ils sont accablés, ou dans leur désespoir ils se donneront plutôt à quelque grande Puissance qui les délivrera pour toujours d'une autorité odieuse.



## ADDITION A LA CORSE.

ON interrompt ici le récit du Voyageur, parce que depuis le tems qu'il étoit en Corse, il y est survenu de si grands changemens, ainsi qu'il l'avoit prévu, qu'il faut nécessairement recourir à de nouvelles relations, pour bien connoître ce pays. On en a publié plusieurs depuis qu'il appartient à la France. Des personnes instruites l'ont parcouru avec soin, & ont fait les observations les plus exactes sur le climat, le sol, les productions, les mœurs, & les usages des habitans. Pour donner des notions justes & précises sur cette île, dont la possession peut devenir de la plus grande utilité à la France, on fera particulièrement usage de l'excellent Essai sur la Corse, par M. de Pommereul, lequel a été inséré dans la *Bibliothèque de l'homme d'Etat & du citoyen*.

L'île de Corse, située vis-à-vis la terre ferme de la République de Gênes, entre le golfe de Gênes & l'île de

Sardaigne, a quarante ou quarante-et-une lieues de long, & quinze ou seize dans sa plus grande largeur : sa surface est de quatre cents ou quatre cents vingt lieues quarrées. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio : cette chaîne est coupée par une seconde plus élevée, qui va des environs de Calvi à ceux de Porto-Vecchio. C'est cette seconde chaîne qui forme l'endéçà & l'en-delà des monts ; division indiquée jadis par les noms de Bande du dedans & Bande du dehors. Mais la division la plus générale de ce pays, est celle par laquelle on le partage en Pieves, c'est-à-dire, en territoires d'un nombre de paroisses indéterminé, & toutes soumises à la juridiction ecclésiastique d'un même curé supérieur, qu'on appelle pour cette raison Piévain, *Pievano*. On partage aussi la Corse en provinces & jurisdictions. Les François viennent d'y en établir neuf, qui deviendront probablement la division la plus usitée. Les plaines les plus considérables de l'île, & pour ainsi dire les seules qui méritent ce nom, s'étendent depuis Bastia jusqu'aux environs

de Porto-Vecchio , sur la côte occidentale. Elles sont inhabitées , & on les dit inhabitables à cause du mauvais air qui y regne une partie de l'année. C'est le plus beau & le plus fertile pays de l'île ; c'est celui que les Romains habitoient le plus volontiers. Mais des eaux stagnantes que sans doute ils avoient eu soin de faire écouler , infectent maintenant l'air.

On a , dit-on , jadis compté trente-trois villes en Corse. Ce nombre paraît bien exagéré : on n'y voit les ruines que de deux ou trois ; & les plus considérables de celles qui existent actuellement , ont pour la plupart une origine peu reculée. Les Romains regarderent la Corse comme une terre d'exil ; & le philosophe Séneque y fut rélégué pendant sept ou dix ans , & renfermé dans une tour qui porte encore son nom , & qui se voit dans le cap Corse. La maniere dont il a peint le lieu de son exil & les habitans , prouve qu'il n'étoit content ni de l'un ni des autres : mais son humeur bilieuse a un peu chargé le portrait , & il s'en faut de beaucoup qu'il soit ressemblant. On assure au reste que

c'est pendant son exil en Corse qu'il composa ses livres *de consolatione*, adressés à sa mère Helvia & à Polibe.

Cette île jouit à-peu-près de la même température que la Provence. elle devroit naturellement être plus chaude; mais ses côtes sont rafraîchies par les vents, & ses hautes montagnes contribuent à tempérer dans son intérieur l'excès des chaleurs de l'été. La Corse a beaucoup de ports capables de recevoir les bâtimens employés au commerce. Celui de Porto-Vecchio est le plus grand, le plus sûr, il s'avance fort avant dans les terres; avec quelques travaux, il pourroit devenir l'entrepôt du commerce du Levant, recevoir des vaisseaux de guerre au besoin; & rendu franc, il nuirait considérablement à Livourne, dont il partageroit le commerce. Ceux de Calvi, d'Isola-Rossa, d'Ajaceio, sont placés aussi avantageusement pour trafiquer avec la France, que ceux de Bonifacio, de Bastia, de Macinajo, le sont pour commercer avec la Sardaigne & l'Italie. Le golfe de San-Fiorenzo est immense; & l'on pourroit rendre le port de ce nom aussi commode qu'il

viendroit utile, en commençant par dessécher les marais voisins. On trouve sur la côte orientale des étangs salés : ce sont des cavités que la mer remplit dans certains tems : elle s'en retire dans d'autres; & le soleil y forme naturellement un sel dont on fait usage dans l'île. Les rivières les plus considérables sont le Golo & le Tavignano. Les autres ne méritent guere que le nom de torrens, qui , à la fonte des neiges, ou dans les saisons pluvieuses, roulent avec rapidité un volume énorme d'eau. Les poissons les plus communs dans ces rivières, sont la truite & l'anguille ; tous deux y sont excellens. Les eaux minérales sont & doivent être très-communes en Corse. On trouve des fontaines d'eau chaude dans plusieurs Pieves ; & il n'est pas douteux qu'analyssées par d'habiles Médecins , on ne leur reconnût d'excellentes qualités.

La pêche du thon & de la sardine , également abondant sur les côtes de cette île , celle du corail , qu'on y trouve de trois especes , rouge , blanc & noir , offrent deux branches de commerce , qui , encouragées pourroient devenir intéressantes. Elle produit assez

de bled, & peut en produire trois fois plus qu'il n'en faut pour la consommation de ses habitans: il y est très-beau & très-bon. On dit qu'il se conserve difficilement; peut-être est-ce manque d'attention & de précautions nécessaires. Tous les grains y viennent à merveille, hormis l'avoine qu'on ne sème pas & qui n'aime pas le sol des pays chauds. Son usage est remplacé par celui de l'orge, dont les chevaux se nourrissent avec autant de plaisir. Les pâturages manquent en général: néanmoins les François ont semé des foins dans les plaines d'Aléria, & en ont recueilli de très-bon & en quantité. Le miel est très-abondant: c'est dommage qu'il ait une certaine âcreté qu'on attribue au buis, à l'if & aux plantes fortes qui couvrent l'île, & dont les abeilles tirent leur suc. Mais on ne peut trop vanter la bonté & la fermeté de la cire qu'on recueille en Corse. Combien, si la culture des mouches à miel y étoit encouragée, ne pourrions-nous pas nous procurer à meilleur marché, de meilleure cire que celle qu'on nous fait payer un prix excessif, & que nous sommes forcés de tirer de l'étranger!

Les arbres les plus communs en Corse, sont le chêne verd & le hêtre, également bons pour le charronage ; le sapin, dont on peut tirer de superbes mûtures & qui fournit le brai gras ; le pin, d'où découle la résine ; le châtaignier excellent pour les ouvrages de charpente. Cet arbre qui abonde & qui peut être utile ailleurs, est dangereux dans cette île. C'est l'aliment de la paresse de ses habitans. Chez eux, son aliment supplée à tout : on le séche, on le broie, & l'on en fait du pain : leurs chevaux mêmes en sont nourris ; & la terre est entièrement négligée, parce que la culture d'une forêt de châtaigniers n'exige aucun soin, & que la récolte de leurs fruits fournit suffisamment aux besoins peu nombreux d'une nation très-sobre. L'olivier n'est pas moins abondant, surtout dans la province de Balagna, & dans quelques cantons qui en sont tout couverts. Quoiqu'on ne prenne pas la peine de le cultiver, il est beaucoup plus gros & plus élevé qu'en Provence & en Languedoc. L'huile est la richesse principale de la Corse ; & elle peut en exporter une très-grande quantité. Si

## 430 ADDITION À LA CORSE.

nous savions profiter de nos conquêtes, nous devrions voir diminuer chez nous le prix de cette denrée, & conséquemment celui des savons. Le mûrier y étoit inconnu : les François en ont planté, & les ont vu croître à vue d'œil. Les orangers, les limoniers, les citroniers, l'amandier, le figuier, &c. y sont fort communs. Quant aux vins, ils seroient fort recherchés s'ils étoient bien faits. On ne mange point de raisin plus délicieux que celui du Cap-Corse, & on n'en voit point dont les grains soient aussi gros.

On ne fauroit douter que cette île ne renferme beaucoup de mines. Il y en a de fer, de cuivre, d'argent même, d'alun, de soufre, & l'on y trouve de très-beau granit, du jaspe, & différentes carrières de marbre précieux, mais ignoré. Ce qui est plus remarquable encore, c'est l'amianthe ou lin incombustible, qu'on voit dans quelques montagnes, & dont on croit assez ordinairement que le secret d'en faire de la toile est perdu, quoiqu'il ne le soit pas réellement. Les Corses ont attribué des vertus à une singulière pierre, à peu près de forme cu-

bique , & nommée pour cela *pietra quadrata* , pierre quarrée ; elle est de couleur brune , & d'une pesanteur spécifique très - considérable. En la calcinant , on sent qu'elle contient une grande partie de soufre. On la trouve dans plusieurs cantons de l'île ; & quelques Corses , plus imbécilles que les autres , la portent chez eux comme un puissant talisman.

Tous les quadrupedes , en Corse , sont généralement plus petits qu'en France. Les bœufs , vaches , chevaux , ânes , mulets , y sont si mal nourris , qu'ils sont d'une maigreur à faire pitié. Presqu'aucun d'eux n'a un abri contre le froid de la nuit , ou l'intempérie de l'hiver. On ne connoit guere que le laitage de chevre , dont on fait des fromages dans les montagnes. A peine voit - on un mouton blanc dans les troupeaux les plus nombreux : tous ont la laine noire , longue & dure comme du poil. Quelques-uns ont quatre , & même jusqu'à six cornes. Les loups & les lapins , espece destructive , y sont inconnus. Mais le gibier abonde dans l'île ; & déformais il sera plus commun encore , par la défense qu'on a

faite aux habitans, sous peine de la vie, de porter ou de garder chez eux des armes à feu. On croit qu'il n'y a point d'animaux venimeux : les scorpions y sont cependant très-communs.

On fait monter la population de la Corse à cent vingt-deux mille habitans. Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, Corte, San-Fiorenzo, sont les villes principales : encore quelques-unes ne mériteroient pas ce nom. Corte, par exemple, ne contient que trois cents neuf maisons & mille trois cents trente-deux habitans. On connoît des villages plus considérables : mais cette place est au centre de l'île ; c'est un poste essentiel, le séjour d'un Officier général, d'une garnison, d'un Evêque, d'une jurisdiction ; voilà ses titres pour être appelée ville. Les François élèvent des fortifications à Corte ; & pour être tranquilles possesseurs de la Corse, ils comptent construire une citadelle à Carregia, près de Campoloro. Ils occupent ainsi Bastia & San-Fiorenzo aux deux extrémités du cap, Corte au centre de l'île, Bonifacio à l'autre bout de son plus grand diamètre, Calvi & Carregia aux deux extrémités de son

son plus petit. Avec ces six points de défense, il est difficile qu'on puisse la leur enlever. Les chemins étoient inconnus en Corse, ainsi que toute espèce de voitures. Tous les transports s'y faisoient à dos de mullet. Les François ont ouvert de grandes routes de tous les côtés pour assurer & faciliter les communications. Les chemins achevés ne feront pas la chose la moins curieuse de l'île. On a coupé des montagnes ; on y a déjà fait des travaux immenses dont on sent déjà tout l'avantage, quoique l'ouvrage ne soit pas à beaucoup près fini.

On compte en Corse cinq évêchés, dont les métropoles sont Pise & Gênes. Ces évêchés sont Mariana, Aléria, Nebbio, Sagone & Ajaccio. L'Évêque de cette dernière ville est le seul qui réside dans le lieu qui a le titre d'évêché. Les autres quatre font leur résidence dans des villes différentes : celui de Mariana a la sienne à Bastia, celui d'Aléria à Corte, celui de Nebbio à San - Fiorenzo, & celui de Sagone à Calvi. L'Évêque d'Aléria a les meilleurs revenus, & celui de Nebbio les moindres. On ne peut se

*Tome XXVIII.*

T

## 434 ADDITION A LA CORSE.

faire une juste idée de l'ignorance & de la grossièreté du Clergé de ce pays. Cette observation n'est pas cependant sans exception ; & l'on y voit des ecclésiastiques très-éclairés. Mais l'indiscipline , depuis cinquante ans , a corrompu les moeurs des Prêtres de cette île , plus particulièrement encore que celles du reste des habitans. Ils ont besoin d'être veillés de près , réprimés & instruits. On doit tout attendre des nouveaux Evêques que le Roi de France nomme pour remplir les sieges vaçans , depuis qu'il est maître de la Corse. Leurs moeurs & leurs lumières sont très-capables d'opérer une révolution si essentielle , mais qui ne peut être que l'ouyrage du tems & d'un zèle constant & soutenu. Les Moines sont très-nombreux ; & l'on aura peine à croire que le seul Ordre de Saint-François ait en Corse cinquante-sept maisons bien bâties & bien peuplées. Dans ces derniers tems l'état de Moine y étoit le même qu'en France dans le douzième siecle ; un grand crédit sur l'esprit peu éclairé de la nation , un meilleur vêtement , un meilleur logement , une nourriture assurée & mieux

préparée que celle de ses compatriotes , une assez grande liberté dans la retraite qu'il s'étoit choisie , la certitude d'être respecté par les différentes factions qui ravageoient le pays , & le plaisir d'exister tranquillement au milieu de l'orage : voilà des motifs suffisans pour déterminer à embrasser ce genre de vie. Ce qui doit paroître assez extraordinaire , c'est qu'il n'y a que trois couvens de filles dans l'île ; & tous trois sont à Bastia.

Quant aux mœurs des Corses , il faut croire qu'elles vont changer , sans quoi ils seroient le peuple le plus barbare de l'Europe. Les femmes cesseront peu à peu d'être esclaves , & partageront l'empire avec leurs maris. Cette vengeance qui semble née avec le Corse , se calmera peut-être , en sentant qu'un tribunal le vengera mieux que lui. Si l'on a remarqué avec raison que du sein des discordes civiles naissent les grands hommes en tout genre , & que la Corse veuille jouir de la paix que la France vient de lui donner , on doit s'attendre à voir sortir de cette île d'aussi puissans génies , que de grands généraux. Après ses momens

T ij

## 436 ADDITION A LA CORSE.

d'effervescence , celui de s'illustrer doit briller pour elle ; & ses malheurs n'ont dû que préparer le germe de sa gloire.

On peut voir , par cette esquisse de la Corse , combien elle mériteroit qu'un Savant la visitât attentivement , combien elle pourroit fournir de nouvelles découvertes en histoire naturelle. La mer , les bois , les rochers , les entrailles de la terre , tout récele dans ce pays des trésors pour un observateur intelligent & courageux ; car il faut avoir du courage pour oser entreprendre de parcourir un pays presque sauvage , qui n'offre aux yeux que des ruines & des monumens de misere & d'ignorance.

Pour ce qui regarde les révolutions de la Corse , on ne peut en offrir ici qu'un tableau rapide : mais on trouvera dans différens ouvrages qui ont paru depuis peu d'années , des détails approfondis sur l'histoire de ce pays. Il est assez vraisemblable que les Corses doivent leur origine aux Phéniciens qui établirent une colonie dans l'île. Les Grecs la connurent & lui donnerent le nom de *Cirnos* , qu'elle changea depuis en celui de *Corfica*. Les Carthaginois en firent

la conquête vers l'an 3623 : bientôt après les Romains les en chassèrent, & en resterent paisibles possesseurs jusqu'à l'invasion des Vendales & des Goths qui ravagerent la Corse. Les Lombards, & après eux les Sarrazins, y formerent des établissements. Charles Martel & Charlemagne obligèrent ces derniers à quitter l'île sur laquelle les Papes firent bientôt après valoir leurs droits, & la regarderent comme un fief de l'Eglise. Les Génois font aussi remonter leurs prétentions au neuvième siècle. Les Pisans disputerent d'abord à ceux-ci la possession de la Corse : mais leur défaite, en 1289, rendit les premiers libres de s'assurer de plus en plus le domaine de cette île. Les Rois d'Arragon, autorisés par les Papes, tâcherent, dans le quatorzième & quinzième siècles, de s'en rendre les maîtres : ils n'y furent jamais bien puissants. L'autorité des Génois prévalut toujours : mais comme ils s'apercevoient que l'esprit d'indépendance faisait tous les jours de nouveaux progrès parmi les Insulaires, ils prirent tous les moyens possibles pour les contenir ; & afin d'arriver plus sûrement

T ii

au despotisme , ils persécuterent & tâcherent de détruire les uns par les autres , tous les Barons ou Seigneurs feudataires de ce pays : ils se porterent même à des atrocités. Les historiens rapportent qu'un Gouverneur Génois ayant rassemblé un grand nombre de ces Barons à un festin qu'il leur donna , fit entrer sur la fin du repas , des soldats , ou plutôt des bourreaux , qui les égorgèrent tous sans pitié.

Ce trait seul suffiroit peut-être pour légitimer la haine invétérée des Corfes contre les Génois. D'autres traitemens injustes , & sur-tout l'augmentation des impôts , exciterent d'abord des murmures parmi eux , ils finirent par se révolter. En 1553 , ils appelaient à leur secours les François qui , sous la conduite de Paul de la Barthe , Marquis de Thermes , depuis Maréchal de France , s'emparerent de presque toute l'ile , laquelle fut déclarée authentiquement province de France : mais elle fut rendue à la République de Gênes en 1559 par le traité de Château-Cambresis. Alors les Corfes , sans appui , devinrent la proie des tyrans Génois ; & pendant plus d'un siecle ,

leur histoire n'est que celle de la tyrannie & de l'oppression. En 1676, une troupe de Grecs, échappés de la Morée, demanda aux Génois à venir s'établir en Corse. La République leur accorda trois cantons incultes dans la pieve de Vico, savoir Paomia, Revida & Salogna. Ils étoient cinq cents cinquante en arrivant; mais le nombre en est bien augmenté depuis. Les troubles qui ont agité la Corse, leur ont fait changer leur premier établissement: ils sont à présent dans les environs d'Ajaccio.

Cependant les vexations des Génois continuoient en Corse: elles étoient même portées à leur comble. On traitoit les nobles avec une rigueur extrême, & on les dépouilloit de leurs priviléges. Les nationaux étoient exclus de toutes les charges ecclésiastiques & militaires; & il ne leur étoit permis de faire aucune espèce de commerce. On achetoit à vil prix les productions de leur pays, & on leur faisoit payer fort cher celles dont ils avoient besoin. On les laissoit croupir dans l'ignorance & dans la paresse, & on laissoit impunis les fréquens assas-

## 440 ADDITION A LA CORSE.

finats dont leur île étoit le théâtre , & dont on portoit le nombre , année commune , à neuf cents. Au moindre signe de mécontentement , des cantons entiers étoient mis à feu & à sang : les malheureux habitans gémisssoient sous les peines les plus rigoureuses ; ils étoient accablés d'impôts ; & quoique tous frais faits , la République ne retirât annuellement de la Corse que 70000 livres , cette somme modique devenoit néanmoins pour eux la charge la plus onéreuse , parce que , dépouillés depuis long-tems de l'argent qui ne rentroit jamais dans leur île , ils se trouvoient dans l'impossibilité d'en trouver pour leurs besoins même les plus urgents. Tant de maux réunis exciterent enfin , en 1726 , une révolte qui ne fut pas d'abord de longue durée ; mais en 1729 , les Corses qui s'étoient soumis à une nouvelle imposition , & qui avoient demandé vainement au Gouverneur Pinelli la permission de faire eux - mêmes le sel que les Génois leur faisoient payer fort cher , publierent des manifestes , où ils dévoilerent les injustices de la République : ils prirent ensuite les armes , & ne voulurent

jamais prêter l'oreille aux propositions des Génois. Quelques puissances étrangères leur envoyèrent sous main des secours. Gênes implora l'assistance de l'Empereur : elle en obtint, en 1731, & 1732, des troupes auxiliaires qui servirent à pacifier les troubles ; & les Génois accorderent même quelques douceurs aux Corses en 1733. Mais les troupes Impériales eurent à peine quitté l'île la même année, que la rébellion recommença. Les mécontents en vinrent jusqu'à dresser, en 1735, le plan d'un nouveau Gouvernement, indépendant de Gênes.

Un aventurier joua l'année suivante, dans cette île, un rôle qui fixa pendant quelque tems l'attention de l'Europe, mais qui finit par le ridicule. C'est de Théodore Baron de Newhoff, originaire du comté de la Marck en Vestphalie, dont on veut parler. Il fut élu Roi de Corse le 15 Avril 1736, dans une assemblée générale de la nation à Casinca. Ce nouveau Roi ne fournit que de foibles secours aux Corses, quoiqu'il leur en eût promis de très-considerables. Il ne,

put empêcher que le comte de Boissieux, Général des troupes Françaises que la République de Gênes avoit sollicitées auprès du Roi de France, ne débarquât en Corse en 1738, & que le Marquis de Maillebois, qui avoit remplacé le Comte de Boissieux mort au mois de Février suivant, ne soumit l'île en trois mois; expédition qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Le départ des troupes Françaises, en 1741, ralluma le feu de la discorde. Les troubles agiterent la Corse en 1743, & ne firent qu'augmenter par le retour du Roi Théodore & par le secours de l'Angleterre. Mais ce Souverain, qu'on peut avec raison appeler un véritable Roi de théâtre, quitta peu après l'île, où il ne reparut plus depuis. Il alla finir ses jours à Londres dans une prison où il avoit été enfermé pour dettes. Les mécontents, qui avoient à leur tête Rivarola, s'étoient emparés de Bastia. Cette ville leur fut bientôt enlevée. Le Marquis de Cursai, envoyé par la Cour de France en Corse avec deux mille hommes, rétablit l'ordre & la paix dans l'île. L'administration de ce Général sera touz

jours chere aux Corses : il fit régner par-tout la plus exacte justice , fit construire des ports , raccommodez des ponts , eut à cœur l'instruction de la jeunesse , établit une académie , & ne négligea rien de tout ce qu'un Souverain intelligent peut faire pour le bonheur d'un peuple qu'il aime.

Les François abandonnerent encore une fois la Corse , & laissèrent les habitans & les Génois aux prises entr'eux. Ce fut dans ces circonstances que le célèbre Pascal Paoli , retiré à Naples , fut proclamé Général des Corses le 6 Juillet 1755 , dans une consulte générale de la nation,: il en devint l'idole. Il avoit échauffé toutes les têtes de l'amour de la liberté ; & on ne desiroit rien tant que de voir arriver le moment où l'on seroit délivré pour toujours des Génois. On tint , en 1761 , une autre consulte générale à Casinca , où , entr'autres délibérations , il fut unanimement résolu qu'on ne prêteroit jamais l'oreille à aucun accommodement avec les Génois , que préliminairement ils n'eussent évacué l'île , & formellement reconnu l'indépendance & la liberté ab-

T vj

solue de la nation , ne refusant pas au reste de les dédommager de la perte pécuniaire que leur causeroit l'abandon qu'ils feroient de l'île. Depuis ce moment les Corses se regarderent comme entièrement libres : ils envoyèrent en 1763 , des députés au Pape , à Vienne & à Turin , avec un écrit en forme de manifeste , dans lequel ils déclaroient que la République de Gênes ayant enfreint les conventions , ils avoient le droit de se remettre en pleine liberté. Dans ces circonstances , les Génois solliciterent encore auprès de la Cour de France , de nouvelles troupes qui débarquèrent en Corse ; mais elles n'avoient d'autre objet que de garder pendant quatre ans les forteresses que la République possédoit encore dans l'île. Les choses changèrent bientôt de face. Sa Majesté très-Chrétienne voulant pacifier les troubles entre les Génois & les Corses , fit demander à ceux-ci un projet d'accommodement. Paoli engagèa la consulte générale assemblée à cet effet de s'en tenir à la résolution de Casinca en 1761. La République , à laquelle cette réponse fut communiquée , aimait mieux

céder la Corse à la France. Le traité de cession fut conclu & signé à Versailles le 15 Juin 1768, à condition qu'on mettroit les Génois en possession de l'île Capraïa, dont les mécontents s'étoient rendus maîtres; condition qui fut bientôt exécutée.

On ne rappellera pas ici les petits événemens de cette courte guerre où Paoli voulut lutter contre la France, & lui disputer la Corse. Il suffira de dire que la première campagne ayant été peu heureuse pour les François qui furent battus à Casinca & à Borgo, celle de 1769 leur soumit en assez peu de tems toute l'île, autant par les bonnes dispositions de M. le Comte de Vaux qui les commandoit, que par la désertion & la capitulation d'un grand nombre de Corfes. Paoli eut le bonheur de se sauver sur un bâtiment qui le transporta à Livourne, d'où il se rendit à Florence & de là en Angleterre, où il vit actuellement. M. le Comte de Vaux fit reconnoître, par toutes les pieves, la souveraineté du Roi de France: il invoqua à Corte tous les Chefs & Podestats, pour y renouveler, dans une assemblée géné-

rale , le serment de fidélité qu'ils avoient prêté chacun en particulier.

« Ainsi , dit M. de Pommereul que l'on a cité plus haut , la Corse passa sous la domination Françoise au moment qu'elle alloit devenir une nation considérable , & jouer un rôle approxistant de celui que jouent les Provinces-Unies depuis qu'elles ont secoué le joug de l'Espagne. Puisse le Gouvernement François faire régner l'ordre , la justice , le commerce , les arts , dans un pays qui fut si long-tems le siège du désordre , de la confusion , de la misere & de toutes sortes de crimes ! Puisse-t-il procurer aux Corses tous les avantages d'une bonne & sage administration , pour prix de la liberté qu'il lui a ravie » !

Depuis cet événement , la France s'est fort occupée de la législation & de la police de cette île. Il existe déjà un recueil d'édits , déclarations , lettres-patentes , arrêts & réglemens , lequel forme un code Corse en 3 vol. *in-4°.* , en François & en Italien. Ce qui n'est pas moins avantageux , c'est que M. le Comte de Marbeuf , qui commande

dans l'île, a su adoucir le joug des habitans qui tournent peut-être encore les yeux vers la liberté. Sa sagesse, sa douceur, son affabilité, sa bienfaisance, lui ont mérité la vénération, l'estime & l'amour de tous les Corses.

Les villes de la Corse méritent peu qu'on en fasse une longue description. On va cependant extraire quelques détails de la relation de notre Voyageur qui les a parcourues. Bastia, capitale de l'île & résidence du Commandant Général, est située dans la côte orientale, sur le penchant d'une montagne. Quelques personnes pensent que c'est l'ancienne ville de *Mantinum* ou *Mantinorum Oppidum*. Elle peut contenir aujourd'hui cinq à six mille habitans. Les rues sont vilaines, & à l'exception du collège des Jésuites qui est assez beau, les autres édifices n'ont rien de remarquable. L'église cathédrale est placée dans la forteresse, qui est elle-même de peu d'importance. Le port est petit, & n'est fréquenté que par des bâtimens de médiocre grandeur. San-Fiorenzo, petite ville située à trois lieues de Bastia, sur un golfe qui y forme un bon port, n'a presque

pour toute défense qu'une tour fortifiée. Calvi est encore une autre petite ville bâtie dans une langue de terre au bord d'un golfe, avec une rade commode. Le château qui la renferme en entier, est la meilleure forteresse de l'île. Corte & Aléria méritent peu qu'on en fasse mention : ce sont des bourgs assez mal bâties auxquels on a donné, on ne sait trop pourquoi, le nom de ville. Pour Ajaccio, continue notre Voyageur, c'est la plus jolie ville de la Corse & la mieux située, au bord d'un golfe qui offre un port commode pour les plus grands vaisseaux. Presque toutes les rues sont droites, larges, & les maisons assez bien bâties. La cathédrale, le collège des Jésuites, le palais qui est le siège de l'administration de la justice & des archives du pays, sont les édifices les plus considérables. Anciennement la ville étoit placée à une lieue de là, dans la partie la plus avancée du golfe. Elle fut rebâtie à l'endroit qu'elle occupe actuellement en 1435; & cent dix-huit ans après, les François qui y aborderent pour faire la conquête de la Corse, l'embellirent beaucoup. Le Marquis de

Thermes fit construire la citadelle.

J'apprends dans l'instant, Madame, ajoute notre Voyageur, la nouvelle d'un avantage considérable que les mécontents viennent de remporter sur les Génois. Je vais m'embarquer pour Gênes, où je ne doute pas que cette nouvelle ne fasse la plus vive impression sur ces Républicains, à qui la possession de la Corse paroît si fort tenir à cœur, & qui ont fait pour la conserver tant de sacrifices.

Je suis, &c.

*A Bastia, ce 10 Février 1759.*



## LETTRÉ CCCLXXIII.

GENES.

JE ne me suis pas trompé, Madame ; la nouvelle de la victoire que les Corses ont remportée, a mis toute la ville de Gênes en mouvement. Les dames surtout sont plongées dans la plus vive affliction. Ces Reines de la Corse, ainsi qu'elles se qualifient, sont désolées de la perte d'un royaume où elles craignent de ne pouvoir plus bientôt dicter des lois. Elles jettent les hauts cris pour qu'on répare ce désastre, & qu'on porte dans l'île des forces capables de contenir les rebelles. Elles demandent qu'on invoque le secours du Roi de France, & qu'on réclame la protection de ce puissant allié. Vous savez combien il fut utile aux Génois pendant la dernière guerre ; & tout retentit encore ici de la générosité, de la bravoure & de la gloire du nom François.

Depuis long-tems la ville de Gênes

joue un rôle brillant dans l'histoire. Son origine est des plus anciennes. S'il en faut croire quelques auteurs, elle fût bâtie par Janus, d'où elle a tiré son nom de *Genua* en latin. Elle devint la capitale de la Ligurie, & une place de commerce importante. Son port étoit fréquenté par des marchands de toutes les nations. Les Carthaginois s'en emparerent & la détruisirent. Rétablie par les Romains, elle passa de la domination de ce peuple à celle des Barbares qui la saccagerent à différentes reprises. Les Lombards n'y laissèrent pas pierre sur pierre. Elle dut son rétablissement à Charlemagne; & ses successeurs y mirent des Comtes pour la gouverner. Le commerce rendit les Génois si puissans, que dès le onzième siècle ils secouerent le joug des Comtes, & ne voulurent être gouvernés que par des Magistrats qu'ils choisirent eux-mêmes. Ce fut alors qu'ils se rendirent célèbres par les expéditions les plus glorieuses & les plus utiles. Ils parurent avec éclat dans les croisades, se rendirent maîtres de Savone, de Vintimille, & de plusieurs autres villes de leur voisinage; étendirent leurs

conquêtes sur la Corse, la Sardaigne, Minorque, Majorque, Malthe, Syracuse, & jusques sur la Crimée, où ils s'emparerent de tous les ports, ainsi que de tous ceux de la mer noire; remportèrent des victoires sur les Sarraffins, les Pisans, les Espagnols & les Turcs, & disputerent l'empire de la mer aux Vénitiens dans une longue guerre qui ne fut terminée que par la paix conclue en 1381. Ce qui doit paraître extraordinaire, c'est que dans ce tems de grandeur & de gloire pour les Génois, ils étoient déchirés par des divisions intestines qui les portoient à des changemens continuels dans le gouvernement. Pour écarter tout esprit de jalouſie, ils nommerent d'abord un Podeſtat étranger; cette forme ne ſubſiſta pas long-tems. Ils élurent ensuite des Gouverneurs, auxquels ſuccéderent des Ducs. Ceux-ci furent remplacés par des Doges; & la tranquillité commençoit à s'établir, lorsque ce peuple inconstant fe donna tout-à-coup aux François, & fe mit ſous la protection de Charles VI. Il fecoua bientôt ce joug, égorgea la garnison Françoise, & implora le ſecours du

Marquis de Montferrat, élut quatre ans après un Doge, se mit ensuite sous la domination du Duc de Milan, rétablit les Doges, se soumit de nouveau aux François, revint encore aux Doges, s'offrit enfin à Louis XI, qui lui fit dire, que si la ville de Gênes se donnoit à lui, il la donneroit à tous les diables.

Ces troubles n'étoient pas les seuls qui agitoient cette ville : elle vit dans son sein toute la fureur des factions continues sous le nom de Guelfes & de Gibellins. L'ambition de ses premiers Doges entraîna des dissensions affreuses ; celle des Adornes & des Frégoises la mit à deux doigts de sa perte. Elle reçut des lois des François, de l'Empereur, des Ducs de Milan qui y régnerent tour à tour. Gênes étoit perdue sans ressource, lorsque le célèbre André Doria suspendit, en 1528, le cours de ces révolutions, lui rendit la liberté entière, & posa sur des fondemens inébranlables la forme de gouvernement qu'elle conserve encore de nos jours. Ce grand homme qui préféra le titre de Pere de la patrie à celui d'en être le Souverain, mit Gênes dans le parti de

l'Espagne, au service de laquelle il resta fidélement attaché, après avoir quitté celui de la France. Ces sentiments d'affection pour la première de ces deux Puissances, se soutinrent long-tems dans cette ville. Les habitans en vinrent même jusqu'à braver la fierté de Louis XIV. " Quoiqu'alliés avec la France, ils entretenoient, dit le Président Hénault, des intelligences avec l'Espagne, & même avec les Algériens, dont ils favorisoient les pirateries. M. de Saint-Olon leur en demanda réparation : ils la refusèrent. Le Roi fait bombarder Gênes dans le mois de Mai 1684, par le Marquis du Quesne. M. de Seignelei (Ministre de la marine) étoit sur la flotte. Le Pape, dit le même auteur sous l'année 1685, intercede pour les Génois. Le Roi lui promet de ne point prendre leur ville, & de ne faire aucune conquête sur eux, pourvu qu'ils lui fassent la satisfaction qu'il désire. En conséquence le Doge, nommé Francesco Maria Imperiali, accompagné de quatre Sénateurs, vint faire sa soumission au Roi le 15 de Mai; il se couvrit à

„ l'audience qu'il eut dans la galerie,  
„ où le Roi le reçut en grand appareil.  
„ La loi de Gênes est que le Doge perd  
„ sa dignité & son titre sitôt qu'il est  
„ sorti de la ville ; mais le Roi voulut  
„ qu'il les conservât, sans quoi ce  
„ n'auroit plus été qu'un simple Gé-  
„ nois qui auroit paru devant lui „. On  
fait que Lous XIV, qui lui fit d'ail-  
leurs l'accueil le plus distingué, lui  
ayant demandé ce qu'il trouvoit de  
plus curieux à Versailles ; *c'est de m'y  
voir, Sire*, lui répondit-il. Il est bon  
encore d'ajouter que ce Monarque im-  
posa quelques conditions à la Répu-  
blique. Une des principales fut qu'elle  
désarmeroit toutes ses galeres, excepté  
six, & qu'elle promettroit de n'en  
point armer d'autres sans la permission  
du Roi.

“ Si les Génois, dit encore le  
„ Président Hénault, éprouverent  
„ alors les effets de la clémence du  
„ Roi, ils ressentirent bien autrement  
„ les effets de la protection de Louis  
„ XV, lorsqu'en 1746 la Reine de  
„ Hongrie, par une entreprise aussi  
„ injuste que rigoureusement exécu-  
„ tée, s'empara de Gênes, & en en-

„ leva les trésors. En vain ces géné-  
„ reux Républicains rechassèrent les  
„ ennemis de leur ville ; il leur eût  
„ fallu succomber enfin sous une puif-  
„ sance formidable , que leur courage  
„ n'auroit fait qu'irriter , si Louis XV  
„ ne les avoit secourus , en leur en-  
„ voyant successivement M. le Duc de  
„ Boufflers , qui y mourut , & M. le  
„ Due depuis Maréchal de Richelieu.  
„ Il fit plus ; & ce Prince s'arrêtant  
„ au milieu de ses conquêtes , ne s'oc-  
„ cupa , au moment de la paix qu'il  
„ donna à ses ennemis à Aix-la-Cha-  
„ pelle , que des avantages & du salut  
„ de ses alliés , rétablit Gênes dans  
„ toutes ses possessions , & crut gagner  
„ assez s'il faisoit voir à toute l'Europe  
„ que sa justice & sa modération étoient  
„ égales à son courage & à sa puif-  
„ sance „ Depuis cette époque , Gê-  
„ nes n'a eu d'autre guerre à soutenir ,  
„ que celle qu'elle fait aux Corses re-  
„ belles.

Avant de vous parler de la forme  
du Gouvernement de cette Républi-  
que , permettez - moi , Madame , de  
vous dire un mot de la noblesse Gé-  
noise. On en distingue de deux sortes ,  
l'ancienne

l'ancienne & la moderne. L'ancienne est composée de vingt - huit familles , qu'André Doria déclara en 1528 , être les seules capables d'occuper les charges du Gouvernement , & de parvenir à la dignité de Doge. Ces vingt-huit familles étoient , en suivant l'ordre alphabétique , Calvi , Cattanei , Centurione , Cibo , Cigola , Doria , Fieschi , Fornari , Franchi , Gentili , Giustiniani , Grilli , Grimaldi , Imperiali , Interiani , Lorcari , Lomellini , Marini , Negri , Negroni , Pallavicini , Pinelli , Promontori , Salvaghi , Sauli , Spinola , Vivaldi , Vesodimari. Toutes les autres familles furent mises dans la classe du peuple. Cependant il y en avoit plusieurs riches & considérables , qui témoigneroient leur mécontentement d'une exclusion si injuste. Pour les faire , on les enta , pour ainsi dire , sur les vingt - huit familles dont on vient de parler , en les obligeant de prendre le nom de l'une d'entr'elles. Il fallut même dans la suite , pour conserver la paix , leur permettre de reprendre leurs vrais noms & armes , & créer aussi une nouvelle noblesse qui comprend cinq cents familles , & à

la tête desquelles est celle de Giustini-  
nani , quoiqu'elle soit de l'ancienne  
noblesse. On compte dans celle-ci qua-  
tre familles principales ; savoir , celles  
de Doria , de Grimaldi , de Spinola , &  
de Fieschi : cette dernière a donné deux  
Papes à l'église , & trente - deux Car-  
dinaux. Toute sorte de distinction a  
disparu aujourd'hui entre l'ancienne &  
la nouvelle noblesse. Les membres de  
l'une & de l'autre ont également droit  
de parvenir aux charges de l'Etat. On  
exige seulement des preuves de no-  
blessé de quatre ans pour être admis  
dans le Grand Conseil de six pour  
entrer dans le petit , de dix pour être  
Sénateur ou Procureur , & de quinze  
pour être Doge. Toutes les familles  
nobles sont inscrites dans un livre  
d'or , ainsi qu'on le pratique à Vénise.  
Un noble ne déroge point pour faire  
le commerce ; car le commerce est re-  
gardé comme l'ame de l'Etat ; & tout  
noble qui l'exerce , passe pour en être  
le soutien. On cite une lettre d'un né-  
gociant de Hambourg à un Doge de  
Gênes , laquelle avoit cette adresse ;  
*Al Signor Nicolo.....mercante di fer-  
zarezza , & Doge di Genova : Au Sei-*

gneur Nicolas..... marchand de fer & Doge de Gênes. Les Doria & les Spinola sont les seuls qui ne trafiquent pas. Les autres nobles ne font aucune difficulté d'établir des fabriques de velours, de soie & de draps, de se charger de la ferme des impôts ou de leur administration, de prendre un intérêt dans les vaisseaux marchands, de faire la banque; & tels sont les Cambiasi, qu'on peut assurer être actuellement les plus riches négocians de Gênes. Il en est résulté que les profits faits dans le commerce par les Nobles, les ont mis en état d'acheter, dans les différens pays de l'Italie, & particulièrement dans les royaumes de Naples & de Sicile, de grandes terres titrées, telles que des Principautés, des Marquisats, des Comtés, des Baronnies. Ceux qui les possèdent sont pour l'ordinaire les plus riches de ces pays: ils ne sont cependant que les cadets des familles établies à Gênes.

La forme du gouvernement est Aristocratique. A la tête de la République, qui prend le titre de *Sérénissime République de Gênes*, est le Doge, dignité à laquelle on ne peut parvenir avant

l'âge de cinquante ans. On fait l'élection tous les deux ans ; & l'on ne peut être élu de nouveau qu'au bout de cinq. Le jour de l'installation du Doge, on lui met une couronne sur la tête & un sceptre à la main , à cause de la souveraineté de la République sur le royaume de Corse. Les deux premiers jours il porte l'habit ducal , & le reste du tems , la longue robe de Sénateur , qui est d'écarlate. Le palais de la République lui sert d'habitation , ainsi qu'à sa famille ; & sa garde est composée de deux cents Allemands. On lui donne le titre de *Sérénité* ; mais après qu'il est sorti de charge , il reprend celui d'*Excellence* , comme tous les Sénateurs. Il a cependant l'avantage d'être , sa vie durant , Procureur , & de jouir d'une pension de cinq cents écus. Voici en quoi consiste son autorité. On ne peut rien entreprendre sans son consentement ; & il doit donner sa sanction aux décrets du Sénat. Il propose les délibérations sur toutes les matières importantes , donne audience aux Ambassadeurs , convoque les assemblées ; & tous les ordres sont donnés en son nom. Je ne sais pas cependant

si cette dignité si honorifique , est bien agréable pour celui qui en est revêtu : il est , en quelque sorte , claquemuré dans son palais , & il ne peut en sortir que de l'aveu du petit Conseil.

Après le Doge , les Colleges des Gouverneurs & des Procureurs tiennent le premier rang. Le premier , composé de douze membres qui forment , conjointement avec le Doge , le Conseil d'Etat , est appelé *la Signoria*. Le second est formé de huit membres , sans compter ceux qui , après avoir été Doges , sont Procureurs toute leur vie. Ils interviennent , ainsi que les Gouverneurs , aux délibérations importantes du Grand Conseil : ils sont aussi les Intendans du trésor & des revenus publics. Les Gouverneurs sont tirés au sort dans une urne , où il y a cent-vingt noms. On en tire cinq tous les six mois ; & c'est ce qui a donné naissance à la Loterie de Gênes , sur le modèle de laquelle on a formé dans presque toute l'Europe tant de lotteries , sur-tout la Loterie Royale de France. Celle de Gênes fut établie en 1620. On l'appelle *il Seminario* , de ce que les noms dont on se sert

sont ceux des Sénateurs qui doivent sortir de la boîte , lorsqu'on tire au sort les Gouverneurs. Le Grand Conseil est composé de quatre cents personnes , & le petit Conseil , *Consiglio* , de cent. L'un & l'autre se renouvellent tous les ans , au moyen d'une élection faite vers la fin de Décembre. Tout ce qui concerne les lois , les gabelles , les taxes , les impôts , &c. se traite dans le premier ; & celles qui ont rapport à la paix , à la guerre , aux alliances , se décident avec l'assistance du second. Les cinq suprêmes Syndics , qu'on appelle autrement les *Supremi* , sont chargés d'examiner la conduite des Doges , des Gouverneurs , des Procureurs , lorsque le tems de leur administration est fini. Les trois Conservateurs de la paix & les Conservateurs des lois , qui sont tirés de la bourgeoisie , sont établis pour que tout se passe dans l'ordre prescrit par les lois , & pour soutenir leur autorité. Cinq Censeurs ont l'inspection des manufactures , des marchandises , des poids , du commerce , &c. Les affaires des particuliers se portent à la Rote civile , composée de

cinq Docteurs en droit , qui doivent être étrangers , & qui ne sont que deux ans en charge. Dans la Rote criminelle , il y a un département chargé de défendre la cause des personnes détenues dans les prisons. Une justice qu'on doit rendre aux Italiens , c'est que partout on s'y occupe des malheureux : & ce n'est pas un des moindres traits de leur éloge.

Les revenus de l'Etat ne montent pas au delà de cinq millions de notre monnoie , & ne suffisent pas pour tous les frais nécessaires. Aussi la République est-elle obligée de recourir à des emprunts fréquens ; & c'est ce qui donna naissance , en 1407 , à la fameuse banque de Saint-George , *compere di San-Giorgio* , laquelle tire son nom de l'église de ce Saint , où elle s'assembloit autrefois. Ses richesses sont très-confidérables : des villes & des villages entiers lui appartiennent. Elle jouit de plusieurs priviléges importans , entr'autres d'une juridiction particulière qui la met presque hors de toute dépendance. On pourroit dire que c'est un autre Etat dans l'Etat. Ce n'est pas seulement à la République

que que cette Compagnie a prêté de grosses sommes , mais encore aux étrangers , & sur-tout à la France en diverses occasions. Elle a pris toutes les précautions possibles pour ne recevoir que des hypothèques solides. Cependant des circonstances fâcheuses , des guerres dispendieuses , la difficulté d'obtenir les paiemens , lui ont fait souvent essuyer des pertes considérables. C'est au reste par les billets de cette banque , qu'on fait à Gênes toutes les affaires ; & l'on prétend qu'elle absorbe les deux tiers des revenus de la République.

Les troupes de terre , en tems de paix , se réduisent à deux mille cinq cents hommes. On pourroit néanmoins , en cas de besoin , les porter jusqu'à vingt mille , parce qu'alors tout seroit soldat , comme il arriva dans la révolution de 1747 , où l'on força même les Religieux de monter la garde. Dans d'autres circonstances , l'Etat ne pourroit pas fournir ce nombre de militaires. On y compte cependant environ quatorze cents milles ames , y compris la ville de Gênes où la population monte à près de cent quarante mille

habitans. Pour les forces maritimes, elles consistent actuellement en six galeres & en quelques grosses barques qui ne servent à autre chose, comme quelques Voyageurs l'ont déjà remarqué, qu'à porter les bleds & le vin de Gênes, & amener les dames Génoises prendre le frais en été. Quelle triste décadence n'a pas éprouvé cette marine autrefois si florissante! Il ne faut pas cependant croire que le dépérissement du commerce soit en proportion de cette décadence. Il se soutient encore dans un état assez brillant par les huiles, les fruits, les vins, les étoffes d'or & d'argent, les velours, les damas, les satins, les soieries de toute espece. La République même fit, en 1751, une opération qui a beaucoup contribué à donner une nouvelle activité à son commerce : elle déclara franc le port de Gênes, de manière que tout marchand qui habite le quartier du port, peut avoir un magasin & des marchandises, sans payer des droits. On a mis néanmoins des restrictions qui diminuent un peu les avantages qu'on avoit lieu d'attendre de cette liberté du commerce ; c'est qu'il

faut que ces marchandises soient venues par mer, & qu'elles sortent de même par mer pour aller ailleurs.

Les Italiens ont un proverbe en parlant des Génois : *Homini senza fide, donne senza vergogna, mare senza pesca*, hommes sans foi, femmes sans pudeur, mer sans poisson. La dernière épithète est fausse : on mange d'excellent poisson à Gênes ; & la mer est très - poissonneuse. Les deux autres épithètes pourroient bien être aussi injustes. Le Génois est à la vérité fin & rusé ; mais il lui seroit aujourd'hui difficile de faire des dupes ; & tout ce que la vérité de l'histoire semble seulement déposer contre lui, c'est qu'il est plus inconstant qu'infidele. Pour la galanterie des femmes, elle n'est pas plus remarquable ici que dans les autres grandes villes de l'Italie. Ce qui a pu donner lieu à quelques reproches contre les dames Génoises, c'est qu'elles étoient sans cesse entourées de leurs *cavalieri sirventi*, & que la figisbature s'est soutenue plus long-tems ici que par-tout ailleurs. Mais depuis le séjour des François dans cette ville, en 1747 & 1748, les choses ont bien

changé de face. On peut même dire que la société est du meilleur ton parmi les personnes de distinction. J'ai assisté à quelqu'une de ces assemblées appelées *Quaranta vigiliæ*, qui se tiennent trois fois la semaine dans une quarantaine de maisons, chacune à son tour. On ne peut rien y désirer, ni pour la quantité des rafraîchissemens & des illuminations, ni même pour l'agrément des conversations. La cherté du jeu y est quelquefois de trop. Le tems doit achever la révolution dans les conditions inférieures à la noblesse. Les étrangers, qui ont peine à comprendre le jargon Italien qu'on y parle, aussi différent du Toscan, que le Picard l'est du François, y sont traités avec beaucoup de cérémonie & peu d'amitié; & l'on y est en général très-sérieux. C'est ce qui faisoit dire à quelqu'un, qu'il n'y avoit d'animé dans cette ville que la statue de Saint Sébastien du Puget, chef-d'œuvre admirable pour l'expression, lequel se trouve dans l'église de Carignan, à laquelle on arrive par un beau pont qui joint une montagne de la ville à l'autre, & qui a deux arches d'une hauteur pro-

V vi

digieuse. Mais ceci me rappelle, Madame, que je dois vous dire quelque chose des édifices de Gênes *la Superbe*. Je serai court sur cet article. Quand on est à la fin d'un voyage d'Italie, on est las de ce genre de curiosités, & d'en tracer des descriptions. Peut-être vous-même êtes-vous fatiguée de les lire.

Gênes, bâtie sur le penchant d'une montagne, s'élève en amphithéâtre sur une longueur de plus de mille huit cents toises, tout à l'entour du port qui est en demi-cercle, & qui a plus de mille toises de diamètre. Cette situation présente le coup - d'œil le plus magnifique que l'on puisse voir, à l'exception néanmoins de celui de Naples. C'est sur-tout quand on est en mer à un mille du port, qu'on en découvre toute la beauté. Les murs de la ville renferment un plus grand espace que la partie habitée: ils ont quatre lieues de circuit, s'avancent du côté du nord-est, & forment un angle avec la pointe de l'éperon. Du côté de l'ouest ils touchent au faubourg de St. Pierre d'Arena. Les fortifications sont considérables & garnies de deux cents cin-

quante pieces de canon. Le port est formé par deux moles ; & à l'entrée est un phare qui a trois cents soixante-six pieds de haut. C'est aux dépens de l'intérieur que Gênes a l'avantage d'une aussi belle situation. Les rues sont inégales, raboteuses, étroites, excepté deux, la rue neuve & la rue Balbi, qui sont larges, tirées au cordeau, & bordées des deux côtés de superbes palais. Peut - être n'y a - t - il rien en Europe qui égale ces rues en beauté & en magnificence. La plupart des palais, tant dans ces deux rues que dans les autres, sont vastes, bien décorés, & quelques-uns sont très-riches en beaux tableaux & en meubles précieux. Les colonnes, corniches, balustrades, muraillies, pavé même, tout est marbre dans ce pays : c'est une profusion qui excite d'abord l'étonnement & l'admiration, mais dont on est bientôt rassasié. Les plus remarquables de ces palais sont ceux de Doria, de Brignolé, de Balbi, de Durazzo, de Pallavicini, & le palais ducal, dont l'extérieur a peu d'apparence, mais les dedans en sont très-ornés. Dans la chambre du Conseil, on voit sept sta-

tues de marbre, plus grandes que nature, érigées à la gloire des défenseurs & des bienfaiteurs de la patrie. Tout François voit avec plaisir celle de M. le Duc de Richelieu, au bas de laquelle est cette inscription si honorable pour ce Général : *Ludovico-Francisco-Armando Pleffisio, Duci Richelieni, quod Imperatoris Max. Civq. Opt. Officio difficill. temporibus erga Rempub. perfunctus, inter patriciascum Agnatis Posterisq. indicem in Comitio collocandum Senatus decrevit; anno CXXXXVII.*

Les églises de Gênes sont assez jolies, sur - tout celle de Carignan & de San - Cyro. On y compte trente-deux paroisses, quarante - quatre couvents d'hommes, vingt - quatre de filles, sans y comprendre ceux qui sont hors des murs, vingt - une confréries, un très - bel hôpital & une académie de peinture, sculpture & architecture civile & militaire, établie en 1751 sous la protection du Sénat. Cette ville est encore le siège d'un Archevêque & d'un tribunal de l'Inquisition, qui laisse tranquilles les Protestans établis en grand nombre sur les terres de la République. On a même

pris la précaution de subordonner l'inquisiteur, qui est un Dominicain, à deux Sénateurs, sans lesquels il ne peut rien faire. Aussi son pouvoir n'est-il ni bien redouté, ni bien redoutable.

Le pays soumis à la République de Gênes ne forme, pour ainsi dire, qu'une côte le long de la mer, au sud du Piémont & du Montferrat. Cette côte se déploie autour d'un grand golfe qu'on appeloit autrefois *Mare Ligusticum*. Elle a au moins cent lieues de long de l'est à l'ouest : mais du midi au nord, elle n'a pas plus de huit à dix lieues, & beaucoup moins dans quelques endroits. C'est pour cela qu'on a donné à tout ce territoire, qui n'occupe guere que les rives de la mer, le nom de *Riviere de Gênes*, qu'on divise en *Riviere du Ponent* ou de l'ouest, & en *Riviere du Levant* ou de l'est. Gênes est comprise dans cette dernière, qui s'étend depuis cette ville jusqu'à la principauté de Massa. La partie de cette côte, depuis Lavagna jusqu'à Porto - Venere, n'est qu'une suite de rochers stériles qui s'élèvent à pic du côté de la terre & du côté de

la mer. C'est sur ces rochers que passe la grande route, ou plutôt un sentier étroit, suspendu entre deux précipices affreux. On ne peut les considérer sans effroi, quand on songe sur-tout que la vie dépend d'un seul faux-pas d'un mulet. Le beau marbre qui porte le nom de *Carara* ou de *Carare*, se tire des environs. Les villes situées sur toute cette côte, sont bien peu considérables : elles ne méritent pas même ce nom. Ce ne sont que des bourgs, mais assez bien peuplés. Porto-Venere ou port de Vénus, au voisinage du cap du même nom, est situé dans un endroit élevé, avec un château encore plus élevé du côté occidental de l'entrée du port, au bord du golfe de la Spezzia. La vue de ce golfe dédommage de l'aspect sauvage des environs : il est entouré de châteaux, de villages, dont le plus considérable est celui de Spezzia, & de collines couvertes d'oliviers. Lerici, en face de Porto-Venere, est un port assez fréquenté. Sarzana est une petite ville épiscopale dans les terres, défendue par un château sur une montagne.

Il faut voyager dans ces cantons, pour connoître toute l'industrie des Génois : ils n'ont ni bois, ni prairies, & presque point de champs. Ils recueillent à peine assez de vin pour leur consommation. Les autres productions se réduisent aux olives, aux citrons, aux figues, aux amandes, & dans quelques endroits aux mûriers. Ils sont obligés de tirer de l'étranger une bonne partie de ce qui leur est nécessaire pour subsister, & les matières premières pour leurs fabriques & leurs manufactures, sans parler des draps & des toiles qu'ils font venir de France, d'Angleterre, de la Hollande & de la Suisse. Cependant on en voit plusieurs parmi eux qui sont très-riches : c'est qu'ils savent tirer parti de tout, qu'ils mettent en quelque sorte à contribution les terrains arides, les montagnes, les rochers même ; pour peu qu'ils soient susceptibles de culture ; c'est qu'ils suppléent à ce qui leur manque par le commerce qui est l'ame de l'Etat & une source intarissable de richesses.

Cette observation a également lieu pour la rivière du Ponant, quoiqu'elle

soit un peu plus fertile que la Riviere du Levant : elle est encore plus étendue ; & l'on y trouve quelques villes assez considérables. Novi n'est qu'un bourg dont la situation est désagréable, parce que la vue est bornée par une haute montagne : mais la noblesse de Gênes y possède des maisons de campagne qui ne sont pas moins magnifiques que leurs maisons de ville. Selon l'usage assez généralement observé dans le pays, la plupart sont peintes en rouge ou en vert, par dehors. On tient à Novi, quatre fois par an, des foires célèbres qui font une espece de banque. A peu de distance de là, sur la route de Gênes, est un défilé appelé la Bochetta, où trois hommes peuvent à peine passer de front. On le regarde comme la clé de Gênes. Les Autrichiens s'en emparent en 1746 ; & c'est ce qui leur ouvrit un chemin libre vers cette ville. On y a mis une batterie de trois pieces de canon pour le défendre. Savone est une ville épiscopale, & la seconde de l'Etat de Gênes. Grande & bien fortifiée, elle est de plus défendue par une citadelle, bâtie sur un rocher fort élevé. Le Roi de Sardaigne s'en étoit

rendu maître en 1747. Le port ne peut plus contenir de gros bâtimens, depuis que les Génois en comblèrent une partie en 1528. Noli, port & évêché, ne conserve plus rien de son ancien lustre, ni de ses anciennes richesses. La ville de Final, ou *Finale*, est bien plus considérable : elle est la capitale d'un marquisat fertile & bien peuplé, dont la République dépouilla, en 1314, George Careti, Marquis de Final. Ses descendants le recouvrerent, mais n'en eurent jamais une possession bien tranquille. La République le vendit à l'Espagne, qui le conserva comme fief de l'empire, jusqu'au commencement de ce siècle. Les François s'en emparerent & le rendirent à l'Empereur qui, en 1713, le vendit aux Génois pour la somme de trois cents mille écus, mais à des conditions qui mettent des bornes à leur souveraineté. Par le traité de Vorms, en 1743, la Reine de Hongrie céda tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur ce marquisat, au Roi de Sardaigne, qui, en vertu de cet accord, en demanda la possession à la République : elle la refusa ; & c'est ce qui donna lieu à la

guerre de 1745. Le Roi de Sardaigne conquit tout le marquisat : mais il fut rendu en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Albingua & Vintimille, sont deux petites villes épiscopales. Cette dernière, défendue par un château assez fort, fut prise en 1746 par le Roi de Sardaigne, sur lequel les François & les Génois la reprirent en 1747. Elle a titre de comté & rang de fief de l'Empire.

La ville de San - Remo est plus considérable, au moins par la juridiction qu'elle exerce sur un territoire qui s'étend le long de la Méditerranée, l'espace de dix milles, & qui s'avance dans les terres environ de onze à douze. C'est un fief de l'Empire où il est arrivé bien des révolutions. Autrefois un parlement, composé de cent personnes des meilleures Maisons du pays, exerçoit l'autorité suprême. En 1350, les Génois acheterent des Maisons Doria & Mari, les droits qu'elles pouvoient avoir sur ce territoire. Insensiblement ils ont dépouillé les habitans des priviléges qu'ils s'étoient réservés, & ont bâti une citadelle pour commander la ville de San-Remo. Elle est

située sur le penchant d'une colline au bord de la mer , & divisée en ville neuve & en ville vieille. Le port ne peut pas contenir de gros vaisseaux ; mais on y voit une assez grande quantité de petits bâtimens qui servent au commerce , dans lequel les habitans montrent une activité singuliere. Le pays produit une immense quantité de citrons & d'olives , dont on extrait une bonne partie de l'huile , qui passe pour celle de Provence. On aura de la peine à croire que ces productions puissent donner de grands revenus : mais il passe ici pour constant , que le propriétaire d'un modique terrain , gagne dans une bonne année de quoi vivre pendant dix ans de disette.

A l'extrémité de la côte de Gênes , vers le couchant , est la Principauté de Monaco , qui n'a pas plus de quatre à cinq milles de tour. Elle relevoit de l'Empire , & devint en 920 la récompense de Grimaldi I , un des Généraux d'Othon I , qui la lui donna à titre de souveraineté. Un de ses successeurs , Grimaldi IV , étoit Amiral de la flotte des Croisés , qui se rendirent maîtres en 1218 , du port de Da-

miette. Les Princes de Monaco furent pendant deux cents ans, sous la protection de l'Espagne: mais Honoré II, soit pour venger la mort de son pere nommé Hercule, soit qu'il espérât retirer plus d'avantages en se mettant sous la protection de la France, signa, en 1641, un traité fait avec Louis XIII, & reçut garnison Françoise dans la ville de Monaco. Cette démarche lui causa la perte de plusieurs terres considérables qu'il avoit en Espagne; & pour l'en dédommager, le Roi de France lui donna le duché de Valentinois & la baronnie de Buis en Dauphiné, le marquisat de Baux & la seigneurie de Saint-Remi en Provence, la baronnie de Calvinet en Auvergne, & le comté de Cardalez dans le Lyonnais: de plus on le créa Duc & Pair. Depuis cette époque, Monaco ne s'est jamais démentie de son attachement à la France qui y tient garnison. La branche principale de Grimaldi s'étant éteinte, en 1731, en la personne d'Antoine Grimaldi, sa fille ainée qui, dès 1715, avoit été déclarée héritière de la Principauté de Monaco, fit passer cette belle succession dans la Maison de Ma-

tignon , par son mariage avec François Léonor , Comte de Thorigny , fils du Marquis de Matignon , Maréchal de France. On estime que les revenus de cette Principauté ne vont pas au-delà de deux cents mille livres. Le Prince est souverain , indépendant dans ses Etats ; & il a le droit d'y faire battre monnoie. On recueille dans le pays beaucoup d'olives , de citrons & d'oranges , dont on fait un commerce assez lucratif. La ville de Monaco , capitale , est située sur un rocher qui s'avance dans la mer. Elle a peu d'étendue ; & l'on n'y compte pas plus de huit à neuf cents habitans , sans y comprendre la garnison composée de deux bataillons. Le palais du Prince est sur la pointe du rocher : il est vaste & a de l'apparence. Le port qui occupe le fond d'un petit golfe , est sur , mais pas assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Les bâtimens qui abordent sont obligés de payer péage : il n'y a que les Anglois & les François qui en soient exempts. Manton & Roquebrune sont deux autres petites villes de cette Principauté. Cependant la premiere , située dans une

plaine agréable , eouverte de citronniers , est plus grande & plus peuplée que Monaco. On y fait assez de commerce , & l'on en tire des essences très - estimées.

Me voici , Madame , au terme de mon voyage. Je vais m'embarquer pour Marseille , où je compte arriver incessamment. Vous pouvez juger de mon empressement à revoir cette ville que j'ai quittée il y a plus de vingt - cinq ans , pour satisfaire ma curiosité. Je reviendrai goûter auprès de vous un repos qui m'est bien nécessaire après tant de courses & de fatigues dans toutes les parties du monde. Il ne me reste plus qu'à parcourir la France : ce voyage sera pour moi le plus agréable de tous. On prend bien plus d'intérêt à connoître son propre pays , que ceux avec lesquels on n'a que des rapports éloignés.

Je suis , &c.

*A Monaco , ce 20 Février 1759.*

Fin du Tome XXVIII.

TABLE



# T A B L E DES MATIERES

*Contenues dans ce Volume.*

## LETTRE CCCLXIII.

### *LA SICILE.*

<b>F</b> ORME & situation de la Sicile ,	<i>page</i> 6
Division de la Sicile en trois parties ,	7
Noms de la Sicile ,	8
Premiers habitans ,	9
Etablissement des Phéniciens ,	15
Conquête de la Sicile par les Carthaginois , & ensuite par les Romains ,	16
Les Sarrasins s'en rendent les maîtres ,	19
Roger , frere de Robert Guiscard , Comte de Sicile ,	20
Tribunal de la Monarchie ,	<i>ibid.</i>
Parlement de Sicile ,	22
Roger II , premier Roi de Sicile ,	24
Constance transporte ce royaume dans la Maison de Souabe ,	25
Charles d'Anjou s'en rend le maître ,	<i>ibid.</i>
Vêpres Siciliennes ,	27
<i>Tome XXVIII.</i>	X

Pierte III d'Arragon, regne en Sicile ,	28
Administration des Vice-Rois Espagnols ,	29
Révolte des Siciliens ,	31
Révolte de Messine ,	32
Cession de la Sicile au Duc de Savoie , en- suite à l'Empereur ,	34
Expédition des Espagnols en 1718 ,	35
Dom Carlos , Roi de Sicile ,	36

---

## LETTRE CCCLXIV.

## SUITE DE LA SICILE.

SITUATION de Messine ,	38
Environs de cette Ville ,	41
Commerce, population, édifices, 42 & suiv.	
Bandits de la Sicile ,	48
Hospitalité des Siciliens ,	50
Ville de Taormina ,	51
Théâtre ancien ,	52
Route de Taormina à Catane ,	55
Lame du mont Etna ,	56
Châtaignier de cent chevaux ,	57
Description de Catane ,	59
Eruptions du mont Etna, fatales à cette ville ,	ibid.
Couvents des Bénédictins ,	62
Académie , appellée <i>Etnéa</i> ,	64
Théâtre souterrain ,	65
Eloge du Prince de Biscari ,	68
Voyage au mont Etna ,	71
Village de Nicolosi ,	72
Montagnes formées par l'Etna ,	73

## DES MATIERES. 483

Région du Bois ,	74
Région de la neige & de la glace ,	75
Tour du Philosophe ,	76
Description du sommet de l'Etna ,	78
Effets produits par les éruptions ,	82
Matieres vomies par le mont Etna ,	86
Diverses températures qu'on éprouve sur cette montagne ,	89
Animaux , production , neige du mont Etna ,	90 & suiv.
Mœurs des Habitants ,	92
Villes anciennes qui étoient dans les envi- rons de l'Etna ,	94
Ville de Centorbi ,	95
Route de Catane à Syracuse ,	97
Description de Syracuse ,	99
Latomies , oreille de Denys , théâtre , 108 & suiv.	108
Sucreries d'Avola ,	111
Ville d'Alicata ,	113

---

## LETTRE CCCLXV.

### · *L'ISLE DE MALTHE.* ·

<b>T</b> RAVERSÉE de la Sicile à Malthe ,	115
Château Saint-Elme ,	116
Histoire de l'Ordre de Malthe , connu d'a- bord sous le nom de Saint-Jean de Jéru- salem ,	117
Les Chevaliers font la conquête de l'Isle de Rhodes ,	120
Siege célèbre de Rhodes , soutenu par le X i	

Grand-Maître d'Aubusson, contre les Turcs ,	120
Soliman II s'empare de cette Isle ,	121
Charles-Quint donne l'Isle de Malthe aux Chevaliers de Saint-Jean ,	122
Constitutions de l'Ordre de Malthe ,	123
Description de la Cité-Valette ,	132
Palais du Grand-Maître ; hôpital ,	133
Forces de terre & de mer ,	135
Duels permis à Malthe ,	136
Ville de Mélite ,	139
Les animaux vénimeux ne se trouvent pas à Malthe , depuis qu'ils ont été maudits par S. Paul ,	141
Terre miraculeuse de la grotte où ce Saint fut enfermé ,	142
Villages de l'Isle , mœurs des habitants ,	143 & suiv.
Isle du Goze qu'on croit être l'Isle de Ca- lypsos ,	149

## LETTRÉ CCCLXVI.

## S U I T E D E L A S I C I L E.

D E S C R I P T I O N d'Agrigente ou Girgenti ,	151
Luxe des anciens habitants ,	153
Libéralités de Gélias ,	155
Temple de la Concorde ,	157
Temple de Junon-Lucine ; beau tableau de Zeuxis qui s'y trouvoit ,	158
Temple de Jupiter-Olympien ,	159

# DES MATIERES. 485

Taureau de Phalaris , & autres monumens précieux ,	162
Urne funéraire qu'on voit dans la cathédrale ,	163
Beauté des femmes d'Agrigente ,	166
Salines & fontaines singulieres ,	167
Ville de Sciacca , anciennement <i>Thermæ Selinuntiaæ</i> ,	<i>ibid.</i>
Temple de Sélinunte ,	168
Ville de Mazara , confrairie établie dans cette ville ,	170
Cap Boeo , autrefois Lilybée ,	171
Ville de Drepanum , ou Trépani ,	172
Confrairie d'affassins dans cette ville ,	173
Mont Eryx , temple de Vénus - Erycine ,	174
Ville de Montréal ,	176
Palerme , capitale de la Sicile ,	179
Port , rues principales , places , fontaines , églises ,	180 & suiv.
Fête de Sainte Rosalie ,	188
Promenades , spectacles ,	193
Maison de campagne du Prince de Palagonia ,	197
Mœurs de la Noblesse Sicilienne ,	201
Talents des Siciliens pour la poésie ,	203
Habillement ,	205
Vices & vertus ,	207
Trait d'amour & de générosité ,	210
Ecclésiastiques & Religieux ,	212
Tribunaux & lois de la Sicile ,	215 & suiv.
Forces de terre & de mer , productions , mines , commerce , population ,	218 & suiv.
Côte septentrionale de l'Isle ,	224
Intérieur de la Sicile ,	<i>ibid.</i>

## LETTRÉ CCCLXVII.

## LA TOSCANE.

<b>A</b> RRIVÉE à Civita-Veccchia; Viterbe,	227
Aventure d'un Prélat Allemand à Monte-	
fiascone ,	228
Tombeau de la Reine Amalafonte , dans	
une isle du lac Boliena ,	230
Volcans éteints sur la route de Rome à	
Sienne ,	231
Description de Sienne ,	232
Place , cathédrale , mosaïque célèbre ,	235
	& suiv.
Maison de Sainte Catherine de Sienne ,	240
Académies ,	243
Poëtes improvisateurs ,	244
Les Présides , l'isle d'Elbe , Porto-Ferraïo ,	
	249 & & suiv.
Description de Florence ,	252
Histoire de cette ville ,	257
Cosme I , pere de la patrie ,	259
Princes de la Maison de Médicis ,	261
Extinction de cette Maison ,	265
Cession de la Toscane au Duc de Lorraine ,	
	266

## LETTRÉ CCCLXVIII.

## SUITE DE LA TOSCANE.

<b>G</b> ALERIE de Florence ,	269
Dimensions de cette Galerie ,	271

<b>Vestibule</b>	<b>272</b>
<b>Peintures des plafonds ,</b>	<b>273</b>
<b>Chambres qui tiennent à la Galerie ,</b>	<b>275</b>
<b>Chambre des Peintres ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Chambre des Portraits ,</b>	<b>276</b>
<b>Chambre des Idoles ,</b>	<b>277</b>
<b>Chambre des Arts ,</b>	<b>278</b>
<b>Chambre des Flamands ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Chambre des Mathématiques ,</b>	<b>279</b>
<b>Chambre de la Tribune ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Chambre de l'Hermaphrodite ,</b>	<b>285</b>
<b>Chambre des Médailles ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Chambre de l'Arsenal ,</b>	<b>286</b>
<b>Chambre du Tabernacle ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Chambre de la Salle d'armes ,</b>	<b>287</b>
<b>Académie de peinture , sculpture &amp; architecture ; Bibliothèque Magliabechi ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Architecture de Florence ,</b>	<b>288</b>
<b>Palais Pitti ,</b>	<b>289</b>
<b>Jardin Baboli ,</b>	<b>291</b>
<b>Le Palais vieux ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Pandectes Florentines , la Loge ,</b>	<b>293</b>
<b>Palais Ricardi , &amp; autres Palais , pyramides ,</b>	<b>294 &amp; <i>suiv.</i></b>
<b>Sante Maria del Fiore , cathédrale de Florence ,</b>	<b>297</b>
<b>Fameuse méridienne tracée dans cette église ,</b>	<b>298</b>
<b>Campanile , ou clocher ,</b>	<b>299</b>
<b>Baptistere ,</b>	<b>300</b>
<b>Eglise de Saint-Marc ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>
<b>Pic de la Mirandole ,</b>	<b>301</b>
<b>Eglise de Sainte-Croix , Michel-Ange ,</b>	<b>302</b>
<b>Inquisition de la Toscane ,</b>	<b>303</b>
<b>Eglise de la Nunziata ,</b>	<b><i>ibid.</i></b>

Eglise de Saint-Laurent ,	305
Chapelle des Princes ,	306
Chapelle des Médicis ,	307
Bibliotheque de Saint-Laurent ,	309
Environs de Florence , Palais du Grand-Duc ,	311
Poggio Imperiale ,	312
Pratolino ,	313
Ruines de Fiesoli ,	314
Arc de triomphe ,	317

---

## L E T T R E C C C L X I X.

## S U I T E D E L A T O S C A N E .

<b>C</b> ARNAVAL de Florence ,	319
Femmes, sigisbéature , langue ,	320 & suiv.
Caractere des Florentins, habillement ,	323
	& suiv.
Assemblées , spectacles ,	326
Course de chevaux ,	328
Gouvernement , Tribunaux ,	329 & suiv.
Religion ,	333
Revenus du Grand-Duc , forces militaires ,	335
Manufactures ,	337
Agriculture , productions ,	338 & suiv.
Population ,	342
Sciences & Arts , inventeurs ,	343
Académie Platonique ,	345
Académie <i>del Cimento</i> , ou de l'Expérience ,	346
Viviani , Magalotti , Borelli ,	347
Académie des Apatistes ,	348

# DES MATIERES. 489

Académie <i>della Crusca</i> ,	349
Etat actuel des Sciences,	352
Corrilla, célèbre Improvisatrice,	354
Etat ancien & moderne des Arts, <i>ib.</i> & suiv.	

---

## LETTRE CCCLXX.

### SUITE DE LA TOSCANE.

<b>V</b> ILLE d'Arezzo ,	359
Gu d'Arezzo , inventeur des notes de mu- sique ; l'Aretin ; le Maréchal d'Ancre ,	362 & 363
Ville de Cortone ,	364
Abbaye de Vallombreuse ,	366
Ordre des Camaldules ,	367
Ville de Prato ,	ibid.
Ville de Pistoia ,	368
Feu perpétuel de Pietra-Mala ,	369
Ville & territoire de Lucques ,	372
Gouvernement de Lucques ,	373
Crucifix appelé <i>Volto Santo</i> ,	376
Ville de Pise ,	378
Histoire des Pisans ,	379
Cathédrale ; Baptistaire ; Cimetière appelé <i>Campo Santo</i> ; Tour penchée ,	382 & suiv.
Ordre de Saint Etienne ,	386
Université ,	388
Bains de Pise ,	391
Livourne	392
Manufacture de Corail ; Port ; Commerce ,	394 & suiv.
Ville de Volterra ; Mines de sel ,	396 & suiv.

## L E T T R E C C C L X X I.

*SARDAIGNE ET CORSE.*

D E S C R I P T I O N de la Sardaigne ,	399
Productions de cette Isle ,	401
Révolutions de la Sardaigne ,	403
Cession de la Sardaigne à Victor-Amédée ,	
Duc de Savoie ,	406
Etat de cette Isle avant le regne de ce Prince ,	407
Punition exemplaire d'une dame qui avoit fait périr son mari ,	408
Forme de Gouvernement donné à la Sardaigne ,	411
Mœurs actuelles des habitans ; Savans ; habillement ,	412 & suiv.
Division de la Sardaigne ,	415
Villes de Cagliari , d'Alghieri , de Saffari ,	
Isles qui avoisinent la Sardaigne ,	421
Passage en Corse ,	ibid.
Situation & division de la Corse ,	423
Exil de Séneque en cette Isle ,	425
Ports ; Etangs salés ; Rivieres ; Poissons ; Corail ; Miel ; Arbres ,	426 & suiv.
Amianthe ,	430
Quadrupedes ,	431
Population ; Chemins ,	432
Evêchés ; Ecclésiastiques ; Moines ,	433 & f.
Mœurs des Corfes ,	435
Révolutions de la Corse ,	436
Trait de perfidie & de cruauté d'un Gou-	

DES MATIERES.	491
verneur Génois ,	438
Tyrannie des Génois ,	439
Révolte des Corses ,	440
Le Roi Théodore ,	441
Administration du Marquis de Cursai ,	442
Pascal Paoli , proclamé Général des Corses ,	443
Cession de la Corse à la France par les Génois ,	445
Conquête de l'Isle par les François , <i>ibid.</i>	
Code Corse ; Administration de M. le Comte de Marbeuf ,	446
Villes de Bastia, de San-Fiorenzo, de Calvi, d'Ajaccio ,	447 & suiv.

---

## LETTRE CCCLXXII.

### G È N È S.

LES Dames Génoises se qualifient Reines de la Corse ,	450
Janus , fondateur de Gênes ,	451
Conquête des Génois ; Divisions intestines ,	452
André Doria , pere de la Patrie ,	453
Bombardement de Gênes ; Soumission des Génois obligés d'envoyer le Doge à Versailles ,	454 & suiv.
Noblesse Génoise , ancienne & modern.	457
Commerce exercé par les Nobles ,	458
Forme du Gouvernement ,	459
Loterie de Gênes ,	461
Banque de Saint-George ,	463

## 294 TABLE DES MÁTIERES.

Forces de terre & de mer ,	464
Caractere des Génois ,	466
Situation de Gênes ,	468
Rues ; Palais ; Eglises ,	469 & suiv.
Rivieres de Gênes ,	471
Riviere du Levant ,	<i>ibid.</i> & suiv.
Riviere du Ponant ,	473
Novi ; Savone ; Noli ; Final ; Albingua : Vintimille ; San-Remo ,	474 & suiv.
Principauté de Monaco ,	477

*Fin de la Table.*

---

## APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , les XXVII<sup>e</sup>. & XXVIII<sup>e</sup>. Volumes du Voyageur-François , pour servir de suite à l'Ouvrage de M. l'Abbé de la Porte. L'Auteur y a su continuer le même intérêt dans les détails & dans les tableaux ; ce qui doit en faire défrirer l'impression. A Paris , ce 7 Décembre 1781.

BRAC.











